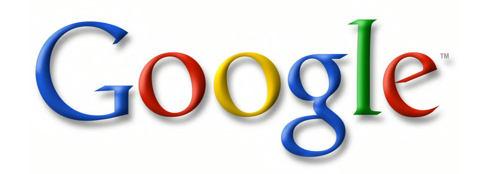
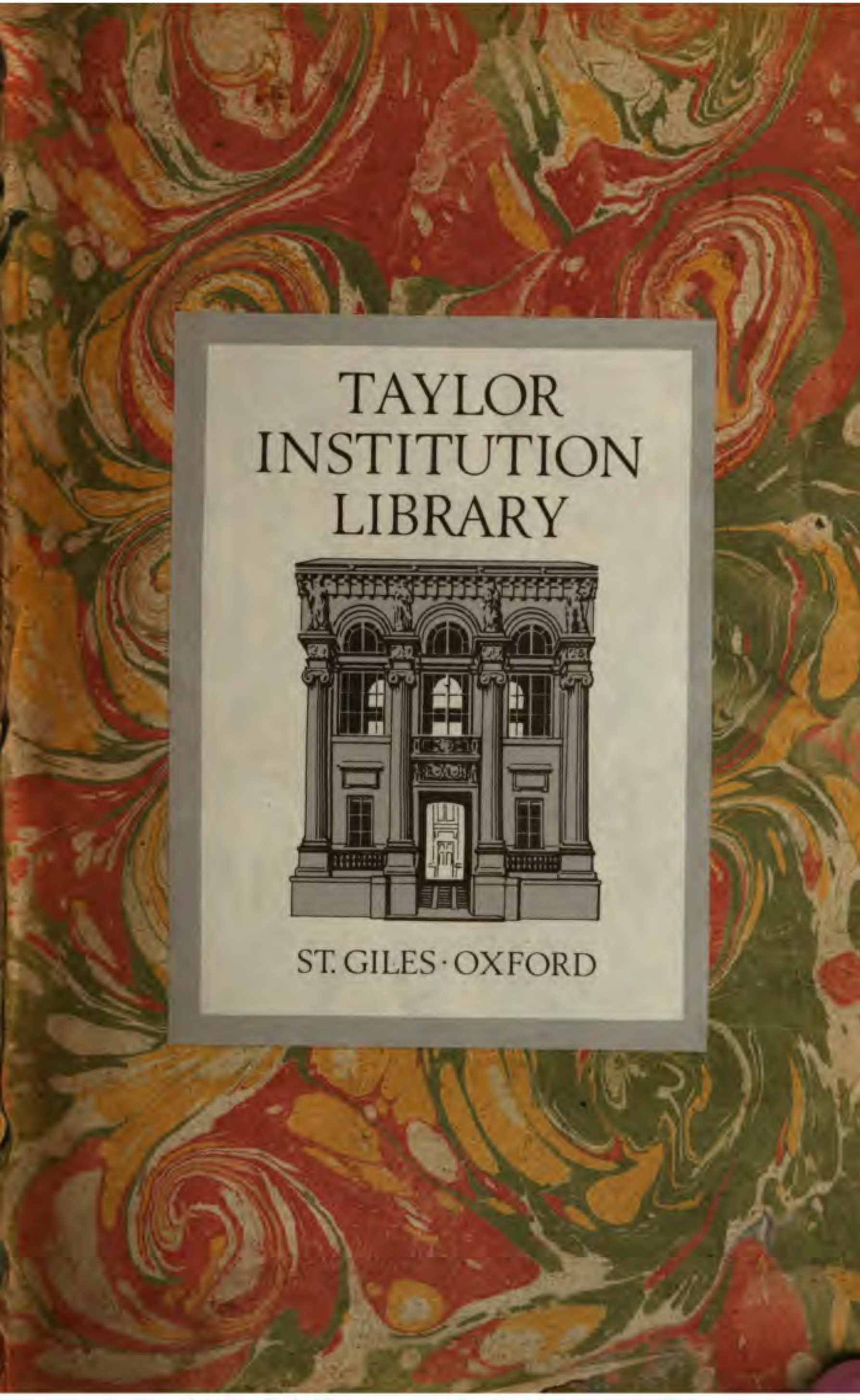

Google




DESAINS · NOTAIRE A S.T QUENTIN ·
N.o



OEUVRES
DE
VALENTIN JAMERAI
DUVAL,
PRÉCÉDÉES DES MÉMOIRES SUR SA VIE.

AVEC FIGURES.

TOME II.



A S. PÉTERSBOURG,
& se vend
A STRASBOURG chez J. G. TREUTTEL, Libraire.

MDCCLXXXIV.



LETTRE LV.

Aimable & prodigue Bibi,

Pour le coup, je succombe sous le poids & la multitude de vos bienfaits, & c'est moins par des paroles que par des sentiments tacites que je puis exprimer la vive reconnoissance que vous m'imposez pour le reste de mes jours. Je m'étois figuré qu'au moyen de la précieuse pelisse que l'illustre Prince Dimitri m'a remise de votre part, le 18. de ce mois, on ne me prendroit que pour un Murza de la Tauride ou du Cuban. Point du tout; elle est si ample, si pompeuse & si noirement éclatante, qu'à peine l'ai-je étendue sur ma personne, le duvet en dehors, que les Bibis

m'ont pris pour le Dieu Pluton, & les blondins pour un autre Gengiskan, ou tout au moins pour le Sultan de la grande Bucharie. Ce brillant aſpect a tellement ébloui les Bibis, que ſi à l'inſtant même j'euſſe eu des mouchoirs a leur jetter, je crois, Dieu me le pardonne, qu'elles les auroient ramaſſés, & en ce cas, jugez de la confuſion qu'elles m'auroient cauſée, & combien j'aurois déteſté le fatal antidote dont je me ſervis jadis pour vaincre l'impérieux aſcendant de votre ſexe ſur le nôtre, & pour me ſouſtraire à la bénédiction d'Iſrael ſoit directe ſoit oblique. Enfin me voilà donc preſque à demi ſultaniſé, & cela par une Bibi laquelle, mieux que Thetis envers Achille, m'a rendu invulnérable aux traits perçants que les zéphirs glacés de ſon climat pouvoient me lancer. Mais comment faire pour la remercier dignement d'une telle grace & de tant d'autres dont elle m'a comblé? En vérité, j'y renonce. Auſſi bien n'y a t'il qu'un Apollon ou un Voltaire qui pourroit s'en acquitter.

J'ai auſſi reçu le petit livre que le tonnerre à compoſé en caracteres de criſtal, d'agathe, de grenat, de topaze, d'améthiſte, de cornaline & de chalcedoine &c. Oh le grand chymiſte que le tonnere de votre pays! Je le crois preſque auſſi ſavant que Jupiter même. C'eſt, ſans doute, par leur concours & pour ſervir de baſe au ſimulacre d'un héros créateur qu'ils ont expreſſément produit la ſuperbe maſſe dont le petit livre & les pierreries que j'ai vues & tenues, ont fait parties. Mais s'il eſt vrai que le poids de cette maſſe unique en ſon eſpece ſoit de trois millions deux

cents mille livres, dites-moi, je vous prie, quel eſt le Titan, le Briarée, l'Archimede qui a pu la mouvoir & la tranſporter à une diſtance de 8 verſtes & demie? Savez-vous que ſi j'étois Jupiter, je craindrois qu'un tel homme entaſſant rochers & montagnes l'une ſur l'autre ne vint à bout d'eſcalader mon trône? C'eſt de tout mon cœur que je félicite votre illuſtre patron d'avoir réaliſé un projet très-capable d'épuiſer toute l'habileté d'un ſecond Vitruve & d'un Fontana. J'ai vu Rome & les prodigieuſes maſſes de marbre granit qu'elle tira jadis des confins de l'Ethiopie, mais il faut convenir que le Nil, la mer & le Tibre contribuerent infiniment à diminuer la dépenſe de cette ancienne maîtreſſe du monde. Les inégalités du terrein & les marais ne lui oppoſerent que de foibles obſtacles, de ſorte qu'il fut aiſé à la conſtance Romaine de les ſurmonter, au lieu que le tranſport de votre énorme & précieux rocher n'a pu s'opérer qu'à force de génie, d'adreſſe & de finance. Que l'on me diſe encore, que ſi la préſente guerre tire en longueur, les tréſors de la Ruſſie ſeront bientôt à ſec? . . .

La crainte que le Papillotage ne vous manque, m'engage à vous envoyer celui qui vient d'être réimprimé à Vienne. Puiſſe-t'il vous divertir autant qu'il m'a fait rire.

J'y joindrai une eſpece d'homélie attribuée à M. de Voltaire laquelle ne reſſemble en rien à celles de quelques peres de l'égliſe Grecque & Latine. . . . .
. . . .

Vous trouverez aussi dans le même paquet la petite relation de mon voyage en poste, par la Styrie & la Carinthie, à Inspruck capitale du Tyrol & de mon retour, par eau, à travers la Baviere & la haute & basse Autriche. (*) La fréquente répétition qui fait le commencement & le milieu de chaque article, prouve que je me suis moins soucié de l'élégance du style, que de la précision du discours. Il me semble qu'on perd beaucoup plus de temps à orner la vérité qu'à la dire. Pour moi, je l'ai toujours aimée comme j'aimerois les Bibis de votre pays si j'étois un blondin, c'est-à-dire, comme on peint les anges, les muses & les graces. Le berger Paris étoit du même goût, lorsque trois Déesses lui dévoilerent tous leurs attraits pour une pomme. Mais il se peut que cette pomme étoit une de ces *Nalivi Jabloki* qui croissent aux environs de Dmitrow, &, en ce cas je ne serois pas surpris que pour l'obtenir, il en eût couté quelque peu d'innocence à la belle Vénus.

A propos de Déesses, savez-vous que si j'étois où vous êtes, je baiserois les pas de l'auguste Thémis pour avoir purgé la terre de l'horrible furie qu'elle a fait renfermer dans un souterrain près de Moscou, selon ce que M. Milowski m'a raconté. Mon cœur s'est épanoui de joie, en apprenant qu'en Russie, il ne sera plus permis à des monstres féroces & sanguinaires, de quelque rang qu'ils soient, d'exercer leur rage & leurs fureurs sur des créatures que

(*) Pour ne pas interrompre la suite de ces lettres, nous renverrons cette relation jusqu'à la fin.

Dieu a formées à ſon image. Par cet acte de piété & de juſtice, l'auguſte Thémis a vengé l'humanité & a prouvé qu'elle en eſt également la tutrice & l'ornement.

Adieu, ma chere Bibi, je vous embraſſe, je n'en puis plus de la main & des yeux. Agréez les hommages de l'ancien ſauvage de la forêt de Ste. Anne.

V. J. Duval.

Vienne le 22. Avril 1769.

P. S. La premiere collection d'eſtampes imprimées dont vous m'avez gratifié étoit complette, & rien n'y manquoit. Par malheur c'eſt préciſément celle-là qu'un adroit & hardi voleur m'a enlevée.

La ſeconde collection, que je conſerve plus que mes yeux, contient l'atlas Ruſſe, le grand plan de St. Pétersbourg en neuf ſections, & tous ceux des ſuperbes édifices qui embelliſſent l'intérieur de cette capitale. Mais quant aux plans ou eſtampes des palais ſitués hors de la ville, tels que le magnifique Czarsko-zelo, ſon hermitage, Péterhoff, Oranienbaum &c. ils n'étoient nullement compris dans ce ſecond envoi, comme ils l'étoient dans le premier. Il ſe peut que vous me les aviez encore deſtinés, mais je puis vous aſſurer que je ne les ai pas reçus. Ce qui m'engage à les ſouhaiter eſt le deſſein de former un ſeul volume bien relié de toutes les eſtampes imprimées que je tiens de vos bontés, pour que je puiſſe les parcourir de ſuite, & en empêcher la diſperſion.

A l'égard des plans manuſcrits dont vous me déclarez propriétaire, quoiqu'ils ne conviennent qu'à un

Vitruve ou à un Michel-Ange d'une puiſſante cour, j'eſpere que je leur trouverai un poſſeſſeur d'un rang propre à en faire uſage, & cela ſans aucun retour ſur moi, & ſans autre intérêt que celui de leur procurer toute l'eſtime & l'attention qu'ils méritent. Ce n'eſt nullement par modeſtie que je m'énonce ainſi, c'eſt par pure équité.

LETTRE LVI.

MA CHERE BIBI,

SAVEZ-vous que je n'oſe plus écrire? Savez-vous que la honte de m'être érigé en paraſite me couvre de confuſion? N'eſt-il pas fort ſingulier que, depuis le 13. Mai 1717. que je ſuis à la cour, je ne lui aie jamais rien demandé, qu'au contraire j'aie beaucoup refuſé, & que cependant j'aie eu l'effronterie de mendier une peliſſe auprès d'une Bibi qui ne me doit qu'un peu de bienveillance en échange de la vive amitié qu'elle ſut m'inſpirer la premiere fois que j'eus le bonheur de la voir? D'où procede donc la hardieſſe que je me ſuis permiſe envers elle? Ah! je vois que la confiance eſt quelquefois téméraire, & que la diſcrétion n'en eſt pas inſéparable. J'en ſuis fâché: mais la faute eſt faite &, puiſque je ne puis la défaire, apprenez du moins ce qui l'a occaſionnée. Me trouvant un des jours de cet hiver chez l'illuſtre Prince Dimitri, j'y vis quelqu'un nouvellement arrivé de Ruſſie, fourré comme un Lapon, & enveloppé d'une peliſſe noire telle que le fier

Aquilon pourroit la ſouhaiter pour ſe préſerver d'être glacé par ſes propres zéphirs. A cet aſpect la fragilité de mon ſexe, & plus encore celle de mon âge, excita en moi un mouvement de convoitiſe ſi bruſque & ſi violent que je n'eus ni le temps ni la force de le réprimer. M. Milowski s'en apperçut. „ Je vois, me dit-„ il, qu'une fourrure pareille à celle que vous con-„ templez avec tant d'attention vous conviendroit „ tout au mieux; eh bien! demandez la à votre Bibi „ & ſoyez ſûr que vous l'obtiendrez, car je m'apper-„ çois que ſon affection envers vous n'eſt rien moins „ que ſpéculative. " Je ſentis bien qu'il avoit raiſon & que je ſuccomberois à la tentation. Auſſi les ſemblants que je fis d'y reſiſter tenoient beaucoup de ces petites minauderies que font les Bibis lorſque les blondins les ſupplient à genoux & les mains jointes, de leur accorder un coup de bec. Enfin j'ai franchi le pas, & votre généroſité m'a octroyé tout ce que je lui ai demandé. Bien vous a pris que je ne vous aie pas connuë cinquante ans plutôt, peut-être vous aurois-je demandée à vous-même &, en cas de ſuccès, Dieu ſait ſi j'aurois manqué de poſtérité, en ligne directe, à qui tranſmettre le petit livre dont vous m'avez ſi bien recommandé la conſervation.

A propos de ce livre vous m'en avez procuré un autre qu'après le plus ſacré & le plus authentique de tous, on ne devroit lire qu'avec la plus grande vénération. Car, s'il étoit le code du genre humain, comme il le mérite, & comme il ſera celui de la Ruſſie:

La paix regneroit ſur la terre
Comme au centre du repos;
Et l'on ne verroit de guerre
Qu'entre les vents & les flots.

Il faut aſſurément que la ſageſſe, la prudence & l'humanité en perſonnes aient ouvert tous leurs tréſors à votre auguſte Légiſlatrice; car autrement comment eût-elle réuſſi à raſſembler & à combiner en ſi peu de pages tout ce qui peut être le plus utile à la ſociété humaine & le plus propre à la gouverner malgré tous les orages que le tien & le mien peuvent exciter. J'ai lu autrefois qu'un Romain vit en ſonge toutes les nations de la terre proſternées en adoration devant les loix que Rome envoya chercher à Delphes & à Athenes. Cependant quelles loix en comparaiſon de celles dont l'auguſte Thémis a dicté le projet! On en peut juger par celle qui permettoit aux créanciers de ſe partager les membres palpitants d'un débiteur inſolvable, à un pere de tuer ou de vendre ſon propre fils, à un mari d'ôter la vie à ſon épouſe, convaincue ou ſoupçonnée d'avoir bu du vin; loix exécrables, & tout-à-fait dignes des tyrans de l'univers. Il eſt vrai que celles de la nation qui ſe croit la plus policée de l'Europe ne ſont guere moins dures. C'eſt ſur les bords de la Seine où cette nation, ſi élégante & ſi maniérée, fait frémir la nature par la variété des tortures & des ſupplices que ſes bourreaux ont inventés pour punir des crimes que par-tout ailleurs le glaive expie en un inſtant & d'un ſeul coup. (*) C'eſt

(*) Ceci fut écrit avant l'abolition de la queſtion en France.

là où j'ai vu pendre une jeune & belle fille pour avoir pris quatre ou cinq écus qu'on lui devoit, & qu'on lui retenoit afin de l'obliger à rester chez un maître qui lui étoit odieux. C'est chez ce peuple poli où, sous le nom de justice prévôtale, quelques magistrats subalternes ont le pouvoir de condamner aux galeres en très peu d'heures, & sans appel, tout homme qualifié du titre de vagabond, ne fût-il convaincu que d'être sans aveu. Ce sont ces sortes d'exemples qui ont fait dire à quelques voyageurs, qu'en France il n'est pas rare de voir des gens de robe qui n'ont que le masque & le langage de l'humanité, sans en avoir les sentiments, & que leur jurisprudence ignoroit le juste prix de la vie des hommes, le parti qu'on en pouvoit tirer & la vraie proportion des peines aux délits. J'ignore encore ce que l'auguste Autocratrice préscrira à cet égard, mais à en juger par plusieurs traits de sa clémence, & par la sublimité de ses sentiments & l'étendue de ses lumieres, je prévois que dans tout son vaste empire la justice pénale y détruira moins de créatures humaines en un an qu'elle ne fait dans la seule ville de Paris en un mois. Quant à la justice distributive, populaire & contentieuse je ne sais ce qui en sera; mais malheur à votre patrie si les charges de judicature y devenoient héréditaires ou vénales! Des armées de juges, de conseillers, d'assesseurs, d'avocats, de procureurs, d'huissiers, de recors, d'archers & de cent autres especes d'alguasils, y couvriroient la terre, & en dévoreroient la surface à la façon des sau-

terelles de l'apocalypſe. C'eſt alors que la plaintive Ruſſie, devenue litigieuſe, formaliſte & minutieuſe par contagion, ſe verroit comme ſubjuguée & conquiſe par un quart de la nation, lequel en qualité d'oracle des loix, ſe croiroit l'arbitre de l'honneur & de la fortune des autres citoyens, & n'auroit d'autre intérêt que d'éterniſer la diſcorde & les procès pour en tirer de quoi ſe maintenir dans le faſte & dans l'opulence. Ce ſeroit alors que la Ruſſie, grace à ſes orateurs, & à des noires légions d'avocats, connoîtroit certaine harpie famélique, nommée Chicane, laquelle, toujours ſouillée d'encre, telle que Boileau la repréſente:

Sans ceſſe feuilletant les loix & la coûtume,
Pour conſumer autrui le monſtre ſe conſume,
Et dévorant maiſons, palais, châteaux entiers,
Rend pour des monceaux d'or de vains tas de papiers.

Adieu, ma belle Bibi, je ſuis fatigué d'écrire. Si je vous tenois, je vous donnerois cent coups de bec pour m'égayer le cœur & les yeux, très-fâché cependant de n'être pas un blondin pour mieux exprimer la vive reconnoiſſance avec laquelle je ſerai le reſte de mes jours

AIMABLE BIBI,

Votre très-zélé ſerviteur & ami
L'ancien ſauvage de la forêt
de Ste. Anne.

Vienne le 16. May 1769.

P. S. Je viens de lire le drame hiſtorique de Béliſaire en vers & en cinq actes par un jeune auteur à qui je ſais bon gré de s'être eſſayé ſur un auſſi noble ſujet. Je viens d'en lire un autre en cinq actes & en proſe, intitulé l'Humanité ou le tableau de l'indigence, qui a été repréſenté deux fois ſur notre théâtre, & qui a fait pleurer toutes les Bibis comme des Madeleines, & moi comme un veau. Si de ſon temps Pharaon eût fait une pareille lecture je ne ſai ſi, tout Roi qu'il étoit, il auroit été fort aiſé de lui endurcir le cœur.

L'homélie de M. de Voltaire, que vous avez reçue ou que vous recevrez, dit qu'il n'y a point de comédie à Byzance. J'eſpere bien que quand vous y ſerez Roxelane II, vous y établirez cet utile & charmant ſpectacle, quand ce ne feroit que pour y faire des conquêtes, tout autrement importantes, que celle que vous avez fait au théâtre de Vienne.

Comment ſe porte M. Mertens? Se plaît-il où il eſt, & la bénédiction d'Iſrael opere-t'elle ſur ſa chere moitié? Quand opérera-t'elle ſur votre aimable perſonne? Vous ferez bien d'y penſer plus d'une fois. Je conviens que l'état de Veſtale eſt un peu pénible & quelquefois violent; mais le bonheur de voir l'auguſte Thémis, face à face, doit vous rendre indomptable.

On prétend que les Turcs ſont prêts à paſſer le Danube. Puiſſe-t'il les abſorber tous! Car je m'apperçois que c'eſt tout de bon que les drôles veulent vous enlever. J'eſpere qu'ils en auront le démenti. Faites agréer à votre illuſtre bienfaiteur les reſpects de l'ancien Faune de la plaintive Auſtraſie.

LETTRE LVII.

MA CHERE BIBI,

M. Julinez, que j'ai méconnu, parce qu'il étoit travesti en blondin, m'a fort assuré que vous viviez encore, mais que vous n'aviez le temps ni de parler, ni d'écrire. En effet combien n'en faudroit-il pas pour tracer un billet aussi diffus que celui-ci? „ Mon ami „ le sauvage; à mon retour de la glissade de Czarsko-„ zelo, j'ai reçu votre lettre du 16. Mai, avec le pa-„ pillotage, l'homélie de M. de Voltaire, le récit de „ votre excursion en Tirol, de même que la médaille „ de Pertinax,& celle de la prise de Jugurtha, en argent, „ que vous aviez confié à Mad. Beauchamp. Cette Bibi „ est enfin arrivée saine & sauve, & elle m'a remis „ le coup de bec que vous lui avez donné pour moi. „ Je vous en fais gré. C'est tout ce que je puis vous „ dire, sur le point où je suis de me rendre au ser-„ rail sous la conduite des deux cent mille Ambassa-„ deurs que le Sultan a envoyé pour hâter le départ „ de votre bonne & affectionnée Bibi Anastasie. ”

Vous voyez, mon aimable, qu'en peu de lignes, & en peu d'instants, il est aisé d'instruire un ami de ce qu'il lui importe de savoir. Il s'en faut bien que j'aie la même facilité de m'énoncer par écrit. Depuis deux mois ce n'est qu'au moyen de ma main gauche que je puis fixer le tremblement dont ma main droite est affectée, causé par une chûte que je fis autrefois &

où j'appris à connoître, à-peu-près, ce que c'eſt que de mourir. Oh la ſotte choſe que d'avoir eu un bras froiſſé & d'être vieux! Puiſſiez-vous être impaſſible, & reſter toujours à l'âge où vous êtes! Et, au cas que l'ennui de vivre vous ſaiſiſſe, puiſſe le grand prophete vous transformer en une de ces raviſſantes houris, toujours filles & toujours femmes, qui font les délices du paradis Muſulman!

Un Géographe allemand, nommé Buſching, (*) le plus exact de tous, m'apprend que cinq cents monnoies Tartares trouvées à Aſow, occupent un des tiroirs du médailler de St. Pétersbourg. Ne pourrois-je en obtenir une, & quelques autres de la Crimée & de la Géorgie? Je ſuis très-conſtant à vouloir toujours ce que j'ai voulu une fois. Je perſiſte donc à vouloir une monnoie d'Aſow, & cela parceque cette place eſt actuellement ſoumiſe à la Ruſſie. Que n'en eſt-il de même d'Oczakow & de la Crimée, de toutes les Bibis Géorgiennes & Circaſſiennes & de tous les eſturgeons de la mer Euxine, celles-là pour la volupté, & ceux-ci pour la ſenſualité pendant les quatre carêmes! Je donnerois volontiers une partie du peu de jours qui me reſtent pour qu'un tel bonheur arrivât, & cela en dépit de ceux qui ſouhaitent le contraire, & en haine de l'odieuſe anarchie des Sar-

(*) Il exiſte une traduction françoiſe de ſa Géographie en 14 volumes in-8. imprimée à Strasbourg. L'édition de Lauſanne, quoiqu'elle en porte le nom, n'eſt point l'ouvrage de Buſching, mais de Bérenger.

mates dont les fureurs ont ci-devant influé jufque fur la trifte Anaftafie.

On dit que les Ottomans ne cherchent qu'à livrer bataille pour fe délivrer de la faim, des fatigues & de la mortalité qui les preffent. Pour moi je voudrois que les gros bataillons Ruffes ne les attaquaffent que de concert avec les intempéries de l'arriere-faifon. Peut-être feroit-ce l'expédient le moins rifquable, & le plus propre à confondre l'orgueil de ces mécréants, & à déconcerter les noires intrigues de leurs partifans. Quoiqu'il en foit on convient généralement que fi la préfente guerre fe termine à l'avantage de l'augufte Bellone, jamais regne n'aura été ni plus glorieux, ni plus mémorable que le fien. Que vous êtes heureufe d'en être fpectatrice! Ah! fi j'avois la légéreté que la fiction attribue aux fylphes, votre illuftre bienfaiteur me verroit bientôt voltiger autour de lui, & l'exciter à découvrir un bloc de diamant, s'il le pouvoit pour y placer la ftatue de l'augufte Autocratrice vis-à-vis, & en face de celle qu'elle veut confacrer à l'immortalité de fon grand oncle le vrai héros de fon fiecle, & du vafte empire qu'il a fondé. Il eft vrai que cette héroïne peut aifément fe paffer du fecours de Phidias & des Lyfippes pour éternifer fa gloire. Si elle réuffit à établir les loix dont elle a dicté le projet, ces mêmes loix feront pour elle un monument plus folide & plus durable que ceux où on emploie le marbre & les métaux. Je fuis prefque en état d'en juger, & voici comment. Sachez que chez les Suiffes, peuple belliqueux, libre & fenfé, il eft une jolie petite ville

près du lac de Neufchâtel, nommé Yverdun. C'eſt là, où l'Inſtruction pour le code de la Ruſſie a été imprimée, traduite en une langue qui m'eſt intelligible. Auſſi-tôt que le hazard me l'eut appris, je ne ceſſai d'être tranquille juſqu'à ce que ce livre de vie fut parvenu entre mes mains. Je le lus à perte d'haleine, ou plutôt je le dévorai, car j'en étois affamé. Diſpenſez-moi de le qualifier car je ſens que mes expreſſions ne ſeroient que le croquis & l'ombre des ſentiments qui s'éleverent en tumulte dans le fond de mon ame. Le contentement & la tendreſſe me firent verſer des larmes. Les traits d'humanité, de ſageſſe & de prudence, que je trouvois dans le cours de cette lecture, me permettoient à peine de reſpirer. Mais j'avoue que, quand j'arrivai au paragraphe 500, page 226 de ce précieux volume, mes yeux ſe fermerent, & je reſtai comme en extaſe après avoir lu ces étonnantes paroles: „ Il „ n'eſt pas poſſible que tout ceci puiſſe plaire aux „ flatteurs qui repétent ſans ceſſe aux Princes de ce „ monde que leur peuple a été créé pour eux. Mais „ pour nous, nous croyons, & nous nous faiſons „ gloire de dire, que nous avons été créés pour no- „ tre peuple. C'eſt à cauſe de cela que nous ſommes „ obligés de dire les choſes comme elles doivent „ être &c. " Voilà certainement le plus ſolemnel & le plus authentique démenti que la ſacrée vérité ait jamais donné à l'impudente flatterie qui de tout temps a obſédé les trônes. Mais comme le nombre des flatteurs eſt encore plus à craindre que celui des ſots, quoiqu'infini, il falloit être d'un rang auſſi ſuprême

que celui de l'auguſte Thémis pour oſer affirmer une vérité que les idolâtres du pouvoir abſolu tâchent de méconnoître & de cacher à l'humble ſujétion. Ce que je prévois au ſujet des loix dont il s'agit eſt que, ſi le Nord de notre hémiſphere les adopte & les obſerve, les peuples du Midi de l'Europe, courbés ſous le joug de la miſere & des impôts, & excédés des éternelles tracaſſeries de l'avide ambition, reflueront peut-être un jour vers l'antique patrie de leurs peres pour y vivre à l'abri des loix que la nouvelle aſtrée y aura introduites.

A l'occaſion de ce qui eſt dit dans le projet du code au paragraphe 383 & aux deux ſuivants; j'oſe inviter votre illuſtre patron d'honorer de ſon attention la brochure politique ſur la couverture de la quelle j'ai écrit: pour l'aimable Bibi Anaſtaſie. Je ſouhaiterois que cette production, attribuée à l'ingénieux auteur des bagatelles morales, fut le bréviaire de tous les Inſpecteurs de la police relativement aux arts & aux métiers, & qu'elle les excitât à briſer les entraves où le tortueux brigandage & l'injuſte monopole des maîtriſes retiennent la gémiſſante induſtrie, comme on vient de le tenter à Paris. Un des citoyens de cette ville m'a envoyé la déplorâble hiſtoire de Chinki. Sitôt que j'en eus lu quelques pages, eh vite! vite! m'écriai-je, à un de mes voiſins! qu'on la réimprime! que les copies en deviennent auſſi communes que l'air & la lumiere, & que bientôt elles aillent faire pâlir le cruel monopole juſque ſur les autels de Plutus! Ce qui a été dit a été fait en partie. Chinki vient

d'être

d'être réimprimé à Vienne & c'eſt un exemplaire de cette édition que j'ai porté à l'illuſtre Prince Dimitri pour vous le faire tenir. Si votre patrie le fait traduire & le rend liſible à tous ſes Vaïvodes, cela lui fera mille fois plus d'honneur que la verſion des poliſſonneries de Candide s'il eſt vrai, comme on l'aſſure qu'elles aient été traduites & imprimées à St. Pétersbourg. Je ſerois enchanté qu'on eût fait le même honneur à l'Eloge du grand Sully par M. Thomas, à tous les ouvrages du reſpectable Abbé Coyer, au Dictionnaire de l'hiſtoire naturelle par M. Valmont de Bomare, à celle du commerce des anciens par le ſavant Huet, Evêque d'Avranches, aux Entretiens phyſiques du pere Regnault, à l'Ami des hommes, & pour l'amuſement inſtructif, à mon bon ami Gil-blas de Santillane & à ſon Diable boiteux qui a ſi bien fait le borderau de la plupart des ſottiſes humaines. J'ai vu derniérement une édition Ruſſe in-4. du Réglement des votre Académie des cadets. Je ne crois pas qu'en fait d'impreſſion, de papier, de vignettes & autres ornements, il y ait rien au monde de plus impérial. C'eſt donc à pas de géant que chez vous les beaux-arts marchent à leur perfection, tandis qu'ailleurs ils ne font que languir. Après de tels progrès la belle Europe a-t'elle ſi grand tort de craindre que les Ruſſes ne l'enlevent quelque jour comme elle le fut jadis par le grand Jupiter? & comme j'enleverois ma Bibi ſi j'étois un tendre blondin aux yeux vifs, & à tête bien poudrée & bien friſée! Car, ſans cela, Dieu ſait comme elle feroit la tigreſſe, & jetteroit les hauts cris.

Nous vivons dans un ſiecle d'enlévements; la Lorraine, la Siléſie, les Duchés de Parme & de Plaiſance, un tiers de la Lombardie, la nouvelle Ruſſie, le Comtât d'Avignon, les royaumes de Naples & de Sicile &, en dernier lieu, celui, de Corſe ont été ravis; eh! pourquoi n'enléverois-je pas la Bibi que j'aime le plus? Adieu, ma belle, donnez-moi quelques ſignes de vie & recevez le reſpectueux dévouement de votre ſincere ami le trop ancien berger d'Auſtraſie.

Le 1. Août 1769.

LETTRE LVIII.

Cruelle Bibi,

Votre ſilence m'excede & me glace; je ne puis le ſoutenir plus long-temps. Je ne ſuis tout ſimplement que votre ami; voyez où j'en ſerois ſi j'étois d'âge à être votre amant. En ce cas je le ſerois ſans doute, au moins de ma part, & je n'aimerois qu'une inſenſible qui me laiſſeroit périr d'impatience plutôt que de me donner un ſigne de vie. C'eſt donc tout de bon que vous avez perdu la parole? Si je la retrouve, comptez que je vous la rendrai bien vite pour me dire ſi vous reſpirez encore, ſi vous êtes toujours la même Bibi qui m'enchanta au théâtre de la cour de Vienne, combien de jupes vous aurez miſes en lambeaux au gliſſoir de Czarsko-zelo; ſi les Muſulmans perſiſtent à vous convoiter; ſi Chinki vous eſt parvenu, s'il eſt déjà traduit & imprimé en langue ruſſe, &

ſi on eſt diſpoſé à en faire uſage car c'eſt à ce deſſein que je vous l'ai envoyé. Si vous n'en ſentez pas aſſez vivement la conſéquence, S. E. M. le Général la comprendra bien. J'oſe le prier d'agréer les reſpects du ſauvage que ma Bibi a ſubjugué.

Je lis actuellement les trois in-folio de l'Abbé Chappe &, à l'imitation des enfants, je ne me laſſe pas d'en admirer les eſtampes parce qu'en effet elles ſont admirables. Cependant deux d'entre-elles m'ont extrêmement révolté, & je ſerois très-mortifié ſi elles ne faiſoient pas ſur vous la même impreſſion qu'elles ont faite ſur moi. Vous les trouverez immédiatement après la page 224 du premier tome de cet ouvrage. Il s'en faut de beaucoup qu'il ſoit un panégyrique à la louange de la nation Ruſſe. Vous pouvez vous en aſſurer vous-même en parcourant ce 1er. volume depuis la page 209 juſqu'à la page 237. Mais liſez en particulier, ſans en rien communiquer aux étrangers. Ils en ſeroient effrayés, à moins que le ſyſtême actuel de votre gouvernement ne les raſſurât contre l'abominable *Slowo y Dielo* dont l'Abbé fait mention à la page 123 de ſon livre. Ce qui me fait peine eſt que je prévois qu'indépendamment des deux derniers volumes de cet ouvrage, vrais chefs-d'œuvres d'Aſtronomie, de Géographie & d'Hiſtoire naturelle, la malice politique & la jalouſie feront réimprimer le premier tome & le rendront moins cher & plus commun, & cela pour mieux dénigrer une nation que ſon auguſte Souveraine veut rendre juſte & vertueuſe &, par conſéquent, plus heureuſe qu'aucune de celles qui exiſtent.

J'ai vu ces jours-ci le réglement en langue ruſſe, de la communauté des Demoiſelles, auſſi impérialement imprimé que celui de votre Académie des cadets, & je ſouhaite que bientôt le ciel inſpire à la jolie petite ville d'Yverdun de me le rendre auſſi intelligible qu'elle a fait l'inſtruction ſur le code. Je crois comme vous que cet établiſſement ſera tout autrement dirigé & utile que celui de Saint Cyr, ſur-tout ſi on fait attention aux myſtiqueries que lui reproche le prétendu Chevalier Talbot dans ſa X^e^. lettre ſur la France, miſe en françois par M. Maubert.

Très-perſuadé que la plupart des hommes ne valent que ce que les ſages Bibis les font valoir, & que, ſans elles je ſerois encore auſſi loup-garou que je l'ai été juſqu'à l'âge de 23 ans, je ne puis que m'intéreſſer à tout ce qui regarde l'éducation de cette belle & tendre partie de l'eſpece humaine. Hélas! je n'ai ceſſé de l'éviter & de la fuir pendant tout le printemps de mon âge, & cela parce qu'on m'avoit appris à la craindre, & qu'ordinairement on ne ſait que ce qu'on a appris. Préſentement que je ne la crains plus je voudrois courir après, mais, par malheur, je n'ai plus de jambes. En bien, mon cœur fera ce qu'elles ne peuvent faire: Il voltigera mentalement vers l'aimable Anaſtaſie, non pour y ſoupirer l'amour puiſqu'il n'eſt plus temps, mais bien la ſincere amitié & la vive reconnoiſſance que doit aux bontés & à la médiation de cette Bibi ſon très-dévoué ſerviteur

Le trop ancien berger d'Auſtraſie.

Vienne le 20. Août 1769.

LETTRE LIX.

Réponse.

MON cher Philoſophe, j'ai dormi ſix mois de l'année, comme une marmote; en m'éveillant je n'ai rien de plus preſſé, que de vous écrire, & demander pardon à mon ami de l'avoir fait languir ſi long-temps ſans lui donner de mes nouvelles. Oui, mon cher Philoſophe, une fille qui ne parle pas, eſt une fille morte. Cette léthargie, dans laquelle j'ai été, a penſé me jouer un mauvais tour! Non, non, n'en croyez rien, je ne ſuis pas morte; cela n'a été qu'une petite abſence d'eſprit. Vous direz, que cela a duré, mais qu'y faire? L'eſprit des filles s'abſente, comme vous voyez quelque fois. J'ai reculé en fine politique pour mieux-ſauter. Eh bien! parlons à préſent, mon ami, tandis que je veille. Depuis quand prenez vous votre Bibi pour ſi bornée que de vous donner les airs de lui dicter les lettres qu'elle doit écrire à ſon aimable ſauvage? Ne ſait-elle pas elle-même ce qu'elle a à dire au plus digne des mortels; ſur-tout lorſque le cœur eſt de la partie? Une autre à ma place vous auroit fait un procès; oui, mon ami, un procès; mais je vois bien que vous êtes né coiffé; car je n'ai pas le courage de vous dire la moindre choſe de déſagréable.

J'ai reçu votre derniere du 1. d'Août, & les trois précédentes; l'Homélie de M. de Voltaire & le Papillotage, de même que l'hiſtoire de Chinki. Votre voyage

en Tirol a couronné tout. Par cette deſcription je vois que j'ai à faire à un berger volage. Parmi vos obſervations curieuſes les jeunes Bibis, en chapeaux de paille, doublés de taffetas bleu, n'étoient pas les dernieres à ſauter aux yeux du Philoſophe curieux. Peſte ſoit du ſommeil! ſi je continue à dormir les chapeaux de paille, doublés de taffetas bleu, pourroient fort bien m'enlever mon Philoſophe; non, non, je renonce au ſilence, & veux vous conſerver.

Me. Beauchamp eſt arrivée ſaine & ſauve; elle m'a remis deux médailles d'argent de votre part accompagnées d'un coup de bec; recevez en, je vous prie, mes remercimens, en attendant que je vienne moi-même vous chercher & vous amener à Conſtantinople. Je ne veux pas y aller ſans mon ami; dût-on m'y laver tous les jours avec du beaume de la Mecque; c'eſt ce qu'il y a, je crois de meilleur.

A l'égard des monnoies trouvées à Aſow je fais tout mon poſſible pour vous les procurer, de même que toutes les autres. Dès que je les aurai je les ferai partir ſur le champ. Le porteur ne ſera pas longtemps en chemin; car, au defaut de courier, j'équiperai un pigeon qui par ſa courſe rapide fendra les airs & les flots, viendra tout droit dans la cellule de mon ami, ſans ſe faire annoncer, & ſe mettra ſur l'épaule gauche, crainte d'incommoder le bras droit qui ne ſe porte pas bien. C'eſt là que près du cœur, il vous exprimera par ſes careſſes tendres & innocentes les ſentiments & la ſenſibilité de votre Bibi; je le munirai de mes coups de bec, à fin qu'il vous les

rende tous. Adieu, mon aimable ami, j'eſpere que le mal des yeux, & l'incommodité du bras droit ne proviennent que de ce que vous êtes trop occupé à lire & à écrire; ſuſpendez cela pour quelque temps, & menagez-vous pour celle qui veut être toute ſa vie votre très-dévouée ſervante & Bibi

Anaſtaſie Socoloff.

St. Pétersbourg ce 31. d'Août 1769.

P. S. Permettez que je vous déſabuſe mon ami; il eſt faux & très-faux que la nouvelle Ruſſie ait été enlevée comme vous le dites. Soyez perſuadé qu'il n'y a eu par ci par là que des incurſions des Tartares qui ont enlevé quelques vieillards, des femmes, & quelques enfans; ce ſont des choſes aux quelles on ne fait pas attention, à cauſe qu'en temps de paix de pareilles procedés arrivent de part & d'autre. J'apprends qu'ils ſont payés par nos Calmuks.

LETTRE LX.

Autre Réponſe.

Enfin mon cher Philoſophe, vos ſouhaits & les nôtres ſont exaucés! Les fiers Ottomans ſont battus à plate coûture par le Prince de Galitzin; ils ſont renvoyés chez eux. C'eſt à moi à préſent à faire le reſte. Tenez-vous pret; je compte partir inceſſamment pour Conſtantinople & y faire mon entrée auſſi brillante que triomphante. Je donnerai la volée à toutes

les femmes du ſerrail & ferai main baſſe ſur tout le beaume de la Mecque.

Adieu, mon ami, M. Julinez part dans le moment. Je n'ai le temps que de vous aſſurer combien je ſuis & ſerai toute ma vie votre très-dévouée Bibi

Anaſtaſie Socoloff.

St. Petersbourg le 21. Septembre 1769.

P. S. Ci-joint une paire de boutons de manche de la fameuſe pierre de tonnerre pour vous & à vous.

LETTRE LXI.

Miraculeuse Bibi,

Vos deux dernieres lettres, reçues coup ſur coup, me prouvent que vous êtes vraiment reſſuſcitée & que, quand il vous plaît, vous ſavez très-bien vérifier le nom que vous portez. Le pigeon qui dicta à Mahomet cent quatre-vingt mille révélations en une minute, & tous ceux que l'on emploie à porter les billets doux d'Alexandrie au port d'Alep, n'ont jamais annoncé une nouvelle qui ait cauſé un plaiſir auſſi vif que celui qui m'a pénétré en apprenant les heureux ſuccès, & la promotion de M. le Prince Galitzin. Je vous ſuis très-obligé de m'avoir inſtruit d'une proſpérité à laquelle je ſuis beaucoup plus ſenſible que ſi elle m'étoit perſonnelle. Car les Grands de ce monde ont beſoin de gloire, au lieu qu'à moi elle me ſeroit inutile, & je ne ſaurois qu'en faire. En recevant les antiques

mitrailles trouvées à Afow, je me fuis cru dans l'isle de Merlin où tout ce que l'on fouhaite fe réalife & fe préfente dans un inftant. La promptitude avec laquelle j'ai reçu ce que j'avois demandé ne me permet plus de vous confidérer comme une fimple mortelle, mais comme une fée bienfaifante qui, d'un coup de baguette, fait mettre le comble aux defirs de votre ami. Ah! que ne fuis-je encore à l'âge où j'aurois pu leur donner plus d'étendue, & les rendre plus tendres & plus paffionnés! Qui fait fi, profterné aux genoux de ma Bibi, fes falbalas ne coureroient pas encore plus de rifques qu'à la gliffade de Czarsko-zelo? Mais non: vive la timide fageffe que le cours des années a coûtume de produire! Il eft vrai qu'elle n'eft pas fort méritoire. N'importe! elle n'en eft que plus folide, & moins expofée aux irruptions du tempérament & aux éclipfes de la raifon. Vous me reprochez d'avoir entrepris de vous enfeigner à exprimer beaucoup de chofes en peu de paroles, comme fi vous ne le faviez pas auffi bien que moi. Cependant vous n'en avez rien fait pendant les fix mois que vous avez dormi à mon égard. Envers un amant ce ne feroit qu'une bouderie, ou une pure malice, mais c'eft une cruauté envers un ami qui, même au milieu d'une forêt, ne mettroit pas votre fommeil à profit, fût-il auffi profond que celui des fept dormants; tant il eft vrai que la difcrétion a fes abus auffi bien que la témérité. Permettez qu'à mon tour je vous faffe auffi un petit reproche de votre procédé envers le grand Sultan. Comment avez vous reçu les deux cent mille ambaffadeurs qu'il

avoit députés pour vous inviter à venir, de gré ou de force, faire les délices de ſon ſerrail? En véritable Thomyris n'eſt-ce pas à la funeſte lueur d'une mouſqueterie homicide que vous les avez renvoyés; &, n'eſt-ce pas à grands coups de bayonnettes que vos gros bataillons les ont reconduits au-delà de leurs frontieres, où la plupart de ces honteux fuyards, ſuffoqués & entraînés par les vagues du Nieſter ſont allés ſervir de pâture aux eſturgeons de la mer Euxine? Trouvez-vous donc qu'un tel accueil ſoit fort civil & fort galant? Et n'eſt-ce pas donner cauſe gagnée au judicieux Abbé Chappe, lui qui prétend que Meſſieurs les Ruſſes ſont encore aux antipodes de l'élégance & de la politeſſe de ſa chere & ſémillante nation? Savez-vous qu'après la viſite qu'il vous a faite, il eſt allé dans la Californie, à l'Orient du Kamtſchatka, ſans doute à deſſein d'y faire des obſervations de plus d'une eſpece, qu'actuellement il eſt au Mexique, & prêt à parcourir l'ancien & déplorable empire des Incas? Le docte Abbé en obſervant la conjonction de la belle Vénus avec l'aſtre du jour, s'eſt aviſé de ſonder mal-adroitement les ſources de votre puiſſance; c'eſt-à-dire les revenus annuels de l'état, vos forces terreſtres & maritimes, l'état de votre population, le produit de votre commerce & de vos mines, la qualité de vos terres, & la prodigieuſe étendue de vos forêts & de vos déſerts. Il paroît même qu'il n'a pas oublié la conſtitution de votre gouvernement, le génie & le caractere des peuples, la profonde ignorance du clergé, la multitude des

moines, la ſauvage éducation des enfants &, ce qui mérite d'être auſſi déteſté que l'abominable *Slowo y Dielo*, le très-injuſte mépris & l'eſclavage dont on accable un ſexe fait exprès pour être l'ornement de l'humanité. Il faut qu'en Ruſſie on ſoit moins myſtérieux, & plus communicatif qu'on ne l'eſt ailleurs, puiſque l'inſinuant Abbé a ſu obtenir de quoi former des tables analytiques où les forces & les revenus de l'empire ſont calculés & mis en évidence. Ce ſont là les motifs qui m'engagent à ſupplier votre illuſtre patron de parcourir cet ouvrage. Ce qu'il ſera auſſi enchanté d'y trouver que je l'ai été, eſt le juſte & éloquent précis des éminentes vertus & des qualités ſublimes dont le ciel a décoré l'auguſte Autocratrice, en quoi le docte Abbé n'a eu qu'à conſulter l'évidence & la vérité, & à tranſcrire en ſtyle académique ce qu'elles annoncent à tout notre hémiſphere.

La paire de boutons, qui me ſert déjà de braſſelets, eſt à moi & pour moi, & quant au joli petit cœur de roche je le garderai toute ma vie comme l'emblême de la dureté du vôtre, chaque fois que ma chere Circaſſienne laiſſera écouler ſix mois ſans me donner de ſes nouvelles. D'ailleurs à qui le donnerois-je? Dans ce pays-ci on a plus de goût pour ce qui brille que pour ce qui n'eſt que rare & curieux. A propos du titre de Circaſſienne, il n'y a pas plus de trois jours qu'étant à la repréſentation de la piece ou Roxelane dit a Delia: Venez ſur l'horizon bel aſtre de Circaſſie! Ne voilà-t'il pas que notre ſage Empereur & deux de ſes ſœurs ſe mettent à me lorgner avec autant d'at-

tention que notre auguſte Impératrice nous lorgna la premiere fois que j'eus le bonheur de me trouver à côté de vous. Ce n'eſt pas la ſeule fois qu'en pareille circonſtance le même honneur m'eſt arrivé de la part des mêmes perſonnes. Vous voyez, ma belle, qu'il s'en faut peu que notre amitié ne ſoit ici ſur le même ton qu'étoient jadis les amours de Léandre & de Héro ſur les rives oppoſées du célebre Boſphore. Faſſe le ciel que vos intrépides légions & la continuation de leurs triomphes vous conduiſent bientôt ſur ces bords fameux, illuſtres jadis par la préſence & les actions de tant de héros, & aujourd'hui ſi fort dégradés par le ſéjour d'un peuple uſurpateur qui ſemble ne reſpirer que le fanatiſme, l'ignorance, l'orgueil & la férocité. Mes deſirs à ce ſujet ne ſont ſûrement pas ceux de toute l'Europe. Elle vous craint quoiqu'en diſe l'Abbé Chappe. Mais qu'importe ! la crainte que l'on inſpire eſt préférable au mépris. Il y a aſſez long-temps que la Grece gémit ſous le poids de ſes fers, à la honte des nations que la baſſe jalouſie & le vil intérêt ont empêché de les briſer. Je ſouhaite de toute mon ame que l'auguſte Thémis ſoit ſa libératrice, & je défie qu'à cet égard les vœux d'aucun de ſes ſujets ſoient plus ardents & plus ſinceres que ceux que j'offre au ciel pour la conſervation de ſa perſonne ſacrée, & pour la réuſſite de tous ſes projets.

Savez-vous qu'il m'eſt ſouvent arrivé que quantité de blondins m'ont prié de leur montrer le portrait de ma généreuſe Circaſſienne ; à quoi j'ai répondu que je n'en avois point d'autre que celui que la

reconnoiſſance a gravé dans le fond de mon cœur. Lorſqu'ils me demandent quelle eſt ſa façon de s'habiller, ſi c'eſt à la Turque ou à la Perſanne, je leur dis que je n'en ſais rien, mais que, pendant le ſéjour qu'elle a fait à Vienne, elle étoit traveſtie en Pariſienne, & en petit deuil du goût le plus ſéduiſant. Mais que, comme tout ſied aux belles perſonnes, juſqu'à la nudité même, je ne doutois nullement que les modes & les atours de la Circaſſie ne lui convinſſent encore mieux que toutes les fanfreluches & tous les colifichets de la France. Si donc, poiur les contenter, & moi auſſi, il plaiſoit à l'aimable Anaſtaſie de m'envoyer une eſquiſſe reſſemblante & portative de ſa perſonne, mais vétue & cœffée de telle ſorte que les Circaſſiens & les Géorgiens la priſſent pour une des plus attrayantes Bibis de leur pays, elle mettroit le comble aux deſirs du plus conſtant & du plus reſpetueux de ſes ſerviteurs

L'ancien berger de la déplorable Auſtraſie.

Vienne le 28. Sept. 1769.

P. S. Il faut que mon aimable Bibi m'ait pris pour le Sultan de la Perſe, ou pour le Grand-Mogol s'il eſt vrai, comme M. Julinez me l'a aſſuré, que c'eſt à genoux qu'elle a écrit la lettre dont il a été le porteur. J'étois prêt à rougir pour elle d'une telle humiliation, ſi l'eſtimable officier ne m'eût dit que ma belle, preſſée par le temps, n'avoit qu'un bout de planche pour écrire & point de ſiege, & que ce n'étoit que pour

ſa commodité qu'elle s'étoit agenouillée ; en quoi je lui ſais plus de gré que ſi elle m'eût écrit du haut d'un trône.

Comme je ſens mon ambition s'accroître à meſure que vos armes proſperent, lorſque le digne M. Julinez reviendra nous apprendre la priſe de Bender, d'Oczakow & de Bielgorod, chargez-le, je vous prie, de m'apporter quelque échantillon de vos triomphes, comme ce ſeroit par exemple un piſtolet turc, un joli poignard ou un coutelas, enveloppé d'un drapeau ottoman du nombre de ceux que les infideles vous ont abandonnés par centaines. J'en ferai un trophée dans ma chambre, que je montrerai à tout le monde. Le coutelas ou ſabre intimidera les voleurs qui voudroient m'enlever le tréſor métallique que vous m'avez procuré &, quant au piſtolet ou au poignard je m'en ſervirai ou à me caſſer la tête, ou à me percer le cœur ſi jamais j'ai le malheur d'apprendre que ma chere Bibi ne ſe foucie plus de moi, ni de la vive amitié que je lui ai vouée pour le reſte de mes jours. On m'a dit que les femmes du Grand-Viſir ont été priſes à Choczim. Si cela eſt je m'en réjouis. Toutes enſemble n'avoient qu'un ſeul mari ; c'eſt bien peu de choſe, au lieu qu'à préſent chacune aura le ſien. En échange elles jeûneront les quatre carêmes, mais peut-être ne ſera-ce pas à tous égards.

LETTRE LXII.

AIMABLE & COMPATISSANTE BIBI,

PUISQUE vous êtes ſi bien diſpoſée à donner la volée à toutes les belles que la tyrannie Ottomane retient ſous le voile, & dans un état preſque auſſi affligeant que le célibat ou le veuvage, j'implore votre pitié en faveur des cinquante Bibis que vos braves ont trouvées, dit-on, dans le nombreux ſerrail du Grand-Viſir à Choczim. La vérité ou le menſonge atteſte que la plupart de ces belles captives ſont vos compatriotes, & que la premiere de toutes eſt un vrai chef-d'œuvre des cieux dont le ſeul aſpect eſt capable d'embraſer tous les cœurs. Comme le mien eſt des plus inflammables, je bénis le ciel que l'éloignement le préſerve d'être incendié. On m'a fort aſſuré que, lorſque le tyran de cette beauté prit congé d'elle pour aller foudroyer vos gros bataillons, ce fier-à-bras promit de lui amener une douzaine des plus nobles & des plus belles Bibis Ruſſes pour la ſervir, & en diſpoſer ſelon ſon adorable caprice. Cette nouvelle m'a fait frémir non-ſeulement pour vos gros bataillons, mais plus encore de crainte que ma très-chere Anaſtaſie ne fut compriſe par mégarde dans la douzaine de captives que le marabout devoit offrir à ſa favorite. Graces au ciel j'en ſuis quitte pour la frayeur. Je ſais préſentement que les Gaſcons ne ſont pas tous ſur les bords de la Garonne. Sauriez-vous croire qu'en der-

nier lieu je me ſuis amplement dédommagé de ma peur par celle que j'ai cauſée à une eſpece d'eccléſiaſtique Sarmate, le plus anti-Ruſſe que ſa ſauvage patrie ait peut-être jamais produit? Après qu'il m'eut beaucoup exagéré les funeſtes revers que les Ruſſes avoient à craindre de la part des Turcs, des Tartares, des Confédérés, & même des Suédois, dirigés par les conſeils & par les ſubſides d'une puiſſance redoutable je fis ſemblant d'en être vraiment épouvanté. Je reſtai un moment ſans rien dire, mais, l'indignation ayant ranimé mes eſprits, je m'érigeai en enthouſiaſte. & j'annonçai à mon Sarmate qu'il y avoit un Dieu dans le ciel, & une Autocratrice ſur terre, très-diſpoſés à déconcerter les giganteſques projets de leurs ennemis communs. Que le rétabliſſement d'Aſow, la priſe de Choczim, le ſaccagement de la Crimée, la Moldavie conquiſe & la Valachie à demi ſubjuguée pouvoient bien n'être que le prélude de leur vengeance. Que la flotte de vaiſſeaux à fond plat qui couvre la mer de Zabache, prête à faire voile vers le Boſphore, & l'armée navale qui vogue du grand Océan vers la Méditerranée, pouvoient dans peu très-bien réuſſir à mettre la capitale des Ottomans entre deux feux, & réduire en cendres toutes les viles cabanes qui la compoſent, excepté le ſerrail qui eſt préciſément ce que je voudrois qu'on y reſpectât. Que la Grece, depuis ſi long-temps opprimée, peut encore ſe ſouvenir d'avoir été le ſein de la liberté, & qui ſait ſi elle ne pourroit pas encore produire des Miltiades, des Thémiſtocles, des Epaminondas, très-capables de l'affranchir des

des ténebres de l'ignorance & du joug des barbares? Que par le principe que, ce qui a été, peut encore être, des phalanges aussi redoutables que celles qui jadis ont mis en fuite les Xerxès & les Darius, peuvent encore se former parmi les montagnes & les rochers de l'Albanie, de la Macédoine & de l'Epire. Que la fertile Egypte, envahie par les Turcs en 1517, faute de secours de la part des Chrétiens qui ont eu tout le temps de s'en repentir, pourroit très-bien se rappeller d'avoir été gouvernée par ses propres Soudans, & se lasser d'être baffouée par la canaille, soi-disant militaire, dont elle est le jouet & la proie. Qu'il est très-possible que tous les pays compris entre l'Euphrate & le Tigre, redeviennent encore l'objet de la cupidité d'un autre Schach-Abas ou d'un nouveau Kouli-Kan, ce qui donneroit lieu à la plus puissante diversion. Qu'il n'est pas à douter que tous les peuples chrétiens qui habitent le Caucase & les régions situées entre les mers Euxine & Caspienne, ne tinssent à plus grand honneur d'être soumis à la couronne impériale de Russie, que de dépendre de la fantaisie d'un Satrape de Perse, ou de la brutalité d'un Bacha Musulman. Qu'il est à croire que tôt ou tard, la Crimée, le Cuban, & sur-tout la Circassie, si fort ennoblie par les tendres beautés que le ciel y fait naître, obéiront cent fois plus volontiers aux décrets d'une puissance tempérée par des loix fixes & équitables, qu'aux fougueuses décisions d'un Divan Asiatique. Que le vaste bassin de la mer Noire, creusé par la nature pour recevoir les plus grands fleuves de l'Europe, ne cessera jamais

d'inviter les Ruſſes à s'y ériger en nouveaux Argonautes, & peut-être à y ranimer le commerce qui y floriſſoit ſous les trois dynaſties des Rois du Boſphore Cimmérien. On ſait qu'alors trois cents peuples ſe rendoient à Dioſcurias, nommée depuis Sébaſtopolis, ville & port célebre de la Colchide, & qu'enſuite les Romains y ont entretenu juſqu'à cent & trente interprêtes pour faciliter leur trafic avec ces mêmes nations qui, depuis & comme de concert avec les Perſes & les peuples de la Germanie, renverſerent l'énorme coloſſe de leur empire. Mais qui vous garantira, interrompit mon Sarmate, que, ſi les Ruſſes réuſſiſſent dans leurs projets, ils n'envahiſſent pas la Pologne? Non: ne craignez rien, ils n'en voudroient point, quand même elle ſe donneroit; mais, ſuppoſé qu'ils l'acceptaſſent, ſeroit-ce un grand malheur pour elle? En ſeroit-ce un que le ſceptre & la couronne de cette monarchie hétéroclite ne fuſſent plus avilis & mis à l'enchere? En ſeroit-ce un que votre ſauvage patrie ceſſât, une bonne fois, d'être expoſée aux factions & brigandages qui la déſolent à chaque mutation de regne; fureurs contagieuſes qui ne rejailliſſent que trop ſouvent juſque ſur les autres parties de l'Europe qui ont le moins de liaiſon avec elle. Il falloit que les oreilles de mon Sarmate fuſſent peu accoûtumées au langage de la vérité. Celles qu'il venoit d'entendre le révolterent tellement qu'il me quitta tout-à-coup, & comme en fuyant. Je crois qu'il court encore, car je ne l'ai pas revu depuis.

Eſt-il donc vrai, ma chere Bibi, que quantité de vos braves ſe ſont enrichis par la pêche des corps Ottomans, garnis d'or, d'argent & autres dépouilles qu'ils ont retirés du fond du Nieſter?

Si j'apprends jamais quel eſt le puiſſant génie qui a imaginé la diverſion maritime qui alarme aujourd'hui tous les Muſulmans & leurs alliés, je m'engage à ne jamais proférer ſon nom qu'avec la plus grande vénération. Je crois que les mânes d'Annibal & de Mithridate doivent être bien étonnés. Vous ſavez ſans doute que ces deux héros ſont les premiers qui formerent le projet d'attaquer & de vaincre les Romains juſque dans leurs propres foyers. Ils ne ſe ſont jamais figuré qu'on penſeroit comme eux en Ruſſie.

Si, à l'occaſion de vos triomphes, on frappe quelques monuments en argent, propres à éterniſer la mémoire du plus glorieux regne qui fut jamais, je vous prie de me procurer ceux qui peuvent prolonger la ſuperbe ſuite hiſtorique dont vous m'avez enrichi.

La connoiſſance du caractere des Dieux de la terre n'eſt rien moins qu'indifférente aux ames qui penſent & qui s'intéreſſent au ſort des pauvres humains. C'eſt ce qui m'engage à vous envoyer le portrait ci-joint, peint par une main de maître qui n'a employé que les traits & les plus ſimples couleurs de la vérité. (*)

„ Vous parler de l'Empereur ſeroit un travail im-
„ menſe pour moi. Ce moment ne me le permet pas.
„ Je ſuis enchanté, enthouſiaſmé. Ce Prince ſera le

(*) Ce portrait eſt tiré d'une lettre du Prince Henri de Pruſſe à feue Madame la Landgrave de Heſſe-Darmſtadt du 10. Sept. 1769.

„ bonheur des nations. Candeur, probité, esprit, „ conversation, politesse, manieres, dignité, rien ne „ lui manque. Tous ceux qui l'ont vu pensent com„ me moi. Il n'y a qu'une voix. On n'ose le dire „ publiquement; on s'entretient de lui avec délices „ dans le particulier. Si rien n'altere ce beau cara„ ctere & cet heureux naturel ce sera un Marc-Aurele, „ un Titus, un Trajan."

Agréez la tendresse & le respect de votre véritable & cordial ami.

Le trop ancien berger d'Austrasie.

Vienne le 22. Novembre 1769.

LETTRE LXIII.

MA BELLE BIBI,

QUE je vous sais gré de vous être informée auprès de l'aimable & spirituelle Me. B * non-seulement si je me porte bien, mais si, à mon âge, je suis encore gai & de bonne humeur! Il faut que cela soit puisque, pour arriver au firmament où j'habite, j'ai un escalier de 149 marches à monter deux ou trois fois le jour, & un autre de 125 pour me rendre à la pension que notre Impératrice m'assigna, lorsque je refusai de manger à la cour, parce qu'on n'y dine pas à midi précis. Quant à la joie, je puis dire que j'en suis comblé depuis que tout réussit au gré de l'auguste Thémis, & que vous m'avez appris que les Tartares n'ont pas enlevé la nouvelle Russie, puisqu'on la trouve

encore où elle étoit. Une ſeule choſe me manque pour rendre ma joie complette. C'eſt une couple de ces belles Bibis que l'on a enlevées du ſerrail de Choczim. De l'une j'en ferois volontiers ma fille de chambre à la cour, & de l'autre ma fille en chambre dans la ville. Hier au ſoir je dis à Mlle. de Guttenberg que je vous expoſerois mes beſoins à cet égard, mais elle a voulu me déviſager & en vérité je ne ſais pas pourquoi. Si vous n'ètes pas diſpoſée à m'accorder cette couple de Bibis pour mes menus plaiſirs, faites-moi celui d'honorer Me. B. de votre attention & de votre bienveillance. Tant de gens eſtimables m'ont prié de vous la recommander que d'y manquer ce ſeroit juſtifier l'épithete de ſauvage dont les Grands de ce pays-ci ont la bonté de qualifier celui qui ſera le reſte de ſes jours, aimable Bibi, le plus dévoué & le plus ſinçere de vos amis & de vos ſerviteurs

V. J. Duval.

Vienne le 23. Novembre 1769.

P. S. Je viens de voir une eſtampe gravée, dit-on, à Berlin, qui m'a fait un vrai plaiſir. Le Maréchal Prince de Galitzin y eſt repréſenté près d'un trophée d'armes Ottomanes &, à côté, toutes les Bibis priſes à Choczim. Au-deſſous on lit des vers qu'Apollon ni les Muſes n'ont pas compoſés. N'importe! pourvu qu'ils expriment la vérité, cela me ſuffit. Les voici tels quels:

Galitzin porte un coup funeste
A l'Empire Ottoman qu'il priva de soldats,
Et plus d'une captive au maintien si modeste
De ses vainqueurs va peupler les états.
Ainsi soit-il.

On prétend que toute l'Europe vous tombe sur le dos si vous n'évacuez le pays des Sarmates, & si vous ne renoncez à tous les avantages que vos gros bataillons vous ont procurés.

Ci Vedremo.

LETTRE LXIV.

Réponse.

MON ami, à mon retour de la glissade de Czarsko-zelo j'ai trouvé votre lettre du 20. d'Août dont M. Julinez a été porteur. Quelle fut ma surprise, en l'ouvrant, d'y voir le mot de cruelle Bibi! Et vous nourrissez de pareils doutes sur mon compte? Je me hâte donc de vous assurer, que je suis toujours la même Bibi qui a eu le plaisir de vous voir & de vous admirer au théâtre de la cour de Vienne, excepté quelques années que j'ai de plus, & deux ou trois falbalas de moins; grace à la glissade. Mais, mon cher Philosophe, il n'y a que cela d'endommagé; du reste je descends cette montagne très-doucement, & j'ai grand soin de tenir mes jupes en respect. Fort obligée du conseil que vous me donnez

de lire les ouvrages de l'Abbé de Chappe. Je les lirai, ſans aucune frayeur, par la raiſon, que grace à la Thémis, le ſyſteme actuel de notre gouvernement nous raſſure contre l'abominable Slowo y Dielo; il eſt entiérement banni de la Ruſſie & de nos tribunaux. Ci-joint, aimable & ſoupçonneux ſauvage, ſept pieces de monnoies Tartares. S'il y en a encore d'autres que vous deſirez, faites m'en la deſcription & je tâcherai de vous les procurer. Adieu, mon ami, point de ſoupçons contre la Bibi, qui vous eſt très-ſincérement attachée, & qui ſera toute ſa vie votre très-dévouée ſervante & parlante

Anaſtaſie Socoloff.

Czarskó-zelo ce 9. Décembre 1769.

P. S. A l'heure que je vous écris, nous recevons un courier du Prince de Galitzin avec dix-ſept drapeaux, pris ſur l'ennemi & la nouvelle, qu'il vient de battre à la tête du pont Turc ſur le Nieſter 5000 Janiſſaires qui ont été tous maſſacrés ou noyés par quatre régimens de nos Grenadiers. J'eſpere qu'il va recevoir le bâton de Maréchal. M. le Général vous ſalue de tout ſon cœur; il eſt fort ſenſible à votre ſouvenir.

LETTRE LXV.

Autre Réponse.

AYANT été quelque temps, Monſieur, ſans recevoir de vos nouvelles, j'ai penſé vous accuſer du même ſommeil qui m'a rendue ſi fautive envers mon aimable Philoſophe. J'étois toute prète à me confirmer dans cette idée, lorſqu'on m'apporta votre lettre du 28. Septembre. Ma ſurpriſe fut agréable & me combla de joie. Au lieu d'oubli de votre part, j'apperçus, en ouvrant cette lettre, le titre de miraculeuſe Bibi; tournure de jeune blondin qui veut appaiſer l'humeur brùſque de ſa maitreſſe! Ho, ho! ai je dit, il n'a pas dormi, c'eſt mon individu qui l'a tenu éveillé, & croyant vous prèter le tort, je me le ſuis procuré. Il y a des ordres de donnés pour les trophées que vous me demandez. Je vous les enverrai par le premier courier, en vous priant toute fois de modérer vos petites fureurs jalouſes contre la Bibi qui vous eſt ſi fortement attachée. Je me flatte que l'amitié qu'elle a pour ſon aimable ſauvage lui fera changer l'uſage qu'il veut faire de ces trophées. Ils vous ſerviront à vous défendre des voleurs qui pourroient vous attaquer chez vous. Non, mon ami, vous ne ſerez jamais dans le cas d'en avoir beſoin pour autre choſe. Rien ne pourra altérer la vive amitié que je vous ai vouée. Votre portrait fait des progrès rapides ſur le cœur de roche tel qu'il vous plait de

qualifier le mien. Je lui ai donné plusieurs charges; il est très-souvent questionné & consulté sur différentes choses, principalement sur la toilette. Là vous me tenez lieu d'une finette, & lorsque je suis au lit, vous faites les fonctions d'un Abbé musqué, à la parole près qu'ont ordinairement ces Messieurs. Jugez par tout ceci, si vous êtes oublié. J'ai lu l'Abbé de Chappe; je vous conseille de l'envoyer promener; il est aussi stérile que les chapons d'où dérive son nom. Vous trouverez peut-être l'allusion de Chappe à chapon ridicule; mais je ne crois pas plus pêcher par là que celui qui a fait entrer dans l'arche de Noé une couple de chapons pour la conservation de la race, De plus mon bienfaiteur M. le Général y trouve quantité de mensonges & des absurdités sans nombre; il m'a chargé de vous faire bien des compliments & de vous assurer de son estime & de sa sensibilité pour votre souvenir. Sa vénération n'est pas moindre pour vous que celle de la Bibi.

A propos, mon cher Philosophe, que direz-vous de tous ces Turcs que nous avons ici grands & petits? Ils m'ont l'air de faire carême pour toute. la nation. Chez eux ils avoient des femmes; ici ils pourroient fort bien n'en avoir aucune. Notre auguste Souveraine a donné à deux de ces Turcs la liberté de s'en retourner dans leur pays.

A l'égard du portrait que vous me demandez, je vous prie d'avoir patience, il sera comme vous le desirez. Dans ce moment Me. B. & Mlle. P. m'ont apporté votre lettre à laquelle j'aurai le plaisir de

répondre le plutôt qu'il ſera poſſible. Adieu, mon cher Philoſophe, portez-vous bien, continuez à deſcendre & monter leſtement vos degrés. Je ſuis ravie d'apprendre que cette hauteur ne cauſe aucune fatigue à mon élégant berger. Jettez ce petit cœur de pierre & ſoyez aſſuré de la tendreſſe du mien. Elle durera toute ma vie &c.

Anaſtaſie Socoloff.

St. Petersbourg ce 17. Décemb. 1769.

LETTRE LXVI.

Autre Réponſe.

VOTRE lettre du 23. de Novembre m'a été remiſe par Me. B. J'ai ris comme une folle en la liſant; j'en ris encore de bien bon cœur. Vos frayeurs, mon cher Philoſophe, à mon égard ſont ſuperflues. Vous avez rêvé un danger là; où il n'y en a point. Vous me croyez donc fille à courir après les batailles & bataillons? Tranquilliſez-vous, je vous prie; pendant tout ce temps votre Bibi n'a bougé de chez elle. Si je devois prendre mon eſſor, ce ſeroit vers mon aimable Philoſophe. Que je dirigerois mes pas, pour le ſervir en qualité de fille de chambre, ou en chambre, comme il le jugeroit à propos; faute d'autres qu'il demande avec tant d'empreſſement. Je ne me ſens pas aſſez de préſomption pour vous les envoyer. Des filles qui ont toujours déſennuyé un marabout, en

s'ennuyant elles-mêmes, pourroient fort bien être les delices d'un Philoſophe. Au lieu de faire votre lit, je crains que vous ne faſſiez le leur, en diſant: non, mes cheres Bibis, vous n'êtes pas faites pour ſervir un ſauvage comme moi; & pour peu qu'elles faſſent des façons, vous voilà à leurs genoux. L'idée ſeule, qu'une autre que moi puiſſe ſe nicher dans votre cœur, me fait ſauter plus haut qu'une cigale. Je ſais gré à Mlle. de Guttenberg de vous en avoir un peu houſpillé.

Sitôt qu'à l'occaſion de nos victoires il y aura quelque monument de frappé, ſoyez ſûr que mon ami les aura avant les autres. Pour encourager les officiers, Sa Majeſté vient de créer un nouvel ordre militaire; on le donnera à ceux, qui ſe diſtingueront. Je ne vous en fais pas la deſcription, parce que vous la trouverez chez le Prince de Galitzin. J'attends avec la plus grande impatience le courier, qui puiſſe vous apporter la petite pacotille militaire & législative que j'ai amaſſée pour recréer mon ami, au défaut des deux Bibis Turques que je lui refuſe tout net. Il n'a ſûrement pas penſé que cette demande ne peut m'être que très-foudroyante. Adieu, mon cher Philoſophe, je vous embraſſe de tout mon cœur. J'ai l'honneur d'être votre très-ſincere & jalouſe Bibi

Anaſtaſie Socoloff.

St. Pétersbourg ce 25. Décemb. 1769.

P. S. Soyez perſuadé, mon cher Philoſophe, que j'aurai tous les égards imaginables à votre recom-

mandation pourvu que les deux jeunes Dames puiſſent s'accoûtumer à une vie retirée telle qu'eſt celle de la communauté.

Autre P. S. Oui, mon ami, il eſt bien vrai que quantité de nos braves, & preſque tous, ſe ſont enrichis, dans différens combats, des dépouilles de l'ennemi, & ſur-tout au bord du Nieſter. Ils y ont pêché des eſturgeons d'or; car il n'y a point de ſoldat qui ne joue avec des ducats Turcs.

LETTRE LXVII.

MA CHERE BIBI,

VENEZ ça que je vous embraſſe, & que je vous baiſe le front, les yeux & les joues. C'eſt bien aſſez de votre bouche pour un mari quand vous l'aurez. Non je n'y puis plus tenir. Gardez-vous de me réſiſter vous me rendriez téméraire. Peut-être ne le ſuis-je déjà que trop ! Mais qu'y faire ? Puis-je être maître de mes tranſports après avoir deviné que ce ſont vos vœux qui ont conduit un de vos gros bataillons juſqu'au lieu où le Pruth ſe jette entre les bras du fier Danube, & où cinq ou ſix cents de vos braves ont, dit-on, mis en fuite cinq ou ſix mille infideles, tué quelques Bachas, & fait priſonnier le nouveau Prince de Moldavie ? Mais quel eſt-il ce nouveau Prince ? Eſt-il brave ? eſt-il beau garçon ? Cela étant il faut que vous l'épouſiez, je meurs d'envie de vous voir

Princeſſe, mais ce qui s'appelle Princeſſe feudataire de l'empire de Ruſſie, & non pas d'un empire avili par des barbares qui donnent les belles à garder à des monſtres noirs, tandis que des blondins, couleur de lis & de roſes, en feroient un ſi bon uſage. Eh! pourquoi la Moldavie ſeroit-elle plutôt le fief d'un turban que d'une couronne vraiment impériale? On me dira que d'autres Puiſſances en prendroient ombrage. Oh! parbleu qu'elles s'accommodent! La Crimée, le Cuban, la Circaſſie, la Mingrelie, la Géorgie, l'Imerette & le Kaket ont bien dépendu en partie des Turcs, & en partie de la Perſe. Pourquoi toutes ces régions là ne dépendroient-elles pas auſſi bien des Ruſſes quand ils ſeront aſſez forts pour s'en ſaiſir, & aſſez juſtes pour les bien gouverner? Quoiqu'il en ſoit je voudrois que l'aimable Anaſtaſie fût Princeſſe de Moldavie, plutôt que de tout autre pays, par rapport à la commodité que le Danube me fourniroit de lui aller rendre mes hommages une fois par an, & auſſi pour examiner ſi le rituel de la dignité, & les altieres ſimagrées de la grandeur n'auroient pas trop influé ſur le caractere de la Princeſſe Bibi. En ce cas je lui ferois le ſalamalec &, quittant ſon ſéjour de Jaſſi, je remonterois le Pruth juſqu'au vignoble de Kotnara pour m'y abreuver d'un vin, comparable, dit-on, au plus moëlleux Bourgogne, & au plus exquis Champagne. Delà, avec la permiſſion de ma Princeſſe, je me mettrois à parcourir toute la province pour y chercher & ouvrir toutes les mines que la nature y récele, & que la crainte des avanies Turques

y rendent inutiles. Enfuite, à l'aide des dragons de Médée, & fans craindre les écueils & les efturgeons de la mer Euxine, je ne ferois qu'un faut jufqu'en Mingrelie dont on m'affure que les braves Ruffes font actuellement en poffeffion. Je les exhorterois à ne jamais l'abandonner, à y conftruire une forteresse imprenable, & à y rouvrir toutes les mines d'or & d'argent dont la célebre toifon d'or n'a été que l'emblême. Lorfque j'aurois félicité Mrs. les Ruffes d'avoir fi bien réfuté les calculs politiques du très-habile Abbé Chappe, & démenti les prédictions du renégat Bonneval, je donnerois un coup de bec à toutes les Bibis Géorgiennes & Circaffiennes &, prenant congé d'elles, avec regret & en foupirant, je franchirois le Caucafe, le Tanaïs & le Boryfthene ou Dniéper pour jetter un coup d'œil fur la nouvelle confédération qu'une nuée de piftoles étrangeres, vient, à ce qu'on prétend, d'exciter parmi les frénétiques Sarmates. Comme il s'en faut beaucoup que les aîles de mon imagination foient auffi fortes qu'autrefois, la fatigue d'une auffi longue excurfion la déterminera à me ramener tranquillement dans le haut réduit que vous avez une fois honoré de votre préfence. Mes fouhaits à cet égard font déjà accomplis. C'eft de cet afile qu'à l'occafion de l'année qui va naître, je forme des vœux pour la perpétuité des triomphes de l'augufte Bellone, pour la profpérité & la confervation de M. le Général Betzky, & pour tout ce qui peut contenter le cœur & l'efprit d'une Bibi à qui il n'a fallu que deux ou

trois paroles & quelques œillades pour captiver à jamais ſon très-dévoué & très-reſpectueux ſerviteur

Le trop ancien berger d'Auſtraſie.

Vienne le 28. Décemb. 1769.

P. S. J'apprends qu'un nouvel ordre militaire paroît ou paroîtra bientôt en Ruſſie. J'en ſuis charmé; mais je ſouhaite qu'il ſoit plus eſſentiellement utile & durable que tous les ordres du même nom qui l'ont précédé. Puiſſent tous les braves qui le compoſeront n'être point aſtreints aux dures & preſqu'impraticables loix du célibat, & à la gênante obſervation des quatre carêmes!

Il y a peu de ſemaines que, dans le même jour, nous avons eu ici du tonnerre, des éclairs, des vents impétueux, du gréſil, de la grêle, de la neige, de la gelée & du verglas. Comme je n'ai jamais rien vu de pareil en un eſpace de vingt-quatre heures, j'ai cru qu'en fait de déſordre & de confuſion le monde phyſique étoit devenu le rival du monde moral.

Ce qui m'a le plus inquiété ce ſont les huit jours conſécutifs d'un vent comparable à ceux des plus horribles tempêtes. Dieu m'eſt témoin que j'ai tremblé plus d'une fois pour votre flotte. Je la recommande à vos prieres & à celles de toutes les bonnes ames de votre empire. Vous pouvez compter qu'il n'y a gueres qu'elles, la Grece, & la fiere nation Britannique qui s'intéreſſent à la réuſſite de ſon objet, encore cette derniere ne s'y intéreſſe-t'elle qu'avec reſtriction. Si cette flotte réuſſit ſelon les intentions de l'auguſte

Thémis, & ſelon mes vœux, je crois en vérité que, ſans conſulter mon âge, je pourrois bien aller en remercier Dieu juſque ſur le pinacle du mont Athos. Ce ne feroit plus la peine de revenir, mais au moins je finirois ma deſtinée en terre ſainte.

J'ai actuellement l'eſtampe du prétendu ſerrail de Choczim dont j'ai fait mention dans ma précédente du 22. Novembre. J'ai montré aux Bibis de la cour quels étoient les objets de ma convoitiſe, mais les fines matoiſes n'ont eu des yeux que pour la bonne mine de l'illuſtre Général Commandant. Vous voyez qu'elles ſont de bon goût.

Le bruit court ici que le Général Totleben, à la tête d'une nombreuſe armée, s'avance vers Trébiſonde, jadis capitale d'un petit empire, ſitué ſur la mer noire, & à l'entrée de l'Aſie mineure. Je crois, Dieu me pardonne! que vos Ruſſes ont des aîles comme les aigles, ce qui ne peut être ſans magie, & ſans que le diable s'en mêle. Bien leur prend qu'ils ne ſont pas en pays d'inquiſition, comme par exemple en Portugal. Hélas! les pauvres Ruſſes! tout intrépides qu'ils ſont, le ſaint office les feroit brûler comme de la paille, au cas que les pieux inquiſiteurs fuſſent auſſi forts qu'ils ſont ignorants & barbares.

Dites-moi, ma chere, ſi le 31. chapitre de Chinki a fait pleurer quelqu'un de vos magiſtrats de la police des métiers. En ce cas puiſſe le ciel épuiſer ſes bénédictions ſur lui! Vous m'avez aſſuré que vous liriez le premier tome de l'Abbé Chappe. Avez-vous eu la

bonté

bonté de vous en ſouvenir? Cette lecture vaut encore mieux qu'une gliſſade à Czarsko-zelo. Les jupes y courent moins de riſques.

LETTRE LXVIII.

Réponſe.

MON ami, ſi je dois être Princeſſe comme votre lettre du 28. Décembre vient de me l'annoncer, vous devez m'épouſer par procuration, ſans quoi le mariage ſera nul. Vous aurez à la verité un terrible tour à faire; n'importe, ce ſervice m'eſt dû de votre part. C'eſt en votre faveur que je condeſcendrai à être Princeſſe de Moldavie, pour avoir le plaiſir de vous voir. Savez-vous bien que vous êtes admirable? On ne peut rien imaginer de mieux pour rapprocher les deux objets qui s'aiment comme des tourterelles; du moins je réponds des ſentiments de mon cœur, qui n'a jamais eu recours à la ciguë en pareille occaſion. Ha! mon ami, tâchons de réaliſer ce projet divin! Je brûle de vous voir arriver ſur une petite nacelle, ayant pour voiles quelques-uns de vos eſſuie-mains. Avec cet équipage les flots & les vagues n'auront garde de vous réſiſter. Juſte ciel! il me ſemble que je vous vois déjà; rien n'égale ma joie. Non, il m'eſt impoſſible de l'exprimer, à moins de culbuter toute ma cour, pour vous marquer mon empreſſement à vous recevoir. On dit que le déſordre dans

ces occaſions prouve mieux le contentement du cœur, qu'un certain arrangement tiré par les cheveux; il donne un air guindé. Je vous promets que chez moi il n'y aura aucun de ces inconvénients. Vous avez ſu ſi fort échauffer mon imagination par le premier projet de voyage, qu'elle en forme déjà de nouveaux. Je prétends, mon cher Philoſophe, parcourir tous les pays avec vous que vous avez projeté de voir ſeul, pour être inſtruite & ſavante, afin qu'il ne manque rien à ma nouvelle dignité. Vous ſentez bien, mon ami, que vous ayant une fois déniché d'en haut, je ne vous quitterai plus. Vous ſerez tout au moins mon Jaque ſouffle donc. C'eſt une charge; elle n'eſt pas des plus communes; les princes en ont très-ſouvent beſoin. Adieu, mon ami, permettez que je vous embraſſe, en attendant le plaiſir de vous voir dans mes états futurs.

Anaſtaſie Socoloff.

St. Pétersbourg ce 25. Janvier 1770.

P. S. La petite eſtampe, (*) pour être miſe à la tête de vos livres, que vous m'avez envoyée me fait grand plaiſir. Il ne ſe peut rien de plus ingénieux pour repréſenter toute votre vie en abrégé dans un ſi petit eſpace. Quelle mortification pour votre Bibi de n'avoir pas été alors au monde! car elle auroit figuré tout au mieux avec le troupeau de moutons.

(*) Elle ſe trouve à la page 1. de ce ſecond volume.

LETTRE LXIX.

AIMABLE BIBI,

EN arrangeant des paperaſſes dont j'ai brûlé une partie, j'ai trouvé l'ode ci-jointe. (*) Je vous en envoie une copie que j'ai griffonnée à la hâte; elle me paroît très-importante, par rapport au grand objet que l'auguſte Thémis ſe propoſe, objet auquel toute l'Europe devroit concourir, puiſqu'il s'agit d'en affranchir la plus noble partie. Peut-être qu'un jour nous gémirons d'en avoir négligé l'occaſion la plus évidemment favorable qui ſe ſoit préſentée depuis que la capitale de l'empire d'Orient a été envahie par les ennemis du Chriſtianiſme. Il eſt vrai que nous leur devons de la reconnoiſſance pour avoir refuſé de nous accabler dans le temps que pluſieurs nations chrétiennes & catholiques, ne demandoient pas mieux que de ſe liguer avec eux pour nous engloutir. Nous leur rendons la pareille en les laiſſant tranquilles. En cela nous agiſſons entre honnêtes particuliers, mais en gens qui mépriſent le rituel de la politique uſuelle, & ce que l'on nomme la raiſon d'état, c'eſt-à-dire la raiſon de ceux qui très-ſouvent n'en ont point du tout. Il eſt heureux pour les Muſulmans que nous ne ſoyons

(*) Cette ode ne s'eſt pas retrouvée; mais c'eſt apparemment la même qui étoit intitulée *le Tocſin*, & où toutes les Puiſſances chrétiennes étoient invitées à faire cauſe commune pour chaſſer les Turcs de l'Europe.

pas imbus des horribles maximes que le poëte Lucain met dans la bouche de Photin lorſque cet eunuque perſuada au roi Ptolomée de ſe défaire du grand Pompée qui s'étoit réfugié en Egypte après la bataille de Pharſale :

„ *Choiſis pour tes amis ceux que le ciel révere.*
„ *Fuis ceux que ſon pouvoir dévoue à ſa colere.*
„ *L'état & l'alliance ont de contraires loix,*
„ *Et la foi n'entre guere au cabinet des rois . . .*
„ *Ce vain nom de devoir n'eſt plus qu'un nom ſtérile*
„ *Et ſouvent l'équitable eſt contraire à l'utile.*
„ *La vertu ſcrupuleuſe & la haute puiſſance*
„ *Souffre mal-aiſément une étroite alliance.*
„ *Ce reſpect dans les rois met leur foibleſſe au jour*
„ *Et l'équité n'eſt pas la vertu de la cour.*
„ *Souvent cette innocence eſt pour eux un grand vice*
„ *La chûte eſt bien à craindre à qui craint l'injuſtice*
„ *Il faut, il faut qu'un Prince ait ſes droits réſervés,*
„ *Et laiſſe la juſtice à des hommes privés.* " (*)

Il paroît que, pour un eunuque, Photin ne parle pas trop mal le langage de la duplicité & de la perfidie. Apparemment que, pour y réuſſir, il ne s'agit que d'avoir l'eſprit faux & ſubtil & le cœur mauvais. Pour en revenir aux Ottomans je trouve que nous ſommes trop bons à leur égard, & que nous pourrions bien nous en repentir quand il ne ſera plus temps. J'aurois ſeulement ſouhaité que nos troupes, jointes aux vôtres, les

(*a*) Voyez Lucain traduit par Brébeuf Liv. VIII.

eussent obligés de rendre aux Chrétiens une partie de ce que la striéte observation des quatre carêmes leur fit perdre autrefois, c'est-à-dire tout ce que ces infideles ont usurpé en Europe. N'est-il pas fort étrange que ces odieux Marabouts soient si bien pourvus de belles Grecques, & de charmantes Géorgiennes & Circassiennes, tandis que tant de sémillants & tendres blondins Russes; Allemands & autres sont obligés d'en jeûner, eux qui en feroient si bonne chere en les mangeant de caresses. Ce qui me révolte le plus, c'est ce qu'un de mes amis, qui a demeuré cinq ans à Constantinople m'a fort assuré, que des rebuts de l'humanité, des vils eunuques avoient eux-mêmes des serrails à leurs propres usages. Miséricorde! & qu'en font-ils ces malheureux? Et que fait le ciel de ses foudres pour ne pas les lancer sur ces coupables profanateurs de la beauté? Il me semble voir des filles de qualité livrées à la discrétion d'un valet ou d'un infame goujat. Un autre grief qui m'anime contre les stupides Mahométans; ce sont les sept cents mille manuscrits de la célebre Bibliotheque d'Alexandrie que le second Calife de cette secte barbare fit employer au septieme siecle à faire chauffer pendant six mois les quatre mille bains de cette grande ville. Perte la plus immense que l'esprit humain ait jamais faite, & que tout l'univers en larmes ne pourroit pas déplorer autant qu'elle le mérite.

Dans l'instant je reçois votre lettre du 25. Décembre, précédée de quelques jours par celle du 17. du même mois. J'y répondrai quand je serai un peu mieux que les quatre Messieurs qui vous porteront

celle-ci ne m'ont trouvé. Un rhume affreux veut me ſuffoquer & me coupe la parole à chaque inſtant. J'en mourrois ſi j'étois une Bibi, mais non je me défends de mon mieux à force de thé. C'eſt ſeulement dommage qu'il ne ſoit pas auſſi délicieux ni auſſi efficace que celui de la boête Chinoiſe dont vous avez une fois régalé ma ſenſualité.

Je ſupprime la petite ode dont j'ai parlé parce que c'eſt préciſement la même que vous m'avez envoyée, Je n'en ſuis pas moins ſenſible à vos bontés & à votre attention. Tout ce qui concerne l'auguſte Thémis m'eſt très-précieux.

Adieu, mon adorable & jalouſe Bibi, je viens de relire vos deux dernieres lettres pour la ſix-ou ſeptieme fois. Je ſuis ravi que vous m'ayez jugé digne des ſentiments que vous y avez ſi joliment exprimés. Si j'étois auſſi près de vous que mon portrait je me jetterois à vos genoux pour baiſer vos mains & pour faire votre lit, bien perſuadé que vous m'empêcherez de le défaire malgré l'impétueuſe tendreſſe que vous avez ſu inſpirer au plus reſpectueux de vos amis

L'ancien ſauvage d'Auſtraſie,

Vienne le 30. Janvier 1770.

P. S. Je vous ai envoyé depuis peu le portrait de l'Empereur, & aujourd'hui je vais vous régaler d'une anecdote de ce Prince, qui ne vous fera pas moins de plaiſir. Sa Majeſté paſſant dans ſon dernier voyage d'Italie à Forli, ville de la Romagne, entra très-incognito, & de bon matin, dans un caffé. Le Comte

Pappini, gentilhomme du pays, qui s'y trouvoit déjà, voyant un beau garçon au teint rembruni, aux yeux vifs, fort lefte, de belle figure, & d'une heureufe phyfionomie „ apparemment que Monfieur voyage, lui dit-il, & qu'il va à Rome. Ah, Monfieur! vous me paroiffez encore jeune, & vous allez dans une ville où les hommes font bien rufés & les femmes bien féduifantes. J'ai toujours pitié de l'aimable jeuneffe quand je penfe aux dangers auxquels elle eft expofée. Là-deffus le Comte Pappini lui en fit un détail capable d'intimider la vertu même, & dont celle de notre Empereur lui fut très-bon gré. Ayant demandé au jeune voyageur de quel pays, & qui il étoit, & celui-ci ayant répondu qu'il étoit gentilhomme Allemand, ils fe féparerent. Vous pouvez juger quelle fut la furprife du Comte quand il apprit, vers le foir du même jour, à quel novice il avoit débité fes leçons. La crainte de s'être comporté avec trop de familiarité, l'engagea à lui écrire une lettre d'excufe. Celle-ci en eft la réponfe, que je vous garantis très-authentique, & telle que Titus, Trajan ou Marc-Aurele auroient pu la dicter.

Lettre de Sa Majefté l'Empereur à M. de Pappini.

Je me fouviendrai toujours avec plaifir, mon cher Pappini, de l'entretien que j'ai eu avec vous lors de mon paffage à Forli, & des bons confeils que vous avez voulu m'y donner. La fincérité que vous m'avez montrée en cette occafion, ne me laiffe pas douter de

celle des ſentimens que vous me témoignez dans votre lettre du 1. Décembre, & de tous les bons ſouhaits que vous me faites. Ces ſentiments doivent m'être d'autant plus agréables que j'ai pu vous les inſpirer dans un temps où je n'étois connu de vous que comme un prochain, & non décoré du fantôme de l'élévation dans laquelle il a plu à la divine providence de me placer, & où ordinairement les vœux qu'on nous préſente ou les choſes qu'on nous dit, s'adreſſent malheureuſement plus ſouvent à notre titre, qu'à notre perſonne. Conſervez-moi toujours cette même affection, mon cher Pappini, & ſoyez perſuadé qu'on ne m'offenſera jamais en ne voyant en moi que l'homme, titre que j'eſtime plus que tous ceux qu'on pourroit me donner, & que Joſeph préfere d'être aimé à toutes les proteſtations & adorations dont on encenſe continuellement l'Empereur. Croyez que j'aurai toujours les mêmes ſentiments; & je prie Dieu qu'il vous ait dans ſa ſainte garde.

Signé JOSEPH.

Vienne le 1. de l'an 1770.

LETTRE LXX.

Réponſe.

JE n'ai pas voulu laiſſer partir le Prince de Lobkowitz ſans vous donner de mes nouvelles, & vous faire ſavoir, que je me porte bien, vous aimant toujours très-vivement en dépit de l'Europe tracaſ-

fiere, qui ſe tourmente comme une ſouris en couche; nous verrons, mon ami, de quoi elle accouchera.

Nos gros bataillons continuent à faire des merveilles. Ce ſont vos prieres, mon ami, qui nous ont procuré les avantages que nous avons eu juſqu'à préſent. Je vous prie de les continuer. Les prieres paſtorales ſont plus ferventes que celles d'une Bibi de cour. Je ſens cela par la muſique champêtre; elle touche l'ame & va directement au cœur; voilà votre cas, mon aimable Philoſophe.

Le Prince de Lobkowitz a eu la bonté de ſe charger de vous remettre une petite pacotille de ma part. Elle conſiſte en 4 exemplaires du livre de l'inſtruction du code, une paire de piſtolets avec le poignard, & deux petits drapeaux, que les Turcs mettent ſur leurs canons. Le tout eſt pris ſur l'ennemi; c'eſt pour vous & à vous & à vos deſcendants en ligne directe & pas oblique. Je me flatte que mon ami m'enverra de pareilles trophées, lorſque votre auguſte Maître reprendra ſur les Turcs, les pays qui lui appartiennent, pour que je puiſſe à mon tour les tranſmettre à mes petits deſcendants. Battez donc le fer, tandis qu'il eſt chaud. Je me raviſe; ma lettre part par la poſte; le Prince ſera trop long-temps en chemin, mes nouvelles ſeroient alors trop vieilles. Adieu, aimable Philoſophe, portez-vous bien; grimpez vos eſcaliers avec l'élégance, qui vous eſt naturelle. Ce ſont les ſouhaits de celle, qui ſera toute ſa vie votre très-dévouée ſervante & Bibi

Anaſtaſie Socoloff.

St. Pétersbourg ce 6. Février 1770.

LETTRE LXXI.

Aimable & penetrante Bibi,

Vous avez auſſi bien deviné ce que je ferois d'une fille de chambre & d'une fille en chambre que ſi vous étiez deſcendue dans le fond de mon ame. C'eſt ce qui fait que, ſi vous étiez la Papeſſe Jeanne de la Ruſſie, je ne voudrois jamais me confeſſer qu'à vous ſeule, très-perſuadé que, ſans vous dire un mot de mes iniquités, vous les liriez toutes dans les replis de mon cœur. Oui ſans doute, ſi les Bibis que je vous ai demandées vous reſſembloient, bien loin de leur permettre de faire mon lit, ce ſeroit moi qui me ferois honneur de faire le leur, & même d'inventer des nouveaux contes perſans pour les endormir, à l'imitation de la Scherazade des mille & une nuit & des mille & un jour. Mais hélas! voilà auſſi tout le ſervice que j'aurois à leur offrir, & cela faute de pouvoir leur en rendre de beaucoup plus eſſentiels, comme j'aurois fait il y a trente ou quarante ans.

Je ne me ſuis jamais figuré que vous étiez fille à courir après les batailles & les bataillons, mais bien qu'eux-mêmes étoient très-capables de courir après vous, & d'aller vous enlever juſque ſur la gliſſade de Czarsko-zelo. Eh! qui ne l'auroit pas cru comme moi? En liſant les formidables cérémonies du départ des légions Ottomanes & Tartares, leſquelles, prêtes à s'avancer vers la Ruſſie, croyoient qu'elles n'avoient qu'à

ſe laiſſer tomber deſſus pour l'écraſer. J'en ai pâli de frayeur, mais grace au ciel & à l'auguſte Thémis, me voilà amplement raſſuré.

Je ſouhaiterois de l'être également à l'égard des orages & des tempêtes maritimes, & des intrigues que l'enfer pourra ſuſciter pour faire échouer le plus important de tous les projets que l'eſprit humain ait jamais enfantés & qui, par ſon but & ſa grandeur, mérite certainement d'être couronné par les plus glorieux ſuccès. Puiſſe la Thétis de la Neva & du Volga la devenir auſſi de l'Océan & de toutes les mers intérieures ! Vous m'aſſurez que vos braves ont pêché des eſturgeons d'or dans les ondes du Nieſter. Si j'avois cent baleines de ce précieux métal, je les lui offrirois toutes, à la vérité moins pour augmenter ſa puiſſance que pour ſeconder les intentions légiſlatives que cette auguſte Souveraine a conçues en faveur d'une aſſez ample partie des habitants de notre hémiſphere. J'ai beaucoup lu, quoique j'aie commencé fort tard, & j'avoue très-ſincérement que de tous ceux & celles qui ont manié le ſceptre, j'en connois peu qui aient penſé comme elle à tous égards.

Bien vous a pris de vous révolter contre la demande que je vous ai faite des deux donzelles du ſerrail de Choczim. Savez-vous bien que c'étoit un piege que je tendois à votre amitié pour en éprouver la force & la conſiſtance ? Le berger d'Auſtraſie auroit tort d'être méchant, la nature ne l'a point fait tel, mais je crois qu'il lui eſt permis d'être un peu malicieux avec ſa Bibi. Ils ſont à deux de jeu. Vous étiez perdue ſi vous

m'euffiez accordé ce que je demandois. Cette marque d'indifférence m'auroit rendu furieux. Dans l'excès de ma rage j'entrois idéalement dans votre chambre, je renverſois votre toilette, je jettois vos diamants & tous vos affiquets par la fenêtre, je caſſois votre miroir, je briſois la boëte à pommade & toutes vos porcelaines. Je diſperſois vos aiguilles & vos pompons, je chiffonnois vos coëffures & vos rubans, j'arrachois vos papillottes, j'étranglois le chat & le petit chien &, pour mieux ſignaler mes tranſports Italiens, j'embraſſois votre Finette, même en votre préſence. Voilà, ma chere Bibi, un précis du fictice & épouvantable tapage que votre prévoyance vous a fait éviter par le refus dont vous m'avez honoré. On me dira que ma colere eſt un peu brutale. J'en conviens; mais qu'y faire? J'ai demeuré dix ans en Italie; il faut trop de raiſon pour réſiſter aux influences des climats. Les ſauvages n'ont que de l'inſtinct, lequel ſouvent les conduit mieux que ne feroit notre raiſon, ſur-tout à l'égard de leur liberté. Bref, rendez grace au ciel & au grand St. Nicolas de vous avoir préſervée de la terrible tempête que vous avez manqué d'eſſuyer.

Vous m'avez inſinué que, ſi j'étois auſſi près de vous que l'eſt mon portrait, je pourrois vous tenir lieu d'une Finette d'atour, ou d'un de ces jolis amphibies connus à Paris ſous le nom d'Abbés de ruelle, leſquels, tantôt près du lit des belles, & tantôt dedans ſavent très-bien les déſennuyer. Quant à ce dernier rôle j'avoue ingénument qu'un Abbé poupin, & à teint couleur de roſe, s'en acquitteroit mieux que moi,

mais quant à celui de la finette, il se peut que je lui fournirois quelques idées de modes que l'auteur du Papillotage n'auroit peut-être pas rejettées.

La nature féconde en bizarres portraits
Dans chaque âme est marquée à de différents traits.

C'est elle qui, par caprice, m'a inspiré je ne sais quel penchant pour les cœffures élégantes, mais tel que, si elle m'eût fait naître de votre sexe, il y a toute apparence qu'un jour j'aurois mérité d'avoir part à l'exclamation que fait le digne auteur d'Esope à la cour quand il s'écrie:

Que de coëffeuses en lieu chaud,
Pour avoir, au temps où nous sommes,
Coëffé les femmes aussi haut
Que les femmes coëffent les hommes !

C'est ce plaisant goût qui, pendant ce dernier été, m'a conduit plusieurs fois au théâtre Allemand, où je ne comprends pas un mot de ce qu'on y récite. C'est là où, assis au parterre, parmi une foule d'honorables bourgeoises & de jolies soubrettes, je me suis amusé à contempler l'étonnante variété de leurs coëffures, & comment, avec des simples lambeaux de dentelles, de blondes, de mousseline, & des bouts de ruban diversement colorés, le tout disposé en forme de guirlandes, circulaires & pendantes, mais toujours artistement & avec grace, elles ne réussissent que trop souvent à nous attirer dans leurs filets. J'ai été tenté quelquefois de me mettre à genoux devant elles pour

les ſupplier de m'indiquer la ſource où elles puiſent toutes les modifications qu'elles emploient à diverſifier leurs parures, & comment elles ont pu ſe figurer qu'avec des fanfreluches, des colifichets & des véritables brimborions, elles parviennent à nous captiver, à orner la beauté même, à lui donner du relief, & à s'ériger, pour ainſi dire, en rivales de l'être ſuprême qui de rien a fait toutes choſes. Il eſt vrai que ce qui encourage toutes les Bibis en général à donner l'eſſor à leur charmant & fertile génie, c'eſt l'intime connoiſſance qu'elles ont de la ſolidité & de la profondeur du nôtre. Elles ſavent le pouvoir tout-puiſſant qu'une Bibi bien miſe a ſur notre imagination, & bientôt ſur notre cœur, & elles n'ignorent pas que, pour un pompon mal placé, un petit pli négligé, ou une aigrette mal affermie, pluſieurs d'entre elles ont manqué des établiſſements & des alliances qui auroient pu fixer leur fortune & les rendre heureuſes, tant il eſt vrai que ce ſont toujours les grands motifs qui nous déterminent.

C'eſt au milieu de ces belles obſervations que, ſur la fin de l'été dernier, me trouvant au théâtre allemand parmi une troupe d'aſſez jolies citoyennes, je m'entendis appeller à haute voix, ce qui m'attira les regards de tous les ſpectateurs, & particuliérement de l'Empereur & des deux Archiducheſſes ſes ſœurs. C'étoit l'illuſtre Prince Dimitri qui, de ſa loge, m'invitoit à venir occuper une place à côté de lui. Je ne lui répondis que par une profonde révérence, & je reſtai où j'étois. Le lendemain m'étant rendu chez

lui, j'eus l'honneur de lui exposer qu'étant né parmi cette saine & utile portion des nations que l'on nomme le peuple, ma petitesse couroit risque d'être qualifiée de fatuité si on la voyoit figurer avec les grands de ce monde. Qu'à la vérité Léopold, Duc de Lorraine, sa fille ainée, depuis Reine de Sardaigne, & feu mon auguste maître l'Empereur François avoient souvent tenté de m'apprivoiser, mais que la timidité & le respect m'avoient toujours retenu dans ma propre sphere, jusque là qu'un jour d'été, feu l'Empereur ayant voulu m'admettre à côté de lui dans sa chaise, je refusai tout net, en alléguant qu'il ne convenoit ni à sa dignité de m'honorer d'une telle faveur, ni à mon obéissance de l'accepter. J'ajoutai à toutes ces raisons que, pendant les quatre ans que j'avois occupé une chambre contiguë au cabinet de la sœur ainée de feu l'Empereur, je n'avois jamais vu aucun des appartements intérieurs de la cour de Lunéville, excepté celui du Duc Léopold quand il m'appelloit pour converser avec quelques savants Anglois, ce qui lui arrivoit souvent, & ce qui lui plaisoit beaucoup & à moi aussi. Que c'étoit là où j'avois remarqué que, si ce Prince lisoit peu les livres, il aimoit infiniment à lire les hommes sur-tout ceux d'au-delà de la mer; en quoi mon goût se trouvoit très-conforme au sien. Qu'après le décès imprévu de ce vrai pere de la patrie, son auguste fils & successeur m'ayant nommé son Bibliothécaire & Professeur de son Académie, la crainte que je n'oubliasse que l'agriculture est la mere nourrice du genre humain, m'engagea à partager mon temps entre l'étude & les

travaux champêtres, de ſorte que, pendant les beaux jours, je donnois mes leçons le matin à Meſſieurs les Cavaliers, & l'après-midi je courois à mon ancien déſert. C'eſt là où on m'a vu cent fois, tantôt perché ſur un arbre fruitier pour en retrancher les branches inutiles, tantôt occupé à en greffer d'autres en fente, en couronne ou en écuſſon, ſouvent à mener la brouette, à creuſer des foſſés ou à planter des haies vives avec mon ami le laborieux frere Zozime, hermite très-ignorant quant à la ſcience, mais grand docteur en fait d'agriculture eſſentielle. Voilà, ma chere Bibi, un précis de ce que j'alléguai à l'illuſtre Prince Dimitri pour lui inſinuer qu'un faune des forêts étoit peu propre à figurer à côté de lui à un ſpectacle dramatique & public de la ville de Vienne. Mais juſte ciel! Je ne m'apperçois pas que j'endors ma Bibi par un déluge de paroles cent fois plus ſoporatives que celles qui forment le tiſſu des contes arabes, perſans, turcs & tartares. Je la prie d'excuſer la prolixité du verbiage de ſon tendre & reſpectueux ſerviteur & ami

V. J. Duval.

Vienne le 16. Février 1770.

LETTRE

LETTRE LXXII.

Aimable & prudente Bibi,

Je vous ſuis très-obligé des égards que vous voulez bien avoir pour les Demoiſelles que j'ai oſé vous recommander. Vous pouvez bien compter que ce n'eſt qu'à condition qu'elles ſe conformeront en tout aux réglements de la communauté où elles réſident, & ſur-tout qu'elles éviteront comme le feu de mettre la tête à la fenêtre, crainte de profaner leurs regards par le ſeul aſpect d'un chapeau ou d'un turban, ou par l'ombre d'un blondin, quand même elles ne les appercevroient qu'en perſpective. Moi qui ai demeuré dix ans à Florence je ne ſai que trop qu'il en eſt des jeunes Bibis comme de ces quinteſſences ſpiritueuſes & ſubtiles qui s'évaporent à l'inſtant qu'on ouvre la phiole ou le vaſe qui les contient. C'eſt ainſi que, ſous un triple voile, & environnée de grilles & d'Argus, j'aurois conſervé ma chere Bibi au ſerrail de Byzance ſi j'avois eu le bonheur de l'y ſervir en qualité de ſon Kislar-Aga. Bien plus, le barometre à la main, je ne lui aurois permis de reſpirer que l'air le plus léger & le plus pur, en écartant le plus épais par un tamis inventé à cet effet. Il ſe peut bien que ma belle auroit trouvé mes attentions un peu outrées. Mais une Bibi que l'on aime eſt un vrai tréſor, or un tréſor que l'on couve des yeux eſt toujours le mieux conſervé. Il eſt vrai que Jupiter, transformé en pluie d'or, pénétra

dans la tour d'airain ou Danaé étoit enfermée; mais si j'en eusse été l'architecte elle auroit été voûtée en dôme & sans goutieres, & en ce cas j'aurois fait nargue à Jupiter. Mais laissons la plaisanterie & revenons à nos Bibis. Je souhaite que leur goût soit entiérement décidé pour la retraite. Mais si elles s'y trouvent gênées il y a remede à cela. Il n'y a qu'à leur faire accroire que leur séjour est l'asile & le centre de la liberté. C'est pour cela qu'en France quand les supérieurs intiment leurs ordres, on les voit souvent emprunter le masque de la douceur & le langage de la politesse, pour persuader aux inférieurs qu'on ne les commande que par invitation, & que l'honneur, l'obéissance, le devoir, le zéle & la soumission ne sont que des purs synonimes, c'est-à-dire des termes qui ne signifient que la même chose. C'est ainsi que, par cette adresse, les tons aigres & impérieux leur sont devenus comme tout-à-fait superflus. Cela est tellement vrai qu'une dame Françoise, ayant appris que le Parlement de Paris l'avoit condamnée à payer une dette qu'elle devoit: „ Moi condamnée! s'écria t'elle, „ ces robins sont très-impertinents. Condamner une „ personne de ma qualité! Voyez quelle impolitesse. „ Eh non! Madame, reprit quelqu'un, on s'est mal „ expliqué. Le Parlement vous prie seulement de „ payer incessamment la dette dont il est question „ dans le procès qu'on vous a intenté." La Dame paya aussi-tôt, & crut ses juges plus polis qu'ils n'étoient. Voilà comme chez cette nation, délicatement formaliste, on obtient aisément sous un nom ce qu'on

y refufe fous un autre. Lorfque feu mon augufte maître introduifit la comédie françoife à Vienne, toute la troupe des hautes & altieres Excellences fut extrêmement fcandalifée de la familiarité théâtriale qui regnoit entre les acteurs & actrices des premiers rôles & ceux & celles des feconds. Ils avoient peine à digérer qu'en conformité des mœurs françoifes, il fut permis à des foubrettes & à des valets de parler raifon à leurs maîtres & maîtreffes ; & fouvent même de hafarder des remontrances affez juftes & bien fondées. Mais lorfque par la fuite la fourcilleufe & triple nobleffe eut apperçu que l'affabilité des Grands n'altéroit en rien la déférence & le refpect qu'ils font en droit d'exiger, l'orgueil que les nobles fpectateurs prenoient pour de la dignité s'eft tellement mitigé envers leurs domeftiques qu'actuellement on prétend qu'un précepteur, une gouvernante d'enfants, une fille de chambre peuvent envifager un Comte d'empire, & même la plus huppée & la plus fiere Comteffe, fans héfiter & fans baiffer les yeux. Voilà une converfion que je ne crois que parce qu'on me l'a fortement affurée, d'autant plus que ma façon de vivre & mon ignorance de la langue allemande ne me permettent pas de vérifier par moi-même tout ce qu'on m'a dit à ce fujet, mais parlons d'autre chofe.

Savez vous, ma chere Bibi, que je fuis prêt à retomber dans mes premieres frayeurs à votre fujet. On publie qu'au printemps prochain trois formidables armées Mufulmanes, dont la plus forte commandée par le Sultan, vont rafler vos conquêtes, reprendre

Choczim, & porter la désolation jusques dans le sein de votre patrie. Dieu sait ce que deviendra ma bonne Bibi pendant cet épouvantable orage. On ajoute qu'une flotte Ottomane de soixante vaisseaux de ligne, & toutes celles des côtes barbaresques se disposent à voguer au-devant de la vôtre, dans l'intention de la submerger, ou de la poursuivre, jusques sous le pole arctique, ou tout au moins jusque dans le port d'Archangel. Quant à l'intention je la crois réelle; quant au succès, c'est ce qu'il faudra voir. Cependant j'apprends avec chagrin que les odieux marabouts, dirigés dit-on par des étrangers aussi infideles, mais plus alertes qu'eux, ont réussi à détruire, en plein hiver, quelques centaines de vos chasseurs retranchés dans un monastere de la Valachie. Heureusement que ces barbares ont manqué leur coup sur la ville de Bucharest. J'en fais un gré infini à la brave garnison qui s'est maintenue dans ce poste. Elle mérite assurément d'y boire du vin de Kotnara, & d'y manger des noisettes tout à son aise. Comme je vous ai connu du penchant pour l'histoire naturelle, il est bon que vous sachiez qu'en Valachie les noisetiers sont aussi gros que vos pluts hauts sapins. Cela est si vrai que j'en ai vu des belles & longues planches de plus d'un pied de largeur très-propres pour la menuiserie, ce qui est un phénomene eu égard que partout ailleurs les coudriers ne sont que des arbrisseaux. Mais je ne m'apperçois pas qu'à force de jaser je risque de passer pour une Bibi. J'embrasse la mienne de tout mon cœur. Ah!

que ne ſuis-je un Adonis ! Ce ſeroit de toutes mes forces que je m'en acquitterois

V. J. Duval.

Vienne le 3. Mars 1770.

P. S. Je voudrois ſavoir ſi le reſpectable M. d'Obres-koff eſt encore à Démotica, à la baſtille des mécréants, & comment il y eſt traité. Il eſt bien étonnant que de tant de traités que les Rois & les Princes ont faits entre eux, il y en ait ſi peu où ils aient ſtipulé en faveur de la nature humaine, comme les anciens Grecs & Romains ont fait une ou deux fois lorſqu'ils défendirent aux cruels Carthaginois de ne plus immoler leurs propres enfants aux autels de Saturne. Il ſeroit fort heureux que quelque héros moderne, animé du même eſprit, s'élevât aujourd'hui contre l'orgueil Ottoman, en le forçant, la foudre à la main, à reconnoître un droit des gens, à reſpecter les Souverains, & à ne plus les inſulter en traitant leurs Miniſtres en criminels & en eſclaves, chaque fois qu'il plaît à un Divan barbare d'inventer des prétextes de rupture avec les nations circonvoiſines. De toutes les Puiſſances Chrétiennes il n'y a que l'auguſte Autocratrice qui ſoit en état d'opérer ce que tant de Souverains ont négligé. Peut-être s'attendent-ils qu'elle leur donnera encore ce nouvel exemple de magnanimité. C'eſt ce que je ſouhaite de toute mon ame. (*)

Les papiers publics m'apprennent que l'auguſte Thé-mis a envoyé des ſavants dans les diverſes provinces

(*) Le traité de Cainardgi de 1774 a pourvu à cet objet.

de ſon empire pour examiner ce qu'il y a de plus curieux & de plus intéreſſant pour l'hiſtoire naturelle. Ah que ne ſuis-je un de ces élus pour voir par moi-même ce que c'eſt que ces deux ou trois rivieres, ſituées à l'Orient du Jaïk, qui coulent en ricochets, tantôt deſſus & tantôt deſſous terre! Duſſai-je être noyé je ne les quitterois pas ſans approfondir comment & pourquoi leur cours eſt auſſi ſingulier qu'il le paroît ſur la carte de la province d'Uffa. Ce que vous m'en avez dit ne ſuffit pas pour diſſiper mes inſomnies à ce ſujet.

On vient de m'apporter votre charmante lettre du 25. Janvier. Nous en dirons deux mots quand ma main ſera plus libre. Adieu, ma Princeſſe, je n'oſe plus vous embraſſer.

LETTRE LXXIII.

MON AIMABLE & AMBITIEUSE BIBI,

VOUS avez cru ci-devant que c'étoit tout de bon que je vous demandois les deux Bibis du ſerrail de Choczim pour un uſage auquel l'âge & la ciguë ont mis très-bon ordre, & bien vous a pris de m'avoir honoré d'un refus auquel je m'attendois. Mais je m'attendois auſſi que vous refuſeriez d'être Princeſſe, & que vous me ſauriez mauvais gré de vous en avoir fait naître l'envie. Point du tout. Ma chere Bibi a donné dans le panneau, & je vois qu'elle ne ſeroit pas fâchée de me voir arriver par le Danube & par le Pruth juſqu'à Jaſſi dans une coque de noix, munie d'une aile

de papillon en guiſe de voile. La Reine de Saba vint autrefois de plus loin pour contempler la gloire de Salomon. Mais comme l'appétit vient en mangeant, que ſais-je ſi, en arrivant près de votre capitale, je n'apprendrois pas que ma Princeſſe eſt devenue Reine de Mingrelie ou d'Imerette & ſi, en courant après elle, je ne riſquerois pas d'être gobé par les eſturgeons de la mer Euxine? A propos de Salomon; on dit qu'un Prince de ce nom a repouſſé le Général Totleben depuis Erivan juſqu'au-delà des monts Caucaſes. J'en ſuis très-mortifié. J'avois compté que, pour étendre ſon commerce, l'intrépidité Ruſſe tireroit l'ancienne Sebaſtopolis de deſſous ſes ruines, & que cette ville, jadis l'entrepôt du commerce de tant de nations, ceſſeroit d'être avilie par le nom de Savatopoli que les barbares lui ont donné.

Avant que de me mettre en route pour vous complimenter ſur la dignité que vous méritez, je trouve à propos de vous prévenir que cette même dignité a été ci-devant l'objet de ma plus forte antipathie. Vous pouvez en juger par les lettres ci-jointes (*) que j'ai retrouvées parmi les paperaſſes que je n'ai pas ſupprimées, à deſſein de me rappeller quelle a été ma façon de penſer en certaines occurrences de ma vie, ce qui par fois n'a pas laiſſé de me divertir. Peut-être trouverez-vous étrange que je vous accorde ſi aiſément la permiſſion d'être Princeſſe, & celle de n'être plus

(*) Deux lettres de Duval à Mlle. de Guttenberg avec la réponſe de celle-ci, leſquelles ſe trouvent à la ſuite de cette correſpondance.

Veſtale après l'avoir ſi durement refuſée à la Bibi Guttenberg. Mais c'eſt qu'à préſent je ſuis devenu plus poli & plus complaiſant que je n'étois alors, & que de plus il y a un proverbe qui dit: que ce qu'on ne peut retenir il faut le laiſſer courir. Vous me parlez du brillant fracas de la principauté, & de vos petits deſcendants en ligne directe, avec une telle effuſion de cœur que, de m'oppoſer à vos deſirs, ce ſeroit lutter contre le vent, prêcher l'humilité aux courtiſans, la pauvreté aux financiers, la continence aux militaires, l'éloquence à nos capucins & l'erudition aux popes.

C'eſt avec le plus vif empreſſement que j'attends l'arrivée du ſeigneur qui m'apporte les armes Turques que vous m'avez deſtinées. Je n'en ai jamais vu & je grille de ſavoir comme elles ſont faites.

Et vraiment non! je n'ai garde de vous épouſer par procureur, comme vous le dites dans votre lettre du 25. Janvier. J'aurois trop peur que le procureur ne ſe changeât tout-à-coup en coadjuteur de l'époux ſuranné d'une fringante Bibi qui n'a pas encore une ſeule fois tempéré ſes ardeurs par la moindre petite ſalade de ciguë. D'ailleurs je me ſouviens d'avoir lu des vieux vers bien capables de faire trembler tous les barbons qui ſubiſſent le joug d'un hymen trop tardif. Les voici:

Quiconque a ſoixante ans vécu
Et jeune fille épouſera,
S'il eſt galeux ſe grattera
Avec les ongles d'un c . . . .

Les blondins disent que rien n'est plus vrai, & qu'ils le savent bien. Adieu, ma Princesse; recevez les hommages du plus zélé de vos serviteurs

V. J. D.

Vienne le 15. Mars 1770.

LETTRE LXXIV.

Aimable Bibi,

Si mes prieres étoient aussi efficaces que vous le dites dans votre lettre du 6. Février dernier, l'auguste Thémis n'auroit plus d'ennemis. Assise sur le trône de Constantin, elle dicteroit également ses loix à la Grece & à la Russie. Le Chan de la Tauride & tous les Murses du Cuban & de la Circassie, seroient ses feudataires. La Mingrelie & la navigation libre de toute la mer Euxine, lui seroient acquises à jamais, & les ports de Smyrne & d'Alexandrie ne seroient pas moins ouverts à ses vaisseaux marchands qu'à ceux de toutes les autres Puissances de l'Europe. Vous voyez, ma chere, que je vais un peu vîte en besogne, mais c'est que je suis pressé de demander à Dieu, & d'obtenir un joli petit royaume, qui soit à la bienséance de ma Bibi. J'en sais un, & même deux, qui lui conviendroient le mieux du monde, tous les deux contigus & situés dans la fertile & charmante isle de Chypre, que les barbares Ottomans arracherent aux Vénitiens l'an 1571. Ce sont ceux de Paphos & d'Amathonte, où la Déesse des amours a si long-temps

regné, & où il me ſemble que ma Bibi regneroit tout auſſi bien qu'elle. Eh! pourquoi non? Elle regne bien ſur le cœur d'un philoſophe. Eſt-il donc plus difficile de gouverner une couple de Royaumes que d'inſpirer de la tendreſſe à un cœur glacé par l'âge & par la ciguë? Cependant c'eſt ce que fait ma toute-puiſſante Bibi. Auſſi peut-elle compter qu'auſſitôt qu'elle ſera en poſſeſſion d'Amathonte ou de Paphos, je me rends à Livourne, & me jettant ſur le dos du premier dauphin qui ſe préſentera, j'aborde en Candie, pour y faire proviſion d'excellente malvoiſie, &, après y avoir révéré le tombeau de Minos & la peau de la chevre Amalthée, mere nourrice du grand Jupiter, je tombe ſur la Paleſtine. Là, muni des deux piſtolets & de la dague que ma Bibi m'envoie & que j'attends de jour en jour, en un tour de main je fais tout ce que les fanatiques & diſcordantes croiſades n'ont pu opérer en cent ans; puis, raſſemblant les dépouilles & les trophées de mes conquêtes, je remonte ſur mon dauphin &, traverſant les flots juſqu'en Chypre, je dépoſe le tout aux pieds de la Reine Anaſtaſie. Eh bien, ma belle! que dites-vous de la rapidité de mes exploits? les trouvez-vous moins impétueux que l'effroyable tapage que vous auriez éprouvé, ſi vous m'euſſiez envoyé les deux Veſtales du ſerrail de Choczim? A préſent je ſerois curieux de ſavoir ſi, lorſque j'étois à côté de vous au théâtre de la cour de Vienne, vous auriez pu deviner, à mon air timide & benin, que j'étois auſſi rodomont, & auſſi petit-maître que je le parois dans mes lettres; &

ſur-tout dans les ſuivantes, adreſſées autrefois à la Bibi Guttenberg (*). Mais changeons d'objet.

Savez-vous, ma belle, que nous ſommes ici dans les nôces juſque par-deſſus la tète, que les préparatifs ſont immenſes & les dépenſes exceſſives? Le premier Prince de France va nous enlever la plus jeune & la plus raviſſante de nos auguſtes Bibis. Pourquoi votre cour ne l'a-t'elle pas prévenu? Cet oubli eſt cauſe que je ſuis triſte comme un bonnet de nuit, & que j'ai refuſé le billet qu'on m'a offert, pour aſſiſter à cette fète. Il eſt vrai que, pour être introduit dans la ſalle du feſtin, j'aurois dû me traveſtir &, comme je n'ai jamais été maſqué qu'une ſeule fois en ma vie, il y a près de vingt ans, & cela par autorité ſuprême, je jurai alors qu'on ne m'y attraperoit plus. Cependant, aimable Bibi, croiriez-vous que, ſi notre auguſte Pſyché alloit à Pétersbourg, pour la même raiſon qu'elle va à Verſailles, non-ſeulement je me ſerois maſqué, mais, à en croire mon dévouement, j'aurois ſuivi notre belle Déeſſe juſqu'aux bords de la Neva. Mais hélas! un pareil événement n'arrivera jamais, malgré tout le bien qui réſulteroit d'une telle alliance entre deux puiſſants Empires, dont les liaiſons devroient être perpétuelles & indiſſolubles. Je conçois que, quand on ſe marie, c'eſt pour être à l'aiſe, & faire bonne chere à tous égards, & nullement pour jeûner quatre carêmes, comme on le fait où vous ètes, peut-

(*) Trois lettres à Mlle. de Guttenberg de 1752. avec deux réponſes de celle-ci. Voyez les à la ſuite de cette correſpondance ſous Nro. 116. 217. 118.

être aussi à tous égards, ce qui seroit terrible. J'ignore ce qui en est, mais je voudrois le savoir pour être en droit de pester encore plus que je ne fais contre l'inventeur des quatre carêmes. Je présume qu'à coup sûr il s'en seroit dispensé, s'il avoit prévu que cette invention seroit trop préjudiciable à des peuples qui, par rapport à la rigueur de leur climat, & aux attraits de leurs Bibis, doivent toujours avoir l'appétit ouvert, même à tous égards. J'ignore si beaucoup de Princesses catholiques seront curieuses d'aller se marier en Russie; mais je sais que Henri I, Roi de France, eut le goût assez fin pour y envoyer chercher une femme en 1051, & que je ferois tout comme lui, si j'étois Roi. Cette femme, que l'on nomme Anne, ou Agnès, étoit fille du Czar Jaroslaw, décédé en 1054, & fut mere du Roi Philippe I & de Hugues, dit le Grand, Comte de Vermandois. Ce qui me fait peine est, qu'après le décès du Roi son mari, elle épousa Raoul, Comte de Crepy en Picardie, lequel étant mort en 1066, cette auguste Bibi, Reine de France, fille d'un Czar & mere d'un Roi, se trouva si dénuée d'appui, qu'elle se vit obligée d'aller mourir dans sa patrie. Si dès-lors la France étoit le réfuge & l'asyle des Rois infortunés, il paroît qu'elle n'a pas toujours eu la même politesse envers les Reines, témoin celle-ci, quelques autres encore, & sur toutes la veuve du plus grand & du meilleur de ses Rois, laquelle, pour se soustraire au despotisme d'un Visir en camail & en rochet, sortit du royaume & alla mourir à Cologne en 1642.

Recevez, je vous prie, une piece dramatique, que les François ne cessent de repréſenter à Paris. Ils en ſavent la raiſon; & moi je m'en doute, ſans qu'ils oſent le dire. J'en ſuis auſſi inſatiable qu'eux; mais je ſuis las de pleurer de tendreſſe & de regret, chaque fois qu'on la joue ici, parce qu'elle me rappelle que le ſeul Roi de France, dont le cœur a fait le plus d'honneur à l'humanité, a été arraché à la vie au milieu d'une nation qui ſe glorifie, non-ſeulement d'aimer ſes maîtres, mais d'en être idolâtre. Je vous invite de lire cette piece à tête repoſée, & ſur-tout le premier acte, pour vous mettre bien au fait des tours que les courtiſans ſe jouent mutuellement, & de la légéreté de leur morale envers le beau ſexe. Car croyez que, parmi eux, les Marquis de Conchini ne ſont pas rares, quoique tous ne ſoient pas Italiens. La plupart ne me connoiſſent point, mais je les connois aſſez bien, parce que j'ai eu l'occaſion de les voir de près, de les entendre à demi-mot, & même d'étudier leurs ſoupleſſes & leur manege, ſans qu'ils s'en ſoient apperçus. J'ai béni cent fois le ciel de m'avoir fait naître plébéïen, de m'avoir conduit à la cour, & d'y avoir vécu plus d'un demi-ſiecle ſans lui rien demander. Il eſt vrai que j'aurois eu grand tort. Comme ancien Bibliothécaire du Grand Duc de Toſcane, il me donne annuellement près de 800 florins, & ici on m'en donne 600, en qualité de Directeur du cabinet Impérial des médailles & monnoies, outre un logement à la cour & un florin par jour pour ma nourriture. Par ma façon de vivre & de m'habiller, je ſerois un Créſus ſi

je n'avois à Florence un frere utérin paralytique depuis huit ans, & que d'ailleurs il n'y eût point de pauvres au monde, ni de vieux & indigents amis en Lorraine, auxquels je dois de la reconnoiſſance. Mais vous, ma belle, que de biens ne m'avez-vous pas procuré depuis que le plus heureux des hazards m'a occaſionné votre aimable connoiſſance! C'eſt de vous que dérive un des principaux événements de ma vie, celui de n'ètre pas tout-à-fait inconnu dans le ſomptueux ſéjour où vous ètes. Je n'en avois que des notions auſſi vagues que celles de feu l'Abbé Chappe, & c'eſt vous qui les avez rectifié par des monuments également durables & authentiques. Telle eſt la riche & ſuperbe ſuite métallique des Monarques de la Ruſſie, laquelle, ſans vous, n'eût certainement jamais été ni à moi, ni pour moi, non plus que la chaîne & la médaille d'or, qui n'avoit été deſtinée qu'à honorer le vrai mérite patriotique. Telle eſt la collection de l'Atlas Ruſſe, & ſur-tout cette quantité de plans, tant gravés que manuſcrits, où l'impoſante ſituation de votre capitale & la majeſté de ſes palais & de ſes édifices publics, excitent l'admiration & le reſpect. Non-ſeulement cette chere Bibi m'a plus enrichi en objets de curioſité que je ne l'ai été en cinquante ans de ſéjour à la cour, mais ſa bonté & ſes ſoins ſe ſont même étendus ſur ce qui concerne ma ſanté. Il y a peu d'apparence que le Monarque de la Chine puiſſe avoir de meilleur thé, ni de rhubarbe plus excellente que celle qu'elle m'a envoyée. C'eſt elle encore qui, pour me préſerver des rigueurs de l'hiver, & me défendre con-

tre les atteintes d'un rhume affreux, qui a voulu me ſuffoquer, m'a décoré d'une peliſſe qui conviendroit mieux à un Sultan étalé ſur ſon ſopha, au milieu de ſon Divan, qu'à un faune échappé de la forêt où il a été élevé. C'eſt à cette Bibi que je dois les premieres idées du code que l'auguſte Thémis a formé, pour rendre ſes peuples heureux; code qui a excité dans le fond de mon ame plus de dévouement à la gloire de cette grande Souveraine que tous les ſceptres de l'univers ne pourroient m'en inſpirer. N'eſt-ce pas elle auſſi qui m'a procuré la verſion Ruſſe du Béliſaire, qui a été faite ſur le Volga, & qui m'a mis au fait de la liturgie Ruſſe, par le livre de priere imprimé à la Laura de Kiow ſous la direction du pieux Abbé Timothée? J'ai preſque oublié que c'eſt auſſi par ſon moyen que j'ai obtenu l'importante hiſtoire des Roskolniks, en un vol. in-folio, avec l'eſtampe de l'illuſtre évêque de Roſtow qui en eſt l'auteur. Enfin, je ne finirois point, ſi je détaillois tous les bienfaits dont cette Bibi m'a comblé. Je la prie d'être très-perſuadée, que la reconnoiſſance que je lui dois, ne ceſſera qu'avec l'ultimo reſpiro de ſon très-dévoué ſerviteur & ami

V. J. Duval.

Vienne le 18. Avril 1770.

LETTRE LXXV.

Aimable & genereuse Bibi,

Qu'ils y viennent à préſent les voleurs d'eſtampes! qu'ils y viennent! j'ai dequoi les régaler. A ce moment je reçois de votre généroſité dequoi leur caſſer la tête & leur percer le cœur, quelque dur qu'il puiſſe être. Si le diable même ſe préſentoit avec eux, il ſubiroit le même ſort. Je m'imagine que les piſtolets ſont ceux de quelque Beglierbey, car ils ſont trop magnifiques pour n'être que d'un ſimple Bacha &, quant au poignard, je croirois volontiers que c'eſt celui de Mahomet en perſonne. Au moins je défie que celui de cet impoſteur fanatique ait été plus pointu & plus homicide.

P. S. J'ai reçu également par vos bontés les quatre exemplaires de l'Inſtruction imprimée à St. Petersbourg. J'ai cru d'abord que cette édition ne différoit point de celle d'Yverdon. Je me ſuis trompé, par ceque je ne ſuis qu'un homme, & non pas une Bibi. A meſure que je lis ce chef-d'œuvre de législation je prévois que, quelle que ſoit la nation qui en pratiquera le contenu, tôt ou tard elle ſera la plus heureuſe & la plus redoutable de toutes celles qui exiſtent. Je ne diſtribuerai les quatre volumes qu'à ceux qui méritent de les lire.

On

On vient d'imprimer ici un ſupplément au catalogue des monnoies en or du Cabinet Impérial. On m'en a donné un exemplaire comme de raiſon. Comme je ſais aſſez bien ce qu'il contient, il vous ſera envoyé lorsque l'occaſion s'en préſentera. Il n'eſt qu'en 98 pages, grand in-folio, & il doit être joint à la ſuite du catalogue que l'illuſtre Prince Dimitri vous a fait tenir ci-devant. Toutes ces mitrailles ne ſont que des ombres en comparaiſon des monuments que vos braves peuvent trouver ſous les ruines de la Grece. Mais hélas! je ne les verrai jamais.

Quand vous aurez vu la petite eſtampe du Roi de Pologne ci-jointe, je vous demanderai ſi, où vous êtes, il n'y en a point de l'Auguſte Thémis, dans le même goût, & auſſi portative. Mais non, il lui ſuffit d'être gravée dans tous les cœurs & les ames qui penſent. Agréez ma chere Bibi les hommages du plus dévoué de vos ſerviteurs;

L'ancien berger d'Auſtraſie.

Vienne le 23. Avril 1770.

LETTRE LXXVI.

Réponſe.

Mon ami ſaura, par le préſent chiffon, de la part de ſa Bibi, que le thé deſiré pour guérir le rhume du plus aimable ſauvage eſt parti, muni de mon cachet pour être à l'abri de la douane. Il vous parviendra ſaint & ſauf, car j'y ai mis exprès double

adreſſe pour que vous l'ayez tout ſeul. J'ai reçu vos jolies lettres l'une après l'autre, où il vous plaît de me contredire, tout à votre aiſe, ſur mon avenir brillant. Savez-vous bien que vos diſcours, contre les Princes & Princeſſes, m'ont furieuſement eſtomaqué. Ha mon ami ! il falloit me dire votre ſentiment plutôt, ou plus tard, & ne point m'interrompre auſſi cruellement au milieu de mes projets. Je ne ſuis plus en état d'en former d'autres. Ho, ho! je ſerai Princeſſe, ou mon ami me dira pourquoi non. Je tâcherai alors de vous reconcilier avec l'objet de votre antipathie. En vérité, mon ami vous ſerez très-content de votre Princeſſe Bibi. Elle vous fera oublier l'énorme machine qui vous a ſi fort choqué; cette Dame à ſeize quartiers qui a méconnu le Philoſophe en ſa toilette ſimple & ne lui a pas rendu le ſalut (*). L'envie d'ailleurs que j'ai d'être ce que je ne ſuis pas, tient à de ſi beaux motifs. Je voudrois vous prouver qu'on peut être grand, ſans ceſſer d'être homme. C'eſt en écoutant la veuve & l'orphelin, en ſoulageant les pauvres, en ſentant leur état, en adouciſſant leurs maux, que j'atteindrai ce but. Si la pagode en queſtion avoit été ſuſceptible de pareils ſentimens, n'eſt-il pas vrai que vous l'auriez eſtimée ? Je ſens d'avance, que ces réflexions moitié intéreſſées, moitié philoſophiques, me feront paſſer dans l'eſprit de mon ami pour une Bibi préſomptueuſe. Que faire ? il vaut

(*) Ceci a rapport à une lettre de Duval à Mlle. de Guttenberg qu'il avoit communiquée à Mlle. Anaſtaſie, & qui paroîtra parmi pluſieurs autres, à la ſuite de ces Oeuvres.

mieux cela que d'augmenter le nombre des girouettes qui tournent à tous vents. Vous voyez, mon ami, que je fais la mutine; c'est votre faute. Adieu, le temps ne me permet pas de vous en dire d'avantage; si non, que je suis & serai toute ma vie de cœur & d'ame votre très-humble & très-dévouée servante

Anastasie Socoloff.

St. Pétersbourg ce 26. Avril 1770.

LETTRE LXXVII.

MA CHERE BIBI,

JE commence à croire que le siecle où nous sommes est effectivement un siecle éclairé, au moins quant aux progrès des beaux arts, & j'en juge par la médaille Espagnole que je vous envoie par M. M*. avec une autre frappée au sujet du mariage de Mad. la Dauphine. Qui diable auroit deviné ci-devant que, dans un pays d'inquisition, plein de moines, & tout hérissé des épines de la scolastique, on se seroit jamais avisé de graver des monuments historiques avec autant de goût & d'élégance que celui-ci? Lorsque, par pure curiosité, je feuilletois les vénérables billevésées des docteurs de Salamanque, & les visions cornues de l'université de Coïmbre, assurément je n'avois garde de prévoir qu'un jour il se trouveroit à Madrid un artiste Espagnol capable de graver une piece comme celle-ci. D'un côté elle représente le Roi regnant

Charles III. ci-devant Roi de Naples. Quoique Monarque je ne le trouve pas beau; mais on m'assure qu'il est bon, ce qui vaut beaucoup mieux. Cependant j'eus peine à me le persuader sur ce qu'on me refusa en 1742 de me montrer les curiosités trouvées dans les ruines d'Herculanum, parce qu'alors la Maison de Bourbon étoit encore aux prises avec celle d'Autriche. Mais j'appris le lendemain que ce refus ne venoit pas de la part du Roi, mais de la fantaisie d'un de ses ministres à qui les petitesses de la prévention étoient apparemment plus familieres. Au revers de la médaille sont les bustes accolés du Prince des Asturies & de la Princesse de Parme son épouse. C'est, à ce que je crois, la premiere piece non barbare qui ait été frappée en Espagne. Il ne tiendra pas à moi qu'un jour on n'en frappe une, encore plus belle, en l'honneur de la Princesse Bibi, à l'occasion de son mariage, ou à son avénement au trône d'Amathonte & de Paphos. C'est ce que souhaite le plus dévoué de ses serviteurs

L'ancien berger d'Austrasie.

Vienne le 5. Juin 1770.

LETTRE LXXVIII.

Aimable & constante Bibi,

J'AI reçu ce matin votre lettre du 26. Avril par laquelle vous perſiſtez dans le deſſein d'être ce que vous méritez par vos ſentiments. Vous connoiſſez trop bien le véritable uſage que l'on doit faire des titres & des grandeurs de ce monde pour que le ciel ne ſoit pas intéreſſé à ſeconder vos vœux & les miens. Vous bornez les vôtres à n'être que Princeſſe, moi je voudrois que vous fuſſiez Reine, & que je fuſſe un Adonis, parce qu'alors j'ambitionnerois d'être votre mari, mais à condition que, par un engagement mutuel, nous ſerions époux ſur le pied que l'ont été les Empereurs Marcien & Henri II. avec les ſaintes Bibis Pulchérie & Cunégonde, c'eſt-à-dire que nous vivrions dans notre ménage comme les anges vivent dans le ciel. Il me ſemble vous entendre me reprocher l'orgueil de mes comparaiſons. Je conviens qu'elles ne ſont pas fort humbles. Mais qu'y faire? Si j'ai le cœur haut & la fortune baſſe, ce n'eſt pas ma faute. Il y a de tout dans ce monde, & comme ce n'eſt pas moi qui me ſuis fait, je me laiſſe tel que je ſuis, crainte d'être pire ſi j'étois autrement. Bref, ſi vous étiez Reine, & moi votre époux, mais ſans être Roi (car aſſurément je ne voudrois l'être que de moi-même) vous auriez plus de peine à vous ſanctifier que vous

ne penſez. Car étant mille fois plus inquiet & plus ſémillant que ne l'ont été les deux maris que j'ai cités, je tenterois, par pure malice, de faire ce qu'ils n'ont point fait par convention. Il eſt vrai que, pendant le jour, je vous laiſſerois vaquer à tous les devoirs du trône, parceque je les reſpecte infiniment, mais, pendant la nuit, je ſerois un vrai lutin. Je me plairois à vous allarmer par des minauderies, des gémiſſements & des tendres ſoupirs, capables de vous faire trembler à chaque inſtant pour l'intégrité de votre perſonne & de nos vœux. Ce ſeroit un admirable expédient pour les rendre plus méritoires par la difficulté de les obſerver, & pour faire enrager le diable. C'eſt ce que faiſoit jadis le bienheureux Robert d'Arbriſſel, lequel, pour mieux triompher de la Reine des paſſions, couchoit, dit-on avec les plus fringantes Bibis de l'abbaye de Fontevrault, & cela ſans s'aviſer de rien, mais ce qui s'appelle de rien, de rien du tout. Si vous me demandez pourquoi je vous ferois toutes ces périlleuſes agaceries, je vous dirai qu'étant d'un naturel aſſez vif, je craindrois que, ſi j'étois plus tranquille & plus poſé, l'ennui ne me gagnât comme il fait les Grands, ce qui, ſelon moi, eſt encore pis que d'être tenté. D'ailleurs, comme je ſuis extrêmement curieux, je me ferois un vrai plaiſir d'éprouver la conſtance de ma Bibi, afin d'en augmenter le mérite, & me convaincre qu'en fait de morale & de mœurs ſon ſexe eſt plus vertueux que le nôtre. Adieu, ma belle, vous pouvez accepter toutes les

Principautés que le ſort vous offrira, perſuadé que votre ame ſera au-deſſus d'elles, & que, malgré l'embarras de leur gouvernement, vous n'oublierez pas que j'ai l'honneur d'être le plus zélé & le plus reſpectueux de vos amis & de vos ſerviteurs

V. J. Duval.

Vienne le 15. Juin 1770.

P. S. J'ai le creve-cœur de n'apprendre aucune nouvelle de votre flotte, ſinon que l'on aſſure que les Grecs de l'ancienne & célebre ville de Patras dans la Morée, s'étant trop preſſés de ſe déclarer pour leurs libérateurs, ont tous été maſſacrés par leurs oppreſſeurs, à l'exception des femmes & des enfants qui ont été faits eſclaves & vendus à vil prix, à cauſe de leur multitude. Cette nouvelle, que l'on regarde comme certaine, me navre le cœur. Comme la loi du talion eſt une loi divine, je ſouhaite que l'Auguſte Thémis ſoit en état de la faire exercer juſques dans la capitale de la tyrannie Ottomane, mais ſans y comprendre les pauvres Bibis des ſerrails.

Hier a été la premiere belle journée du climat que j'habite, auſſi en ai-je profité pour viſiter les bleds & autres biens de la campagne. Je n'ai pas lieu d'en être content, & le pauvre peuple encore moins, mais les uſuriers & les monopoleurs en triomphent.

Je baiſe les mains à ma chere Bibi. Que Dieu la conſerve & ſon illuſtre patron!

LETTRE LXXIX.

Réponse.

MILTON a chanté la désobéissance du premier homme, moi, faute de voix, je crierai de toutes mes forces contre vous, mon ami. Votre derniere (*) m'a mis dans une colere terrible. Je suis furieuse; quelque aimable & éloquent que vous soyez, je vous défie de m'appaiser. Entre amis fait-on ce que vous venez de faire? Pourquoi me répéter ce qui doit être oublié, & pas le mot de votre amitié pour moi, de la mienne pour vous, comme si elle n'existoit pas? C'est pourtant l'unique mérite que je me connois, d'être entiérement à mes amis. Je suis la vôtre depuis le moment, que j'ai eu la satisfaction de vous voir dans la loge. Je jure par elle; c'est mon fleuve Styx. Examinez-vous bien avant que de me dire: ma Bibi, c'est un crime de prodiguer pour rien un tel serment; vous ne savez ni sa valeur, ni le temps pour s'en servir. Cela m'est indifférent. Je vous aime, & vous faites l'ignorant; j'enrage, vous riez; j'ai raison & vous avez tort; voilà ma réponse en deux mots.

Parlons d'autres choses; car plus on éclaircit la querelle, plus on la renouvelle. Que pensez-vous, mon cher Philosophe, de notre flotte? Excusez la. Selon la gazette elle n'a pas fait son premier pas dans les regles; mais souvenez vous que les plus habiles Gé-

(*) Cette lettre qui paroît avoir donné de l'humeur à l'amie de Duval ne se trouve pas parmi les précédentes, & il semble par sa réponse que lui-même se doutoit de l'avoir écrite.

néraux ont souvent fait mal les leurs, pour les mieux faire après. Redoublez vos prieres muettes; mon ami, nous serons sûrs de bien combattre par mer comme par terre. Je m'apperçois dans ce moment de la singularité du cœur feminin. Il semble qu'il ne se met en colere que pour être meilleur. J'ignore à mon tour ce que vous faites du mien; mais je vous défie de trouver un meilleur avocat, qui puisse mieux vous défendre; il me force pour ainsi dire malgré moi, de vous rendre compte de mes actions. Je me proposois depuis très-longtemps de lire le Philosophe sans souci; On m'en empêchoit toujours, en me soutenant, qu'il falloit avoir l'esprit fort pour le comprendre. A ces conditions je ne devois pas manquer d'y échouer. A la fin j'ai pris le parti de le feuilleter. L'auteur paroît se connoître en foiblesses humaines; il sait élever la vertu. Adieu, mon cher Philosophe, je compte que vous avez reçu ma derniere & la boîte de thé. En la faisant partir j'ai usé de toutes les précautions qu'une Bibi étoit capable de prendre: j'entends pour une boîte de thé. Car s'il s'agissoit de vous voir & qu'il me fût défendu de le faire, je ne ménagerois pas mes falbalas, au moyen desquels la sainte Ive (*) vous feroit parvenir jusqu'à moi. Adieu, mon cher Philosophe, c'est bien à contre-cœur que je finis ma lettre; mais mon amitié pour vous qui ne connoît point de bornes, ne finira jamais.

Anastasie Socoloff.

à Petershoff ce 13. Juillet 1770.

(*) Femme de chambre de Mlle. Anastasie.

LETTRE LXXX.

Impitoyable Bibi,

MARCHAND qui perd ne peut pas rire. Il y a déjà quelques mois que je ſuis comme accablé de foibleſſes humaines, non de ces foibleſſes que l'amour produit, & qui conviennent aux tendres blondins & aux fringantes Bibis de votre âge, mais de celles que le poids de 75 années, & une ſaiſon ardente & orageuſe doivent opérer ſur un berger dont les études ont été ſi tardives que, pour récupérer le temps perdu, il s'eſt livré à des efforts d'attention qui influent actuellement ſur ſa ſanté. Ce n'eſt pas tout: depuis le 3. Janvier juſqu'à préſent mon aimable Bibi doit avoir reçu pluſieurs de mes lettres, tant petites que grandes, quelques jolies brochures de Paris, le ſupplément aux monnoies d'or du cabinet impérial in-folio, & deux médailles en argent, une du Roi d'Eſpagne, la ſeule que j'ai vue de ce pays-là qui ne ſoit pas barbare, & l'autre frappée ici à l'occaſion du mariage de Me. la Dauphine. Il faut que le tout ſe ſoit perdu en route car, s'il eût été remis à ma Bibi, la politeſſe qui la diſtingue & l'amitié, dont elle m'honore, l'auroient excitée à m'en dire un mot dans ſa charmante lettre du 26. Avril; ou dans ſa derniere du 13. Juillet. Celle-ci m'a paru ſi énigmatique que je n'ai pu deviner à quel propos ma belle Bibi fait la Médée, en me déclarant qu'elle eſt ſi fort irritée contre moi que rien n'eſt

capable de l'appaiſer. Il ſe peut que ce jour là la gliſſade vous avoit mal réuſſi, ou qu'il faiſoit auſſi chaud dans votre entre-ſol que dans mon firmament.

Si ma lettre du 24. Juin (*a*) vous étoit parvenue, vous y auriez lu, mot pour mot, ce qui ſuit. Le thé vraiment Chinois que votre généroſité m'a procuré a été ſi efficace qu'à la 3e. ou 4e. priſe le rhume, le plus obſtiné que le climat des Samoïedes ait jamais produit, s'eſt de beaucoup ralenti. Mais comment auroit-il réſiſté à un antidote, préparé, ajuſté, empaqueté & cacheté par une Pſyché, digne d'être ſervie par l'amour même? Je veux cependant un mal infini à ce maudit rhume de m'avoir induit à importuner ma chere Bibi, après tous les bienfaits dont elle m'a comblé. Mon deſſein eſt d'être plus circonſpect, & de mieux ménager ſa généroſité par la ſuite. J'en excepte le ſeul cas que voici. C'eſt que s'il arrivoit, comme je l'eſpere, qu'un de vos héros remportât encore une victoire comparable à celle de Choczim, j'aurois beſoin d'un joli carquois muni de ſes fleches, d'un arc propre à les décocher, & d'un de ces boucliers de corde ou de cuir dont les Tartares ſe ſervent dans les combats, d'autant que je n'ai jamais vu de ces ſortes d'armes qu'en peinture. Alors mon petit arſenal oriental ſeroit complet.

Une Dame, d'un rang le plus éminent, (*b*) ayant appris qu'une nymphe des bords du Tanaïs ou du

(*a*) Elle s'eſt perdue.

(*b*) C'étoit la Princeſſe de Lorraine ſœur du Duc Charles de Lorraine.

Volga, m'avoit décoré d'une pelisse plus convenable au Grand-Sultan qu'à un Philosophe champêtre, m'a fait sonder si je serois disposé à la lui céder, moyennant un assez bon nombre de ducats. Je lui ai donné un refus net; ai-je eu raison ou tort? qu'en pensez-vous, ma chere Bibi? — Tandis que la caducité me retient dans mon réduit, je m'occupe à lire le Voyage de Sibérie par le sage & savant M. Gmelin, où les rapines de quelques Vaïvodes sont assez bien dépeintes. Je lis aussi les Voyages & découvertes des Russes par M. Muller, l'Histoire de Kamtschatka, le Poëme de la grandeur de Dieu dans les merveilles de la nature par M. Dulard, celui des Saisons par Thompson, celui des quatre parties du jour par Zacharié, les ouvrages de l'immortel Montesquieu, & sur-tout l'admirable préface de la traduction de Lucain par le très-éloquent M. Marmontel. Puissent tous vos patriotes la savoir par cœur! Adieu, ma chere Bibi, je vous souhaite une santé plus constante que ne l'est, depuis quelques mois, celle du plus dévoué de vos amis & de vos serviteurs

L'infirme berger d'Austrasie.

Vienne le 1. Sept. 1770.

P. S. Votre guerre maritime ne va pas selon ma tête; c'est bien dommage car ma tête va quelquefois assez bien, quand aucune Bibi ne la dérange. C'est moi seul qui vous le dis, & vous savez que j'aime la vérité, je ne sais pas trop pourquoi, s'il est vrai, qu'elle réside au fond d'un puits. Mais voyez un

peu quelle fantaisie; ne feroit-elle pas mieux de loger dans tous les cœurs, & sur-tout dans ceux des Grecs, que d'aller se blottir dans le fond d'un puits? Je crains fort que mes braves amis les Russes n'aient trop compté sur les promesses & les gasconnades Grecques, & qu'ils n'en soient les dupes & les victimes, comme on prétend que six à sept cents d'entre eux l'ont été dans l'évacuation de la Morée. Je m'attendois à une insurrection générale des Grecs en faveur de leurs libérateurs, & qu'en moins d'un mois les Czernagoriens auroient chassé les barbares de toute la Macédoine & de la Thessalie, comme les Mainotes doivent le faire de tout le Péloponese. Qu'ont-ils fait? un vrai feu de paille qui n'a produit que de la fumée. Eh bien! qu'ils restent donc ce qu'ils sont! ils n'auront que ce que mérite une nation mercantile, fanatique, pliée à l'esclavage, gouvernée par des Popes ignorants, & exténuée par les quatre carêmes dont le Dieu de l'Evangile n'a pas fait la moindre mention. Quant au fond que vous devez faire sur la foi civile des Grecs, voici, aimable Bibi, ce que le très-illustre Montesquieu en a dit au chapitre X. de son admirable traité de la grandeur & de la décadence des Romains, dont je me souviens de vous avoir recommandé la lecture. „ Polybe, auteur „ Grec, qui florissoit 200 ans avant J. C. nous „ dit que, de son temps, les serments ne pouvoient „ donner de la confiance pour un Grec, & il ajoute, „ si vous prêtez aux Grecs un talent, avec dix „ promesses, dix cautions, autant de témoins, il est

„ impoſſible qu'ils gardent leur foi." Qu'en dites-vous, ma belle, n'eſt-il pas horrible qu'une nation, jadis la plus ſpirituelle de l'univers, ſe ſoit diffamée à un tel excès, & depuis tant de ſiecles?

Mais alte la! je rengaine mes Jérémiades. Mon bon ami M. K. vient de m'annoncer des triomphes qui dilatent mon cœur, & me pénetrent de la joie la plus vive. La flotte Turque détruite, le Grand Viſir battu, Bender aſſiégé. Nous ne ſavons aucun détail, mais mon cœur me dit que cela eſt vrai. Mon découragement ceſſe &, devenu plus hardi, j'embraſſe les genoux de ma chere Bibi. Ses mains me tiennent lieu de celle de l'auguſte Autocratrice, & je les baiſe avec autant de plaiſir & de reſpect que ſi elles étoient celles de la Divinité même. Adieu, ma belle, il y a huit jours que j'étois entre les bras de la mort. Que je me ſais gré de lui être échappé! J'aurois ignoré l'humiliation des Ottomans & la joie qu'elle doit vous cauſer.

LETTRE LXXXI.

Réponſe.

J'AI reçu votre lettre du 1. Septembre. Le titre d'impitoyable Bibi ne m'a pas fait rire; non en vérité. Pourquoi cela, s'il vous plaît? Grand Dieu! quelle mouche a piqué mon Philoſophe pour me qualifier de la ſorte? Dans le déſeſpoir où j'ai été, je ne ſavois à quel ſaint me vouer & ſur qui jetter ma

juste colere. Mes falbalas ont été les souffre-douleurs. Sachant que vous êtes leur grand protecteur; je les ai chiffonnés, lorsque M. M**. est venu pour me remettre votre lettre du 5. Juin, accompagnées d'une médaille d'argent du Roi d'Espagne, & d'une autre au sujet du mariage de Mad. la Dauphine. Ha mon ami! je ne puis vous exprimer la colere dans laquelle j'ai été, en les recevant si tard.. Je représentois Medée sans m'en appercevoir. M. M**. mérite à tous égards un mauvais traitement de ma part d'avoir été si inexact à me rendre ce que votre générosité me destinoit depuis long-temps. En vérité il est inexcusable; je lui en ai voulu, quoique je ne sois pas rancuniere.

La fin de votre lettre m'a mis du beaume dans le sang. Malgré la distance qui nous sépare, & les qui pro quo qui nous brouillent de temps à autre, vous daignez pourtant me mettre au niveau de mes rivales. Quoique absente, la Bibi du Volga peut figurer avec les Bibis du Danube? J'en juge par le refus que vous avez fait de vendre la pelisse que je vous ai envoyée; non parce qu'elle doit vous chauffer, mais par ce qu'elle vient de moi. Je présume de là que mon empire s'étend loin. Je vous sais gré de cette fermeté; il y a du plaisir à être aimée de vous. Votre constance aurapour récompense le carquois & les flèches que vous demandez. Vos lettres tant petites que grandes me sont parvenues excepté celle du 24. Juin. La médaille de Madame la Dauphine & la suite imprimée du cabinet, ainsi

que les brochures de Paris m'ont également été remis, tous par différens porteurs. Quoique ma mémoire ne ſoit pas à beaucoup près auſſi bonne que la vôtre, je me ſouviens de vous avoir marqué ma reconnoiſſance pour tous ces beaux & rares préſens, dont il vous a plû de vous priver en faveur de votre Bibi.

Les Turcs ſont battus par terre & par mer, comme ils méritent de l'être, pour avoir éveillé le chat, qui dormoit. Vous voyez par-là que vos ſouhaits s'accompliſſent. Il ne me reſte à préſent que de prendre la route de Biſanze; faire frapper des médailles pour mon avénement & votre arrivée. Adieu.

Anaſtaſie Socoloff.

St. Pétersburg ce 11. Sept. 1770.

P. S. Ma lettre ſans date & lieu a dû vous ſurprendre. Elle n'étoit pas deſtinée pour aller en poſte. C'eſt M. Julinez qui en devoit être le porteur, mais comme on l'a retenu ici, M. le Général l'a envoyée croyant me rendre ſervice; car je n'étois pas en ville. Il me charge de vous témoigner ſa ſenſibilité pour votre ſouvenir & de vous aſſurer de ſon eſtime.

LETTRE

LETTRE LXXXII.

TRIOMPHANTE BIBI,

Vous devez l'être par rapport aux victoires terrestres & navales dont le ciel a béni les armes de l'auguste & invincible Autocratrice. Je ne suis pas moins triomphant que vous en voyant que mes vœux s'accomplissent selon mes desirs, & selon ceux de tous les vrais partisans du christianisme & de l'humanité. Quel grouppe de prospérités, & en même temps quelle confusion pour tous les ennemis de votre empire! Voilà donc une flottille de héros sortie des entrailles du Nord qui, malgré les intempéries des saisons & les fougues du plus inconstant des éléments, est allée jusqu'au centre du Midi, secouer & ébranler une Puissance colossale qui, depuis 400 ans, a fait trembler plus d'une fois une très-grande partie de l'Europe, de l'Asie & de l'Afrique. C'est cependant sous les auspices d'une auguste Bibi, sans doute fort élevée au-dessus de son sexe & du nôtre, que ce hardi projet a été enfanté, & très-heureusement exécuté. Quel étonnant paradoxe pour la prospérité! Enfin voilà donc les intrépides Roxolans presque aux portes de la formidable Byzance. Que les trésors de ses Sultans, & tous les tributs que tant de Princes chrétiens leur ont payés, sous le nom de présents, ne sont-ils déjà au pouvoir de leurs vainqueurs! Quel indicible contentement

ne seroit-ce pas pour les mânes de Justinien si ce fondateur de l'auguste basilique de Sainte Sophie apprenoit que cette métropole des églises d'Orient a enfin cessé d'être profanée par les risibles absurdités de l'Alcoran! Si un tel prodige arrivoit pendant que je respire encore, rien ne pourroit me détourner d'y accourir au plutôt pour en être spectateur.

Il n'y a que peu de semaines qu'une maladie épidémique a manqué de terminer mes jours. Savez-vous ce qui a le plus occupé mes réflexions pendant l'état de foiblesse où je me suis trouvé? Après ce qui regarde les intérêts de mon ame (car j'en ai une afin que vous le sachiez, mais Dieu sait ce qu'elle est, & comme elle est; pour moi je n'en sais rien): après donc ce qui concerne cette substance si peu concevable, je pensois à ma chere Bibi, aux qualités de son cœur & de son esprit, aux attraits de sa personne, à la sympathie de son caractere avec le mien, à l'amitié dont elle m'honore, & à tous les bienfaits qu'elle m'a procurés, depuis que le plus heureux des hazards l'amena à côté de moi au théâtre de la Cour de Vienne. Je pensois aussi à ce qu'alloit devenir cette quantité de précieux plans manuscrits, & cette belle suite métallique en argent des Monarques de la Russie dont elle m'a enrichi. Je craignois qu'après mon décès le tout ne tombât entre les mains de personnes incapables d'en connoître le mérite & l'importance: Heureusement je me rappellai que le Grand-Duc de Toscane, qui est ici, & dont j'ai l'honneur d'être Bibliothécaire, est un Souverain

Philoſophe & très-amateur des ſciences & des beaux arts. En conſéquence j'ai oſé le faire ſupplier par mon ami M. de Saubein, un de ſes ſecrétaires, de vouloir bien accepter gratuitement tous les plans manuſcrits de vos Maiſons Impériales. C'eſt ce qu'il a fait avec un plaiſir dont je ſuis vraiment pénétré. Il m'a accordé la même faveur à l'égard de la belle ſuite métallique de vos Monarques, excepté qu'il a voulu qu'on m'en remît la valeur intrinſeque, c'eſt-à-dire la ſomme de 400 florins, & c'eſt ce que je n'ai oſé refuſer. Ainſi, ma belle, me voilà délivré de la garde de deux tréſors qui, comme vous me l'avez atteſté ci-devant, étoient à moi, & pour moi. Je ne craindrai plus qu'on me les enleve comme on a fait des premieres eſtampes imprimées dont vous m'avez gratifié autrefois. Je ſuis ravi qu'un grand Prince, ſage & éclairé en ſoit le poſſeſſeur. Ils ſont plus en ſureté entre ſes mains qu'entre les miennes. Je puis même vous aſſurer que votre gliſſade de Czarsko-zelo ceſſera bientôt d'être la ſeule de ſon eſpece & que, s'il vous arrive un jour de paſſer par Florence, pour aller chercher des reliques & des indulgences à Rome, vous y trouverez dequoi déchirer des jupes auſſi bien qu'à Czarsko-zelo, & cela dans des caleches toutes pareilles à celle dont vous m'avez fourni l'ingénieux modele. Le Grand-Duc a été très-ſurpris de voir que ma philoſophie étoit pourvue d'un pareil meuble. En le lui préſentant j'y ai ajouté la médaille funebre de feue votre Princeſſe & cinq ou ſix autres, auſſi en bronze, frap-

pées à Paris, à l'effigie de divers Seigneurs & Dames des illuſtres familles Trubetskoi & Galitzin. De plus j'ai promis à ſon Alteſſe Royale que, ſi à l'avenir ma belle Bibi m'envoyoit encore quelques monuments hiſtoriques, deſtinés à transmettre à la poſtérité les merveilles du glorieux regne de l'Auguſte Cathérine II. je me ferois un devoir de les lui envoyer à Florence. Cette offre a été ſi agréable à Son Alteſſe Royale que, ſur le champ elle a ordonné à ſon ſecrétaire de garnir ma petite cave d'une caiſſe de très-exquis Montepulciano, & de vingt-quatre bouteilles de précieux Alléatico. Ce ſont deux vins de la Toſcane, mais ſi délicieux que, ſi l'Olympe en eût produit de pareil, il eſt à croire que le beau Ganymede & la jeune Hébé n'en euſſent jamais verſé d'autre dans la coupe du grand Jupiter.

Vous voyez, ma belle, que je ſuis exact à vous rendre compte de ma conduite. Je m'imagine bien que la variété de vos amuſements ne vous permet guere de me faire le détail de la vôtre. Il exigeroit un volume & je ſens bien que vous n'auriez pas le temps de l'écrire. J'ai encore celui de vous dire que feu mon bon & auguſte maître l'Empereur François me donna autrefois la ſuite métallique en bronze de tous les Ducs & Ducheſſes de Lorraine, en trente-ſept pieces de grandeur égale, gravées à Nanci ſous le regne du Duc Léopold, par le célebre Saint Urbin. Cette ſuite eſt devenue très-rare, &, en quelque façon, inimitable par la régularité des traits & la délicateſſe du burin. Si cette ſuite n'eſt pas dans le Cabinet de

l'Auguste Autocratrice, je voudrois qu'elle y fût, parce qu'elle le mérite, quand ce ne seroit que pour servir de modele au cas qu'un jour on eût dessein de former une suite métallique & uniforme de tous les Czars & Czarines de Russie, depuis Igor au X. siecle jusqu'à présent. En supposant que la suite en question fut déjà au Cabinet Impérial, vous pourrez la garder, & en disposer à votre gré pour le prix qu'elle me coute, c'est-à-dire pour rien, mais ce qui s'appelle rien du tout, à moins que, par générosité, la Princesse Bibi ne se souvienne du portrait de l'aimable Circassienne qu'elle m'a promis. Vous, ce portrait & le résultat final de vos triomphes, ce sont là les principaux liens qui m'attachent encore à la vie. Si j'ai le malheur d'apprendre que, par le traité de paix futur, la Crimée ne soit pas feudataire de la Russie, que cette Puissance n'ait pas la navigation libre de la Mer noire & blanche, & le pouvoir de nous envoyer du caviar & des esturgeons, au moins jusqu'à Belgrade, & du vin de Chio jusqu'à Trieste, ce sera en murmurant que je ferai le voyage de l'éternité. Passe encore si, dans le vaste espace qui la compose, mon ombre étoit sûre d'y rencontrer dans quelques siecles l'ombre de ma chere Bibi. Quel ravissement & quel plaisir ne seroit-ce pas pour moi ! Ce qui m'attriste c'est qu'on prétend que, dans ce pays-là, on est ni homme, ni femme, ni fille, ni garçon, ni veuf, ni marié, & que même tous les plaisirs des ombres n'y sont tout au plus que l'ombre des plaisirs. C'est dommage, car il y a long-

temps que je ſuis décidé pour le ſolide & pour la réalité. Je prie ma chere Bibi de vouloir bien approuver mon goût, & agréer les tendres ſentiments que ſes bontés ont inſpirés au plus dévoué de ſes amis & de ſes ſerviteurs

Le trop ancien berger d'Auſtraſie.

Vienne le 20. Sept. 1770.

P. S. Savez-vous, ma belle, que vos brillantes victoires de Larga, de Cartal, & plus encore celle de Cheſmé, entre l'Aſie & l'Isle de Chio, mettent toute l'Europe en fermentation, qu'elle en a la fievre, que ce qu'on y appelle le cabinet, ſe remplit à chaque inſtant de projets, d'intrigues & de ſpéculations politiques. On dit que vous êtes prêts à envahir toute la Grece & à vendre la Morée aux Vénitiens; & que, ſi vos ſuccès continuent, les pauvres Ottomans ſe verront forcés de vous céder Aſow à jamais, avec une partie de la pêche des eſturgeons. Voilà ce qui ſe débite dans tous les caffés de Paris. Mais j'avoue que ces ſortes de rumeurs ne m'accommodent point du tout. J'aime infiniment les eſturgeons, mais il ſe peut que ma Bibi ne les aime que cuits au bleu avec du vin de Chio, de Naxi, de Smyrne ou de Malvoiſie. Il s'agit donc que, dans le traité de paix futur, il ſoit ſtipulé, par un article ſecret ou public, qu'il ſera libre à Mrs. les Ruſſes, d'en aller chercher autant qu'il leur en faudra pendant leurs quatre carêmes, tant pour s'abreuver que pour cuire les eſturgeons ſelon le goût de la Princeſſe Bibi.

Je viens de recevoir une lettre de M. Milowski, datée de Chio, du 21 Juin 1770 v. ſt. qui a été ſpectateur de la bataille navale de Tſcheſmé. Il s'en faut peu que la ſeule deſcription qu'il m'en a faite, ne m'ait épouvanté. En qualité de vive & ſémillante Bibi, vous devez avoir l'imagination tout de feu & de flammes. Figurez-vous donc une flotte munie de 12 à 1500 pieces de canons, chargées à boulets & à mitrailles, qui ſautent en l'air, preſque à perte de vue. Figurez-vous qu'à cette hauteur toutes ces machines infernales prennent feu preſque en même temps, avec des exploſions & un fracas ſi épouvantables que, ſi le Jupiter du Paganiſme eût été encore au ciel, je gage qu'il auroit pris les Ruſſes pour des nouveaux Titans, qu'il ſe feroit enfui comme un poltron & que, de frayeur & de détreſſe, il eût peut-être inſulté la doublure de ſes culottes. Repréſentez-vous encore, ſi vous le pouvez, les cris & les hurlements affreux de ceux que les flammes dévoroient, tant ſur les eaux que dans l'air, l'horrible tintamarre des canonades & de l'éclat des bombes, repercuté par les montagnes de la côte Aſiatique, toute une plage enſanglantée, couverte en un inſtant de turbans, de têtes, de bras, de jambes, d'entrailles palpitantes, & de corps humains tronqués & déchirés de mille & mille manieres. Voilà, ma chere Bibi, ce que cet ami a vu de ſes propres yeux.

Adieu, mon aimable Bibi, j'embraſſe vos genoux & je vous baiſe les mains.

LETTRE LXXXIII.

Réponse.

Je triomphois, Seigneur ! nos victoires tant terrestres que navales, me faisoient sauter plus haut qu'une cigale ; mais depuis que j'ai reçu votre lettre du 20 de Septembre, il m'est impossible de continuer. Elle m'apprend que vous étiez malade ; ha, mon ami ! cette nouvelle me pénetre vivement. De la joie j'ai passé tout-à-coup à la tristesse la plus accablante. Grand Dieu ! je ne puis penser à cette cruelle maladie, qui en vouloit aux jours précieux de mon aimable Philosophe, sans en être touchée jusqu'au fond de l'ame. Assurez-moi qu'elle ne vous a pas fait autant de mal que mon amitié pour vous me le fait imaginer.

J'approuve la conduite de mon ami, & je confirme le don que vous avez fait au Grand-Duc de Toscane. Il est digne de vous & du Prince qui l'a si gracieusement reçu. On diroit que vous avez vuidé le tiroir aux médailles pour avoir une cave remplie de vin. C'est très-bien fait ; ce troc me plaît infiniment. Votre philosophie a de quoi s'égayer. Faites, faites, mon ami, la Bibi n'y trouve rien à redire. Bien loin de-là ; pourvu que vous vous portiez bien, voilà tout ce que je desire.

Mon imagination n'est pas feu & flamme, comme vous dites. Cependant pour la rechauffer, il faut un feu moins grand & plus bienfaisant que celui qui

a brûlé la flotte Ottomanne; car je suis poltronne de mon métier. Je n'aime pas à faire le mal. Dieu me préserve de voir un pareil spectacle! la description seule m'en fait trembler. Je crois vous avoir promis, par une de mes précédentes, de vous dire mon passe-temps journalier. La Bibi se couche à onze heures & se leve à huit, ne manque jamais à son devoir sans cependant y songer. Cela vous paroîtra singulier: c'est pourtant vrai, parce que le mot de devoir ne me plaît pas; j'aime ma gaieté naturelle. Mon premier soin, en entrant dans la chambre de toilette de Sa Majesté, est de dire tout ce qui me vient dans la tête, sans m'embarrasser si on m'écoute: vrai moyen à occuper l'oreille du courtisan, toujours avide de nouvelles. J'ai l'art de les amuser, en disant la vérité toute nue qu'ils prennent pour des finesses. Je fais des contes bleus à mes camarades, pour arrondir leurs visages allongés; j'annonce à Sa Majesté tous ceux qui viennent, après les avoir bien étourdis. Voilà les occupations de devoir de la bienheureuse Bibi; oui, mon ami, elle l'est, puisqu'elle a la satisfaction de vous plaire, & de captiver un cœur tel que le vôtre. Je finis ma journée en soupant chez M. le Général; c'est là où je suis le mieux du monde. On a beau vanter le brillant de la cour! la maison du bienfaiteur l'emporte toujours sur elle.

J'ai pour maxime d'obéir aux personnes respectables, & de n'avoir d'autre volonté que la leur; par conséquent j'accepte les trente-six médailles que votre générosité m'offre, pour en faire un usage digne de

vous. Je vous remercie en même temps du ſoin que vous prenez d'enrichir votre Bibi, en lui ornant l'eſprit & le cœur. Ce cœur eſt plein de votre perſonne, c'eſt le plus bel ornement qu'il aura toute ſa vie. Adieu, mon aimable Philoſophe, portez vous bien. Je lis le Siecle de Louis XV. Cette lecture s'accorde parfaitement avec le temps d'à préſent, vu qu'il y eſt queſtion de guerre. Il me fait voir qu'il ne faut jurer de rien pour l'avenir. Adieu. La grande pierre, qui doit ſervir de piédeſtal à la ſtatue de Pierre le Grand, vient de finir ſes voyages par mer & par terre; elle frappe à la porte de l'attelier.

Rien ne manque à mon triomphe; il eſt couronné par la priſe de Bender. Vous voyez, mon ami, que Dieu eſt de notre côté. Il a abandonné les gros bataillons. Je ſuis votre très-dévouée Bibi

Anaſtaſie Socoloff.

St. Pétersbourg ce 6. Octobre 1770.

LETTRE LXXXIV.

MA CHERE & TRES-AIMÉE BIBI,

ON dit que les hommes ne ſont jamais contents. Cela n'eſt pas vrai. Moi, qui en ſuis un, ou à-peu-près, je défie que, parmi les créatures de cette eſpece, il y en ait une qui ſoit plus contente que celle, dont vous venez de combler les deſirs, en l'honorant de votre portrait. Il paroît que ce ſont les Graces qui l'ont peint, & que c'eſt la Vérité qui

a conduit leur pinceau. Ceux qui vous ont vue ici, ont reconnu vos aimables traits au premier coup d'œil. Puiſſent tous les Adonis de la Ruſſie envier mon bonheur, mais ſans y participer! car comment ſeroient-ils pour n'être pas tout-à-coup ſubjugués par cet air d'ingénuité & de candeur, répandu ſur votre phyſionomie? Le moyen que leurs cœurs ne ſe trouvaſſent pas ſubitement enlacés par le double contour de cette treſſe de cheveux, qui vous ſert de diadême, & par celles qui flottent ſur vos épaules? C'eſt donc ainſi que, ſans le ſecours de l'art & du luxe, la belle & ſimple nature n'emploie que ſes propres dons, pour parer ſes aimables & tendres Circaſſiennes? Je ne ſuis vraiment plus étonné, que les Monarques & les Sultans Orientaux ſoient ſi curieux d'orner leurs ſerrails de pareils bijoux. Ah! que ne ſuis-je un autre Kouli-Kan! En qualité de conquérant, je me rendrois aux Indes, pour voler au Grand Mogol le plus gros de ſes rubis, à deſſein de m'en ſervir à y enfermer votre portrait. Vous m'avez défendu de le montrer à Mlle. de Guttenberg votre rivale, voyez combien je ſuis docile, c'eſt préciſément à elle que je me ſuis adreſſé pour me procurer une boîte qui ſoit digne de le contenir. Elle m'a fort bien dit que ſi vous n'étiez que belle, ma ſeule propoſition l'auroit révoltée, mais que vos procédés, & la conſtance de votre amitié envers moi, prouvoient que vous étiez une Bibi à ſentiments, & que ce motif lui ſuffiſoit pour élever les ſiens au-deſſus de toutes les petites tracaſſeries de la jalouſie féminine. Quelques blondins m'ont inſinué d'encadrer ce

portrait dans l'intérieur ou ſur le deſſus d'une tabatiere, en le voilant d'une glace de criſtal pour en conſerver le coloris. Je leur ai dit que, comme il s'en falloit peu que ce portrait ne reſpirât, je ne voulois pas le faire éternuer par la proximité & l'odeur du tabac &, qu'en le plaçant ſur le couvercle de la tabatiere, ce ſeroit trop imiter les petits-maîtres qui ſouvent font parade des conquêtes qu'ils n'ont point faites, mais que la mienne n'étant rien moins que fictice, je voulois que ſon portrait fut enchaſſé dans un bijou fait exprès pour être inſéparable d'avec moi fin all' ultimo mio reſpiro.

Si, lorſque j'étois berger, vous euſſiez été ma bergere, il eſt hors de doute que bientôt nous aurions été ſans troupeau. Hélas! les pauvres moutons! tandis que je me ſerois occupé à vous contempler, les loups les auroient tous croqués, & peut-être que je leur aurois dit; paiſſez, paiſſez, contentez votre appétit, mais laiſſez-moi contenter le mien.

Si ma Bibi daignoit maintenant rendre complet le joli trophée dont elle a décoré le firmament que j'habite, il me ſemble que je n'aurois plus rien à deſirer au monde, ſur-tout ſi, au carquois, à l'arc & au bouclier Tartare que j'ai demandé, elle ajoutoit encore un de ces ſabres damaſquinés qui coupent, dit-on, le fer comme du fromage & la tête d'un buffle comme celle d'un chou. Il y a apparence que vos braves ont mis bon ordre à ce que ces glaives Ottomans ne ſoient ni trop rares ni trop chers au pays où vous êtes. Si, pour une dixaine de ducats, que je remettrai à qui il

vous plaira de me l'indiquer, vous pouvez me procurer cette emplette, vous aurez achevé de combler les desirs du plus passionné de vos amis & de vos serviteurs

V. J. Duval.

Vienne le 12. Octobre 1770.

P. S. Je sais fort mauvais gré à notre dernier hiver d'être allé passer l'été dans votre climat. Pour le bien attraper il falloit l'envoyer se réchauffer au détroit de Wéigats ou à la nouvelle Zemble. A propos de ce pays-là, on m'a volé une petite brochure en François imprimée à St. Pétersbourg, que je n'ai lue qu'à moitié, & que je regrette très-sincérement chaque fois que j'y pense. Autant qu'il m'en souvient elle est intitulée: Relation du naufrage de quatre matelots Russes sur les côtes de la mer glaciale &c. Deux y périrent de misere & deux eurent le bonheur de retourner à Archangel leur patrie. Il y est aussi fait mention des Roskolniks. Je me réjouissois de lire ce qui les concernoit, lorsque cette brochure me fut enlevée. Si ma chere Bibi en trouve une pareille, je la prie de me la procurer. Je n'ai vu M. Julinez qu'un instant avant son départ pour un autre voyage. Il n'a pas apporté le livre en quatre langues dont vous m'avez parlé dans votre derniere lettre du 11. Septembre (*); mais ce qui est différé n'est pas perdu.

(*) Elle ne s'est pas retrouvée.

LETTRE LXXXV.

Voluptueuse Bibi,

Vous me dites dans votre P. S. du 11. Septembre, qu'il eſt quarré comme vos couſſins. C'eſt donc à dire que vous en avez plus d'un. Je m'imagine qu'ils ſont poſés l'un ſur l'autre; car, s'ils étoient placés l'un à côté de l'autre, j'avoue que j'en ſerois vivement allarmé. Ce ſeroit un indice que ma chere Bibi craint les eſprits & que, par cette raiſon, elle ne dort pas toute ſeule. Mais avec qui pourroit-ce être? Ah juſte ciel! c'eſt là ce que j'ignore & ce qui fait mon ſupplice. Paſſe encore ſi c'étoit avec mon bon ami M. ***. jeune blondin au teint frais, aux levres & aux oreilles vermeilles, & qui de plus me paroît avoir de très-bonnes diſpoſitions pour le mariage. A la vérité j'ignore s'il a le talent de conjurer & de chaſſer les eſprits, mais je ſais que ſes trois couſſins reſſemblent parfaitement à la demi-douzaine des vôtres, excepté qu'aux quatre coins il n'y a pas un floc de rubans couleur-de-roſe, & que les côtés ſont tout unis, & ſans dentelles de Malines. Pour ce qui me regarde cette ſorte de luxe m'a toujours été inconnue. Cependant il a été un temps où je me ſerois volontiers vendu moi-même pour acheter une paire de couſſins circulaires & animés, dont le mobile & raviſſant éclat m'avoit ébloui. Mais j'étois alors d'une timidité ſi niaiſe, & d'un prix ſi vulgaire qu'au péril de ma vie, je me vis obligé de

renoncer à cette emplette. C'eſt pourtant dommage car, au lieu d'argent, j'avois amplement de quoi payer, mais en ſimple monnoie de Cythere, je veux dire en tendreſſe & en ſoupirs enflammés; & on peut croire que mes yeux, mes levres & mes joues n'auroient pas mal contribué à m'acquitter. Mais hélas! l'incertitude de mon ſort, & le néant de ma fortune me forcerent alors de préférer des vieux livres à de jeunes attraits.

M. Julinez ne m'a pas remis le paquet dont vous l'aviez chargé. Il l'aura ſans doute oublié. Qu'importe! je m'en conſolerai à l'aſpect de votre portrait. Savez-vous que, chaque fois que j'ouvre la jolie boîte qui le contient, je ſens que mes levres s'allongent & s'avancent, comme d'elles-mêmes vers lui, & Dieu ſait ſi je réſiſte à cette charmante attraction. L'impoſante gravité me dira que c'eſt une foibleſſe, mais la nature & la reconnoiſſance me diront que c'eſt un devoir.

Il me ſemble que ma chere Bibi prend le change en m'attribuant le pouvoir de lui preſcrire un carême ſelon mon goût. Peut-être me prend-elle pour un membre du ſaint Synode de Ruſſie. Aſſûrément je n'en ai ni l'air, ni la vocation. Mais qu'elle attende ſeulement que je ſois Pape de Rome. Alors je lui formerai un carême raiſonnable, non pas en bloc & tout d'une piece, mais composé de parties ſéparées, & équi-diſtantes l'une de l'autre. Vous ſavez qu'il y a cinquante deux ſemaines dans une année. Eh bien! nous prendrons le jour mitoyen de chacune d'elles, & nous l'érigerons en jour de jeûne. Ce ſera donc

cinquante deux jours de jeûne par an. Cela eſt fort honnête à ce qu'il paroît. Comme Chrétiens, ma Bibi & moi jeûnerons très-ſérieuſement ce jour là, & comme citoyens, elle & moi ne mangerons que du poiſſon & des légumes, afin d'en procurer le débit en faveur du peuple & du fiſc. Car enfin nous naiſſons citoyens avant que d'être chrétiens, & il eſt bon que ces deux qualités aillent de pair, relativement aux devoirs qu'elles impoſent. Après nous être arrangés de la ſorte, nous enverrons promener les quatre carêmes, & nous inviterons les autres jeûnes, les vigiles, & toutes les abſtinences arbitraires à courir après. Il ſe peut même que la conſtante pratique du bien, & l'abſtinence de toute eſpece de mal, ſoient encore plus méritoires que les cinquante deux jours de jeûne dont j'ai parlé. Si j'étois Pape, & que ma Bibi fut la Papeſſe Jeanne, ce ne ſeroit qu'à elle que je me confeſſerois. Conſéquemment à cette idée, je veux lui indiquer une des cauſes de mon averſion contre les carêmes à la Grecque. Je me ſouviens de lui avoir déjà dit ci-devant que les trop longs jeûnes des Grecs avoient facilité aux Turcs la conquête de toute l'Aſie mineure. C'eſt un grand mal. En voici un moindre, mais tout-à-fait ſingulier, arrivé à un certain frere Jean, hermite de Lorraine, que j'ai très-bien connu autrefois. Ce trop dévot ſolitaire, ayant appris que Jéſus-Chriſt avoit jeûné quarante jours, ſans prendre aucune nourriture, le bon homme réſolut de l'imiter au pied de la lettre. Pour cet effet il alla ſe blotir dans le creux d'un vieux chêne de la forêt voiſine de ſa retraite, au pied duquel étoit une

une fontaine. On assûre qu'effectivement il y passa un carême tout entier sans autre aliment que de la belle eau claire qu'il buvoit à longs traits pour empêcher ses entrailles de se rétrécir. Au bout de quarante jours l'Anachorete, se croyant confirmé en grace, quitte sa caverne, retourne au village, va se placer dans le confessional de l'église paroissiale, & invite les paroissiens à s'approcher de lui pour recevoir l'absolution de leurs péchés. Le curé du lieu, ne sachant ce que cela signifioit, & ne devinant point que le prétendu confesseur étoit devenu fou, envoya son maître d'école pour le tirer du confessional. Le saint hermite refusa d'en sortir &, pour se débarrasser de l'importun qui le tiroit par la robe, il le tua d'un seul coup de coûteau. On saisit d'abord l'assassin & comme, dans ce pays là, les loix pénales sont assez expéditives, le coupable fut condamné à mort, & conduit à Nancy pour y être exécuté. Là des juges plus éclairés, & moins brusques que les premiers, s'apperçurent que le criminel étoit absolument insensé, de sorte qu'ils se virent obligés de commuer son supplice en une prison perpétuelle. C'est là où je l'ai vu de mes propres yeux, &, où il lui est arrivé la singuliere aventure que vous allez lire si vous en avez la patience. Après avoir croupi dans cette prison pendant dix ou douze ans, le démon de l'oisiveté & de l'ennui lui suggéra l'envie de vouloir connoître la conformation intérieure de sa personne. Muni d'un fragment de vitre qu'il s'étoit procuré on ne sait comment, s'étant dépouillé plus qu'à demi, & assis par terre, il se fendit le ventre du

haut en bas, & en tira les intestins qu'il étendit sur ses genoux pour mieux les examiner. Là, tandis qu'il contemploit le merveilleux labyrinthe, le geolier étant venu lui apporter sa nourriture journaliere, & voyant cet étrange étalage, se mit à crier au secours de toutes ses forces. Du nombre de ceux qui accoururent étoit un maître chirurgien qui rhabilla le trop curieux frere Jean, lui remit les entrailles où elles étoient auparavant & réussit si bien que le malheureux hermite a encore vécu cinq ans après cette opération.

Voilà, ma chere Bibi, ce qui a occasionné ma premiere aversion contre les jeûnes outrés que les institutions humaines ont introduits dans la société. L'accident que je viens de raconter m'a fait une si forte impression, & le mot de jeûne m'a si fort révolté que peu s'en est fallu que je n'aie toujours eu du pain dans ma poche pour éviter de tomber dans le cas de l'imprudent frere Jean.

Je suis tenté de croire que votre saint Synode a supprimé ou suspendu ses quatre carêmes en faveur de vos héros militaires. Assurément ce n'est pas à jeun que vos légions ont anéanti la flotte Ottomane, battu le Grand-Visir, & pris Bender d'assaut. Pour opérer tant de prodiges il faut de la force & du courage, & je sais que le jeûne n'en donne point. On dit que plusieurs ingénieurs François ont péri dans ce dernier siege. Si cela est, & que leurs noms & surnoms aient péri avec eux, tant mieux pour leurs familles! car quelle honte pour elles, si elles trouvoient leurs noms inscrits au martyrologe des zélateurs de l'Alcoran!

Il faut qu'un certain M. du T*. ait peu d'égard à cette flétrissure, par rapport à tous les mouvements qu'il se donne pour fermer à votre flotte l'entrée de l'Hellespont & celle du Bosphore.

Adieu, ma chere & bien-aimée Bibi. Chacun me demande si votre portrait a été fait où vous êtes. On m'assure que c'est tout ce qu'on pourroit faire de mieux à Paris. A cela je dis qu'à Paris ce ne sont que des hommes qui s'appliquent aux arts, au lieu qu'où vous êtes ce sont des anges qui les exercent & les enseignent sous les auspices de l'auguste Minerve qui les chérit, les anime & les récompense. C'est avec la ferveur la plus vive que l'ancien berger d'Austrasie baise vos coussins quarrés. Quant aux autres il n'y a que le berger Paris qui puisse y prétendre.

V. J. Duval.

Vienne le 18. Octobre 1770.

P. S. Je ne sais aucun détail du siege de Bender, sinon, qu'il a été pris d'assaut & que le barbare qui le défendoit est peut-être le seul à qui on a sauvé la vie, lui qui faute de se rendre quand il en étoit temps, a mérité de la perdre autant de fois qu'il l'a fait perdre à d'autres. Le bruit court qu'un certain Aly-Bey Bacha du Caire a formé le projet de relever le trône des anciens Soudans d'Egypte que le Sultan Selim I renversa en 1517, ce qui à la honte des Princes chrétiens, mit son fils Soliman II en état de saccager toute la Hongrie & d'assieger Vienne en 1529. Si cet Aly-Bey réussit & que les Persans s'avisent de revendiquer

le Diarbeck & Baſſora, tous mes vœux ſeront accomplis & je ſerai auſſi content que je l'ai été en recevant le portrait de ma triomphante Bibi. Si ce que l'on dit eſt vrai, que vos ennemis aient abandonné la mer Noire, je ne vois pas ce qui pourroit empêcher vos vaiſſeaux plats d'Aſow de conduire quelqu'uns de vos formidables bataillons quarrés ſur les côtes de l'Aſie mineure du côté de Sinope ou d'Amaſtro. Selon moi ce ſeroit le plus court moyen d'affamer la canaille Ottomane de Stamboul & de rétablir le culte divin de la religion chrétienne dans la baſilique de Ste. Sophie. Quel dommage que la mer Euxine ſoit ſi orageuſe & ſi remplie d'écueils & de bas fonds! Je voudrois que chaque eſturgeon quelle contient, le dos chargé d'un de vos braves légionaires le portât juſqu'à Sinope & lui ſervit d'aliment pendant le carême prochain.

LETTRE LXXXVI.

Mon aimable Bibi,

En attendant que le tremblement de ma main ſe ralentiſſe, ceci n'eſt que pour vous donner avis de ce que vous recevrez de ma part ſelon les occaſions que l'illuſtre Prince Dimitri voudra bien me procurer,

1°. Une petite boîte de ſapin quarrée, longue, contenant les trente-neuf pieces ſpécifiées dans la liſte ci-jointe. (*)

(*) Suite métallique & généalogique des Ducs de Lorraine.

2°. L'étui ou tablette où elles étoient arrangées, garni de velours.

3°. Une dissertation historique où chacune d'elles est décrite par le R. P. Dom Calmet, petit volume in-4°.

4°. Un médaillon d'Elisabeth d'Orléans, Duchesse de Lorraine, mere de l'Empereur François I gravé par St. Urbin.

5°. Deux monnoies d'argent gravées par le même, une du Pape Innocent XII & l'autre à l'effigie de Léopold, Duc de Lorraine, la plus ressemblante que l'on puisse voir.

6°. Une fanfreluche de soie d'un tissu très-délié & très-commode pour les gambades de ma voltigeante Bibi.

7°. Une petite carte géographique, imprimée sur peau de veau ou de mouton.

Le médaillon des alliances aux armes de toutes les Duchesses de Lorraine est expliqué à la page 56 & suivantes de la Dissertation de Dom Calmet comprise dans cet envoi.

La médaille du N°. 38. au coin de François III, & de son épouse Marie Therese, comme Duc & Duchesse de Lorraine, a été frappée à Vienne, & gravée par une autre main que par celle de St. Urbin, mais sans qu'on le dise on le verra bien.

La médaille N°. 39. a été gravée à Rome par les soins du Cardinal Albani, au sujet de la victoire de Planian en Boheme. L'arc de triomphe, représenté au revers de cette piece est dans le vrai goût de la

Rome triomphante. Celle des Monſignori n'en érige plus qu'en peinture & en gravure. Ceux que la poſtérité élevera à la gloire de l'auguſte Autocratrice ſeront bien d'une autre conſiſtence. Puiſſent-ils braver les ruineux efforts de tous les ſiecles!

J'offre auſſi à mon aimable & curieuſe Bibi le médaillon dont un Lorrain m'a fait préſent, frappé à l'effigie de la Ducheſſe régente de Lorraine après le décès de ſon époux le Duc Léopold en 1729. C'eſt encore le ſavant burin de St. Urbin qui a produit cette piece. La Princeſſe qu'elle repréſente eſt la même qui, peu de jours après ma ſortie de la forêt où on m'avoit trouvé, m'ayant voulu voir, obſerva mes yeux avec attention, & daigna me prédire que je deviendrois fou ſi je continuois à outrer mes études comme on lui avoit compté que j'avois fait. Ce qui eſt ſingulier eſt que l'année ſuivante je manquai bien de vérifier la prédiction, mais ce fut l'amour, & non l'étude, qui en fut cauſe.

J'ai rêvé, il y a quelques nuits, que la gliſſade de Czarsko-zelo pouvoit bien avoir mis toutes les jupes de ma Bibi en frapouille & que pour y ſuppléer, je ferois bien de lui envoyer l'eſpece de caftan dont mon bon ami l'Empereur de la Chine m'a décoré. Je la prie de vouloir bien l'accepter, ſi ce n'eſt ſous le titre de caftan, au moins ſous celui de jupe ou de peignoir. Sa légéreté eſt telle que le papillon le plus volage pourroit le porter ſur ſes aîles.

J'ignore ſi ma Princeſſe Bibi a jamais vu une carte géographique, imprimée ſur un cuir de veau ou de

mouton. Elle en recevra une petite du royaume de Boheme qu'un officier françois me donna lorſque j'étois à Paris en 1752. Ces ſortes de cartes ont cela de commode qu'on les développe en un inſtant, & qu'on peut les porter dans la poche ſans étui, & ſans crainte de les uſer. Puiſſent tous vos braves militaires en avoir de pareilles pour diriger leurs opérations dans toutes les parties de l'empire Ottoman.

On dit que ces braves ont reçu un échec devant le château de Lemnos, qu'ils ont été contraints d'en lever le ſiege, & de ſe retirer du côté de Salonique. Ah que j'en ſuis mortifié! l'Abbé Chappe prétend que les Ruſſes ne ſavent que brûler les villes fortes à force de bombes & de boulets rouges, mais qu'ils ignorent encore l'art de s'en emparer lorſque la nature de leur ſituation rend leur accès difficile. Je ſerois très-fâché qu'il eût raiſon.

S'il arrive, comme on le dit, que dix ou douze mille Ruſſes ſoient prêts à paſſer en Natolie vers Sinope & Amaſtro, je ſerois charmé d'être préſent à cette expédition, non pour me battre, car à mon âge on n'eſt plus battant, de peur d'être battu, mais pour vérifier ſi ce que j'ai lu dans Pline & dans Strabon eſt hiſtorique ou fabuleux. Ils racontent que, quand les grues veulent paſſer de l'Aſie mineure dans la Crimée, elles s'aſſemblent préciſément à l'endroit où la mer Euxine eſt la moins large, c'eſt-à-dire entre le cap Karempi en Aſie, & celui de Karadjé en Crimée & que, delà, elles traverſent cette mer d'un ſeul vol ſans ſe repoſer, quoique ces deux caps ſoient diſtants l'un de l'autre

de plus de 60 lieues d'une heure de chemin. Si cela eſt il faut donc que les grues Aſiatiques ne ſoient pas auſſi grues qu'elles le paroiſſent, car ce ne peut être qu'une d'entre elles qui a enſeigné aux autres ce que tant de ſavants ont ſi long-temps ignoré. Il eſt bien étonnant que l'inſtinct des bêtes ſoit ſi ſouvent le rival de la raiſon humaine, & que même, juſque dans les vaſtes eſpaces de l'air, il leur ſoit un auſſi bon guide que ſur la terre & ſur les eaux. C'eſt ce qui fait que, quand je paſſe devant certains animaux, tant à deux qu'à quatre pieds, je ſuis toujours tenté de leur ôter mon chapeau, même devant les ânes, quoique leur nom ſoit une ſatyre, mais par égard à leur utilité, à leur patience, à leur ſobriété, à leurs beaux yeux & à leur ſageſſe pendant onze mois de l'année.

Je n'ai point inſiſté ſur la réalité des culottes du grand Jupiter. J'ai craint d'être auſſi frivole que certain ſavant qui compoſa, dit-on, deux gros volumes, l'un pour indiquer de quel bois étoit la maſſuë d'Hercule, & l'autre pour prouver que, du temps qu'Athenes étoit au pinacle de ſa gloire, lorſqu'on y fouettoit les enfants, ils ſe mettoient à pleurer. Plutarque aſſure qu'il n'en étoit pas de même à Sparte.

Votre lettre du 6. Octobre m'a enchanté parce qu'elle n'eſt pas en ſtyle de cour, & que votre cœur veut bien s'y entretenir avec le mien ſur l'intérêt que vous daignez prendre à ma ſanté; ſur vos occupations journalieres, ſur la reconnoiſſance qui vous anime envers vos bienfaiteurs, ſur votre façon de penſer au milieu des tourbillons de la cour, & ſur l'art de

parler beaucoup ſans rien dire de trop ou, ce qui eſt preſque incroyable, en ne diſant que la vérité nue ſans léſer perſonne. Ah, ma belle! comment faites vous cela ? Quoi! vous ſavez l'art d'occuper les oreilles du courtiſan oiſif & curieux par un flux de paroles qui ne ſont que du bruit, & ne ſignifient rien! Mais ce n'eſt donc que par compliments que vous leur parlez? Car complimenter n'eſt guere autre choſe que de parler ſans rien dire. Cependant encore vaut-il mieux parler de cette ſorte aux courtiſans que de leur dire la vérité. Par là vous évitez d'être l'objet de leurs redoutables attentions, & de vous expoſer aux diſcrettes jalouſies de vos compagnes.

Adieu, ma chere amie, c'eſt avec tendreſſe que je baiſe votre portrait.

V. J. Duval.

Vienne le 25. Novembre 1770.

LETTRE LXXXVII.

Mon aimable Bibi,

Si, comme vous l'avez dit, notre hiver eſt allé paſſer l'été chez vous, depuis peu de jours vos neiges ſont venues nous aſſiéger, & nous en avons juſqu'aux genoux. Cela ne vaut rien pour les robes de taffetas que vous aimez tant, ni pour toutes celles à longues queues que les Bibis ont inventées tout exprès pour faciliter aux blondins le plaiſir de les fixer lorſqu'ils courent après elles, & qu'elles font ſemblant

de les éviter. Ne ſeroit-ce point vous, ma belle, qui auriez inventé la nouvelle mode d'une robe que l'on nomme à la ſultane, dont l'amplitude & la longueur ſe relevent par trois ou quatre flocs de rubans, couleur de roſe & argent, ce qui l'empêche de balayer la pouſſiere, comme font celles à queue de cometes? En me promenant l'été dernier ſur nos baſtions, il m'eſt arrivé plus d'une fois de contempler ce nouvel ajuſtement avec tout le ſérieux de la philoſophie & j'avoue que j'en ai été enchanté; à la vérité je ne ſais pas trop pourquoi, ſi ce n'eſt parce qu'il me parut beau, propre & leſte, & peut-être l'eſt-il en effet. Si ce n'eſt pas vous qui l'avez imaginé, il faut donc que ce ſoient les Graces ou Pſyché en perſonne. Mais il eſt à propos d'avertir qu'il eſt comme néceſſaire que la taille des Bibis qui voudront s'en décorer ſoit fine & élégante, nullement ombragée par un mantelet, leurs têtes un peu moutonnées, leurs coëffures ſans barbes voltigeantes au gré des zéphirs, les tréſors de leur gorge artiſtement garés par la décence, & leur démarche un peu incertaine & à demi-languiſſante. Mandez-moi ſi vous êtes ainſi lors de vos promenades à Péterhoff &, au retour de la belle ſaiſon, j'emprunterai le vol d'une hirondelle pour aller m'extaſier en vous admirant.

L'immenſe & prodigieux rocher que la nature ſemble avoir formé exprès pour ſervir de baſe à la ſtatue du plus grand des humains, a donc enfin terminé ſes voyages, par terre & par eau; je m'en réjouis & c'eſt de tout mon cœur que j'en félicite votre illuſtre

patron. Pour une opération de cette importance il a fallu une ample provision de courage, de constance, d'habileté & de finance, & il paroît qu'en tout cela rien ne lui a manqué. Et dans quelle circonstance, je vous prie? au milieu d'une guerre, par terre & par mer, contre une formidable Puissance, laquelle a ébranlé plus d'une fois la plupart de celles des trois parties de notre continent. Je crois que, si l'Abbé Chappe vivoit encore, il seroit bien surpris d'apprendre avec quelle vigueur l'auguste Autocratrice a donné le démenti à toutes ses prédictions, lui qui a osé décider que la Russie ne seroit pas en état de fournir aux frais de deux campagnes sans épuiser toutes ses ressources.

Est-il vrai, ma belle, que la grande place où est actuellement l'unique & précieux rocher, sera environnée de somptueux édifices solidement construits, & de la plus exacte symétrie? J'en suis d'autant plus ravi que l'architecture est de tous les arts celui qui annonce le plus la grandeur & la magnificence d'une nation. Tout ce que l'histoire rapporte des Egyptiens fait moins d'impression que leurs pyramides, leurs obélisques & leurs palais. Les ruines de Balbec & de Palmyre, les thermes, les temples, le colisée & les amphithéatres de Rome sont encore plus imposants & parlent plus haut que toute l'histoire Grecque & Romaine.

Je comprends, par votre charmante lettre du 6 Octobre que vous aimez à remplir vos devoirs comme par habitude, & sans être obligée de songer au

ſens impérieux que ce mot de devoir renferme, & cela dans la crainte de gêner votre gaieté naturelle. Savez-vous bien, ma belle, que c'eſt là du ſentiment, & l'un des plus nobles germes de la liberté du cœur & de l'eſprit? Par rapport au climat où vous êtes je ſerois tenté de le conſidérer comme le prélude & l'aurore de la liberté civile que les loix de l'auguſte Thémis font eſpérer à tous les partiſans de l'humanité.

Il s'en faut beaucoup que ma petite cave de dix pieds en tout ſens, & quarrée comme vos couſſins, ſoit remplie par les quarante deux bouteilles d'excellent vin que le Grand-Duc m'a données en échange de tous les plans manuſcrits que je lui ai cédés. Il faut qu'il ſoit auſſi grand Médecin que Grand-Duc, car ſon vin m'a pour ainſi dire rappellé à la vie. Cet heureux ſuccès m'a excité à faire une plus ample proviſion de ſanté, & pour cela ſavez-vous ce que j'ai fait? J'ai mandé à M. Milowski, ci-devant ſpectateur de la bataille de Tſcheſmé que, s'il étoit encore dans l'Archipel, & qu'on vienne à en expédier un courier maritime pour Livourne, Veniſe ou Trieſte, il lui confiât, à mes frais, un bon baril de vin de Metelin, jadis Lesbos, patrie de la célebre & tendre Sapho. C'eſt la même qui, ne pouvant modérer ſes ardeurs pour le beau Phaon s'aviſa d'un expédient encore pire que la ciguë. Ce fut de monter au ſommet du rocher de Leucade, & de ſe précipiter dans les flots de la mer Jonienne, où elle trouva la fin de ſa vie & de ſes amoureux tourments. Comme on prétend que le vin de cet heureux climat eſt très-propre à nourrir & à

perpétuer la tendreſſe, la crainte que le poids des années ne ralentiſſe celle qui m'anime, & que je dois à ma Bibi, m'engage à me prémunir de mon mieux contre les défaillances de la nature. D'ailleurs à chaque victoire que vos braves remportent ſur les barbares, je ſerois bien aiſe de faire une petite libation de nectar en action de grace pour célébrer les triomphes de l'auguſte Bellone, d'autant mieux que je défie aucun de ſes ſujets d'en concevoir une joie plus vive & plus complette que celle que nous en reſſentons ma Bibi & moi.

Je ſuis ravi d'apprendre que cette Bibi ſe couche à onze heures & ſe leve à huit. Neuf heures de repos doivent ſuffire pour rafraichir ſes attraits & nuancer ſon teint par ces lis & ces roſes que je vis éclorre en un inſtant ſur ſon aimable phyſionomie lorſque notre auguſte Impératrice s'aviſa de les lorgner au théâtre de Vienne.

A propos de fleurs eſt-il vrai qu'où vous êtes on ait imprimé en françois une brochure de plus de 50 pages intitulée : Diſſertation qui a remporté le prix à la ſociété libre & économique de St. Pétersbourg ſur cette queſtion — „ Eſt-il plus avantageux à un état que les payſans poſſedent en propre du terrein, ou qu'ils n'aient que des biens-meubles &c. ? " Il me paroît aſſez ſingulier que l'objet de cette queſtion ait été mis en problême. Apparemment que celui qui l'a propoſée n'a jamais gouté les attraits de la propriété, & combien il eſt doux de pouvoir dire : cette Bibi qui vous enchante eſt ma femme, & ce champ dont

vous admirez la fécondité m'appartient, & c'eſt moi ſeul qui les poſſede & qui les cultive. Il m'a toujours ſemblé que plus une contrée abonde en laborieux propriétaires, & mieux elle eſt cultivée, témoin ce qui ſe paſſe à la Chine, au Japon, en Hollande & en Suiſſe, où l'agriculture, cette aimable nourrice du genre humain, porte la fécondité juſque ſur le ſommet des rochers, & au milieu des marais. Je ſais qu'en France les propriétaires ſont en très-grand nombre, mais à quoi leur ſert cet avantage, puiſque plus de quatre-vingt mille hommes de la maltôte & de la finance travaillent ſans ceſſe à décourager les malheureux habitants de la campagne par des extorſions.

Avant que le préſent chiffon vous parvienne, l'année 1770 ne ſera plus. Puiſſe celle qui la ſuivra réaliſer les vœux que je fais pour la proſpérité de votre empire, & pour celle du ſublime génie qui le gouverne; pour l'humiliation des Ottomans, pour la conſervation de votre illuſtre protecteur, & pour l'inaltérable ſanté d'une ſémillante Bibi dont l'amitié fait la joie & les délices de ſon très-zélé & dévoué ſerviteur & ami

Le trop ancien berger d'Auſtraſie.

Vienne le 5. Décemb. 1770.

P. S. On dit que le Sultan n'eſt nullement diſpoſé à la paix, que ſes Dardanelles ſont impénétrables, que ſi les Ruſſes ont battu ſes Janiſſaires, ceux-ci les battront à leur tour, auſſi-tôt que les renégats auront achevé de les exerçer à la Pruſſienne. Que deux choſes le rendront invincible, l'or & le temps, celui-ci pour

perpétuer la guerre, l'or pour la ſoutenir, ce que la Ruſſie, dit-on, ne pourra faire. Si cela eſt je reſtreins mes vœux à ſon égard, & je les borne à ce que cette Puiſſance a déjà conquis, au droit d'épouſer la mer Noire comme on fait l'Adriatique à Veniſe, à la ſoumiſſion de la Crimée lorſque les Turcs ſeront chaſſés de Baluklava, de Caffa, d'Jenicalé, de Kertſch, & de Taman ſur le Boſphore Cimmérien, à la poſſeſſion de tout le Cuban, de l'ancienne Colchide, & d'un petit bout de la Circaſſie pour la Princeſſe Bibi. Je la prie très-inſtamment de me raſſurer contre un bruit qui m'a véritablement effrayé, qui eſt que la ſanté de l'auguſte Thémis avoit périclité.

LETTRE LXXXVIII.

Réponſe.

AIMABLE & GALANT PHILOSOPHE,

VOUS me jugez ſans doute d'après vous, pour me croire auſſi voluptueuſe & recherchée dans ma parure de nuit? Non, non, mon ami; rabattez, je vous prie, les dentelles & les flocs de rubans couleur de roſe. Ayez une idée ſimple & propre de mes couſſins. Si la volupté conſiſte dans la forme quarrée, garnie de mouſſeline, c'eſt mon fait, ſans y penſer. Soyez tranquille ſur leur arrangement; ils ſont l'un ſur l'autre, & pas à côté, comme il vous plaît d'imaginer. Je dors

ſeule, croyant bien faire; car autrement ce ſeroit frauder les droits de l'égliſe.

J'ai reçu vos deux charmantes lettres par les quelles vous m'apprenez le danger qu'il y a à faire un trop long jeûne. L'imbécille frere Jean me fait trembler. Je n'ai donc pas tort de demander auſſi-tôt que je ſuis éveillée, ſi le caffé & mes biſcuits ſont prêts. Celle du 18 d'Octobre m'annonce, que vous êtes le plus content des hommes; mon portrait vous fait plaiſir? & vous y trouvez des qualités qui manquent à l'originale. Ha mon ami! que n'ai-je celle de vous exprimer toute ma reconnoiſſance, en vous aſſurant que vous faites vraiment mes délices. Si ce ſentiment ſuffiſoit pour vous convaincre de mon amitié, je bornerois mes ſouhaits à le nourrir toute ma vie.

Votre trouſſeau militaire eſt prêt, ainſi que les trois cartes géographiques des derniers combats. J'attends le départ du premier courier pour vous faire parvenir le tout. Quand vous aurez cette armure dans votre chambre, vos amis pourront fort aiſément s'y tromper. Ils vous prendront pour le vainqueur des Sarraſins plutôt que pour un Philoſophe pacifique. Adieu, mon ami, je ſuis toute à vous, votre très-dévouée Bibi.

Anaſtaſie Socoloff.

St. Péterſbourg ce 13. Décemb. 1770.

P. S.

P. S. Mon cher Philosophe, reçevez, je vous prie mes souhaits, & les vœux sinceres que je fais pour la conservation de votre santé avec le renouvellement d'année: voilà mes desirs.

LETTRE LXXXIX.

MA CHERE & TRÈS-GÉNÉREUSE BIBI,

J'AI reçu le magnifique & précieux volume en quatre langues que vous m'aviez promis. (*) Ma bouche & ma plume manquent de termes assez expressifs pour vous remercier de ce nouveau bienfait, mais mon cœur y supplée par ses sentiments. Je m'amuse souvent à comparer le texte françois de cet auguste ouvrage avec celui des éditions précédentes & je le trouve tel que je défie les quarante puristes de l'Académie françoise de s'énoncer avec plus de dignité, de clarté & de précision. Je m'imagine que c'est en votre présence que ce volume a été empaqueté, car je l'ai reçu aussi entier que s'il sortoit d'entre vos mains. Bien plus je soupçonne que c'est votre Lisette qui l'a si proprement ajusté, & à qui pour cet effet vous aurez donné un de vos mouchoirs de cou, ou le fragment d'une de vos chemises. J'en juge par la finesse de cette enveloppe que je conserverai jusqu'à ce que vous m'ayez appris ce qui en est. Si ma conjecture étoit fondée, & que ce tissu eût servi d'atour immé-

(*) L'Instruction pour le Code de loix en Russe, en François, en Allemand & en Latin.

diat à votre perſonne, ſavez-vous que je m'en ferois une cravatte pour les jours de fêtes & que, ſi j'étois une jeune Bibi, il me tiendroit lieu de bracelet, & de tour de gorge au cas que ce fût un vrai Paſtor-fido qui m'en eût fait préſent? Cette idée vous fait rire ſans doute, mais c'eſt qu'une Bibi élevée parmi les Grands ne peut avoir qu'une très-légere notion de la tendreſſe que l'on contracte dans la vie paſtorale & champêtre. Or il faut que la mienne ſoit d'une aſſez forte trempe puiſque cinquante-trois ans de ſéjour à la cour ne m'ont pas rendu plus inſenſible que je l'étois lorſque j'y ai été conduit en ſortant de mon déſert. Ce que je vous dis là eſt très-vrai ſans quoi je ne vous le dirois pas; car ce ſeroit me tromper moi-même que de tromper ma Bibi.

Cependant je ne ſuis pas moins ſujet à l'erreur que les autres hommes. Par exemple, il n'y a pas encore un mois que j'aurois mis ma main au feu pour affirmer que le Chan des Tartares, battu vers les embouchures du Danube, ne reverroit jamais la Crimée ſans être intercepté par vos braves. Et en effet quelle apparence que, barré d'un côté par la mer Euxine, de l'autre ſerré entre des montagnes & vos légions, quoiqu'occupées au ſiege de Bender, le Nieſter, le Bog & l'impétueux Boryſthene en avant & en arriere, talonné dans les vaſtes déſerts du Budziak par vos Coſaques & vos Calmouks, il ait pu regagner Précop & eſquiver la captivité? C'eſt pourtant ce qu'il a fait, grace ſans doute à la multitude d'émiſſaires de toutes les ſortes qui auront dirigé & éclairé ſa fuite.

Voilà donc de rechef toute l'Europe en fermentation, & la plupart de ses Puissances prêtes à signer l'extermination d'un million d'hommes. Et pourquoi? s'il vous plaît, pour la possession d'un rocher situé vers les Pôle Antarctique, pour maintenir l'anarchie Sarmatique, & pour affermir le joug des barbares sur les malheureux débris du Christianisme de la Grece. Quant à ce dernier motif, l'Europe a grande raison d'en être allarmée, car si vos gros bataillons parviennent à rechasser les Ottomans au-delà du Bosphore, de long-temps ils ne reviendront incendier l'Autriche & assiéger Vienne, comme ils ont fait en 1529 & en 1683. De plus adieu l'éternel magasin de la peste; car si les sources de cet horrible fléau étoient reculées jusqu'à l'Euphrate, qui sait si leurs poisons ne perdroient rien de leur force & de leur malignité en venant de si loin, & si alors le fer le feu & la famine suffiroient pour dépeupler la terre au gré de l'avide & insatiable ambition? Un autre inconvénient, pas moins à craindre, au cas que la Grece fût affranchie, seroit que les ames n'y étant plus avilies par la servitude, & les esprits dégradés par l'ignorance & par la superstition, rien n'empêcheroit que cette belle & noble partie de l'Europe ne recouvrât un jour son ancienne splendeur, ce qui seroit très-capable de déconcerter, & de causer la berlue aux Micromégas de la politique moderne.

A propos, ma belle, ce nom là a-t'il déjà frappé votre oreille? & savez-vous ce que c'est que le

Seigneur Micromégas? Si vous l'ignorez l'immortel auteur de la Henriade vous apprendra que c'étoit un jeune homme de fort bonne mine & de beaucoup d'esprit, originaire d'un de ces mondes qui tournent autour de cette brillante étoile que l'on nomme Sirius ou la Canicule. La curiosité l'ayant attiré sur la taupiniere que nous habitons, fournit à l'illustre Voltaire l'occasion de le voir & d'en examiner les dimensions tout à son aise. Il lui donne 120 mille pieds de hauteur, 50 mille de contour &, s'il est vrai que la longueur de son nez ait été de six mille trois cent trente-trois pieds, on peut dire qu'il n'étoit pas camus. Un jour Micromégas, se trouvant dans la planete de Saturne laquelle, comme vous savez, n'est gueres que neuf cent fois plus grosse que la terre, il fit connoissance avec un philosophe de ce pays-là qui avoit pour maîtresse une petite brune dont la stature n'étoit que de 660 toises, mais qui réparoit par sa gentillesse, & par quantité d'agréments, la petitesse de sa taille. Après avoir résisté aux fleurettes du philosophe pendant quinze cents ans, il eut le bonheur d'en triompher, mais à peine eut-elle passé deux cents ans entre les bras de cet amant transi, que l'envie lui prit de la quitter sous prétexte d'aller voyager dans les autres planetes. Ce fut alors que la petite Bibi jetta les hauts cris, se désola, pleura, s'évanouit, tendit les bras en rappellant son perfide, mais, sitôt qu'elle le fut parti, elle courut s'en consoler avec un petit-maître de ses amis. En vérité je lui en sais bon gré & j'invite

la charmante Naſtaſie à me jouer le même tour ſi elle apprend que je lui ſois infidele, & que tout autre motif que la différence de nos âges m'ait empèché d'accourir à ſes genoux pour y changer en amour le plus conſtant l'intime & reſpectueuſe amitié avec laquelle je ſerai le reſte de mes jours

Aimable Bibi,

Le plus dévoué de vos amis & de vos ſerviteurs, le trop ancien berger d'Auſtraſie.

Du Firmament le 20. Décemb. 1770.

P. S. J'ai vu hier une eſtampe très-bien imaginée qui repréſente le firmament de Czarsko-zelo tout en feu & en flammes, & auſſi pompeuſement décoré que l'Olympe a pu l'être le jour de nôces de l'Amour & de la belle Pſyché. Juſte Ciel! quel fracas pour un frere cadet! (*) & qu'en dira le frere ainé?

Je ſoupçonnerois volontiers que le héros de la fête n'eut pas été faché que toute la poudre que l'on a conſumée eût été employée a brûler la mouſtache des Ottomans. S'il ne l'a pas voulu c'eſt moi qui le voudrois.

On dit auſſi que ce nouvel Alcide a pris plaiſir à voir la célébration de quelques mariages ſelon le rit antique des Ruſſes, Finlandois, Caréliens, Eſthoniens, & autres ſujets de l'Auguſte Bellone. Mais, dites moi, mon aimable, ſi les cérémonies ont été

(*) Le Prince Henri de Pruſſe.

complettes & ſi rien n'y a manqué, mais ce qui s'appelle rien du tout. Si cela eſt puis-je vous demander s'il n'eſt rien arrivé de pareil à l'épouvantable tapage ſi nuement décrit & repréſenté dans le premier tome de l'Abbé Chappe. M. Milowski m'a raconté que la même abſurdité ſe pratiquoit en Ukraine ſa patrie. Si cela eſt, malheur à toutes les Bibis de votre Empire! Fuſſent-elles auſſi chaſtes que Diane, il n'y en a pas une qui ne ſoit expoſée à la plus injuſte diffamation, à en juger par les raiſons phyſiques que le même Abbé rapporte fort au long. Liſez les, je vous en prie &, ſi vous ne tremblez pas le terrible jour que vous ceſſerez d'être veſtale, vous ſerez la plus intrépide Bibi que je connoiſſe. Il eſt bien étonnant que vos prêtres, vos moines & vos médecins ne ſoient pas ſérieuſement occupés à déclamer contre l'indécence & la turpitude de l'épreuve la plus équivoque & la plus caſuelle que l'erreur ait jamais inventée pour flétrir l'honneur de cet aimable ſexe auquel l'état conjugal a confié la garde du ſien.

LETTRE XC.

Réponse.

PRODIGUE & CURIEUX PHILOSOPHE,

VOTRE lettre du 25 Novembre ne ressemble point aux précédentes ; c'est la liste d'un régiment de médailles. Le titre de prodigue vous sied à merveille, par ce que vous donnez tout aux autres & ne gardez rien pour vous. Puisque c'est votre volonté, je les accepte sans murmurer & prie mon ami d'en recevoir mes remercimens comme si je me sentois digne de les posséder.

Le peignoir de gaze dont vous faites mention dans votre lettre excite furieusement ma curiosité, en ce qu'il m'apprendra, dites vous, de voler aussi légérement qu'un papillon. S'il a ce talent, dépêchez vous de me l'envoyer, afin que je puisse voler vers mon ami, & lui dire que mon amitié pour lui ne finira jamais. Le proverbe dit, que les présents entretiennent l'amitié ; celui que je viens d'expédier à mon curieux Philosophe, est d'une nature à rompre celle que vous avez pour moi, si je n'étois sûre du contraire. L'attirail militaire que je vous ai envoyé, occupe tout un vaisseau frêté exprès, cheminant sans voile sur terre ferme, ou pour mieux dire, une charrette ; mes galanteries ne ressemblent point aux vôtres ; que faire dans les circonstances

actuelles? contentez-vous des inſtrumens, qui détruiſent le genre humain.

Vos deux dernieres lettres m'ont mis au bout de mon latin. Eſt-il poſſible que vous puiſſiez être ſi curieux? qu'avez-vous beſoin de ſavoir les cérémonies de nos anciens mariages? N'auriez-vous pas envie de paſſer par là avec tous les agrémens qu'il a plû à l'Abbé Chappe de ſpécifier? Je ne puis rien vous dire de plus là-deſſus, cet uſage me paroît fort étrange; il peut avoir exiſté; mais aujourd'hui il n'eſt plus queſtion chez nous de ſottiſes pareilles. A propos que direz-vous? Je ſuis depuis quelque temps toute à Corneille & Racine, le premier vous éleve & l'autre vous attendrit. Pour vivre dans ce monde, mon ami, il faut de l'un & de l'autre; afin que le prochain ſoit content de vous. Les nouvelles qui vous parviennent ne ſont pas toujours véridiques; témoin celle de la ſanté de notre Souveraine qui depuis la petite vérole eſt la meilleure qu'on puiſſe deſirer. Adieu mon ami, portez-vous bien; M. le Général me charge de vous faire ſes complimens.

Anaſtaſie Socoloff.

St. Pétersbourg ce 6. Janvier 1771.

LETTRE XCI.

Ma belle & bien-aimée Bibi,

VOTRE lettre du 13 Décembre eſt arrivée fort à propos le 14 Janvier dans le temps que j'allois chez un marchand drapier pour acheter un habit de deuil, très-perſuadé que ſi ma chere Bibi n'étoit pas morte, elle n'eût pas laiſſé écouler près de trois mois ſans me donner quelques ſignes de vie. Graces au ciel votre derniere lettre m'a épargné une dépenſe inutile, & c'eſt un bienfait auquel je ne ſuis pas inſenſible, d'autant plus qu'ici l'économie eſt fort à la mode, & que ſi, par malheur, vous m'occaſionniez un deuil, ce ſeroit pour le reſte de mes jours, oui pour le reſte de mes jours car je ſens que mon cœur eſt intimément attaché au vôtre, &, qu'au moins de ma part, cette union eſt tout-à-fait indiſſoluble. Hélas ! pourquoi faut-il qu'il y ait une diſtance de 600 lieues entre nos perſonnes, & un demi-ſiecle de différence entre nos âges ? Sans cela il y a toute apparence que nos couſſins ſe feroient trouvés à côté l'un de l'autre. Je n'aurois plus quitté le mien & j'aurois fort bien empêché ma Bibi de quitter le ſien. Quoique notre lit n'eût été rien moins qu'un lit de repos, nous y aurions fixé notre ſéjour & l'amour ſeul nous y auroit nourri, à moins que, pour éviter le ſort du malheureux frere Jean, votre Liſette n'eût eu le ſoin de nous y apporter de temps

en temps du caffé au lait & des biſcuits. On dit pourtant qu'on ſe laſſe de tout dans ce monde, & qu'il ſuffit que le plaiſir devienne un devoir pour ceſſer d'être un plaiſir. Ce qui m'a fort étonné eſt d'avoir vu des amants inſatiables d'être enſemble ne ſe quitter qu'avec effort & en gémiſſant. Je les ai vus le lendemain de leurs nôces, choſe étrange! J'appris qu'ils s'étoient levés même avant midi. Dans l'excès de ma ſurpriſe j'oſai leur en demander la raiſon. Benêt que vous êtes, me dit l'époux, c'eſt qu'entre ma femme & moi tout eſt dit. Eh mais! repliquai-je d'un air niais & ingénu, vous aviez donc bien peu de choſe à vous dire; car il me ſemble qu'en pareil cas, j'aurois eu à parler pendant des années entieres. L'aimable couple ſe mit à rire, me regarda en pitié, & paſſa ſon chemin. On dit en proverbe que trop de familiarité engendre le mépris. Cela étant il faut donc que les époux ſoient mutuellement trop familiers. Car j'en ai remarqué qui, avant le mariage, ne ſe parloient qu'avec tous les égards que la politeſſe inſpire & qui, peu de jours après, ſe tutoyoient en gens de village, & comme les Grands font quelquefois, même à la Cour. J'ai aſſez long-temps vécu dans l'un & l'autre élément pour en ſavoir des nouvelles. De plus j'ai encore obſervé que l'ajuſtement des époux étoit tout autrement pincé & recherché avant qu'aprés leur union. Pourquoi cela? Eſt-ce que les autels de l'hymen méritent moins d'être parés que ceux de l'Amour? Pour moi il me ſemble que ſi, en qualité de jeune & tendre blondin, j'euſſe

mérité d'être le propriétaire de ma chere Bibi; j'aurois voulu que, nuit & jour, elle eût été parée comme une Déesse, toujours poudrée, frisée, en collier de perles, pendants d'oreilles, pompons, rubans, dentelles, bracelets, enfin en tout ce qu'une ingénieuse coquetterie peut fournir au culte de l'amour conjugal, afin de le rendre un peu moins indolent qu'il ne l'est ordinairement. Il y a quelque temps que, faisant part de mes idées à ce sujet à une Bibi de cour nouvellement mariée, elle s'approcha de moi comme si elle eût voulu m'honorer d'un coup de bec, me regarda entre deux yeux, me rit au nez, & me planta là. Dites-moi, mon aimable, est-ce à tort ou avec raison que cette Bibi s'est moquée de moi? qu'en pensez-vous?

Savez-vous, ma chere amie que, faute d'occasion, toutes les fanfreluches que je vous ai annoncées dans une de mes lettres, sont encore chez l'illustre Prince Dimitri? Mais aussi de quoi vous avisez-vous d'être si loin de moi? C'est ce qui m'a fait souhaiter plus d'une fois que le globe terrestre n'eût qu'une lieue de contour. Il ne s'y passeroit que de petites sottises, & je pourrois vous raconter les miennes avec un porte-voix.

Je suis enchanté que vous n'ayez jamais fraudé les droits de notre mere la sainte Eglise. Il est vrai qu'elle y a mis bon ordre par les quatre carêmes qu'elle vous a prescrits. Le proverbe latin qui dit que, sans Bacchus & Cérès Vénus est transie, n'est pas faux. Je ne l'ai que trop éprouvé malgré moi; & c'est peut-être ce

qui m'a tenu lieu de sagesse avant que l'âge ait produit le même effet. Mais voyez un peu si on ne diroit pas que je vous prends déjà pour la Papesse Jeanne, par la confiance avec laquelle je vous découvre les replis de ma conscience. Cependant la candeur n'est point du tout une vertu de cour, & certainement les ames n'y sont rien moins que transparentes, mais je veux que la mienne soit de cristal pour ma séduisante Bibi.

Je suis ravi que le jeûne du frere Jean vous ait effrayée & je sais bon gré à Mlle. Lisette de son attention à vous apporter, à votre réveil, un agréable préservatif contre la faim. Ce que vous faites en caffé, je le fais alternativement en thé & en chocolat, & je m'en trouve mieux que du lait caillé que l'on me servoit jadis quand j'étois Corydon champêtre. A m'entendre déclamer contre le jeûne, vous m'aurez sans doute pris pour un Sybarite qui ne pense qu'à boire & à manger. Point du tout: j'ai toujours été grand partisan de la vie frugale. Je n'ai refusé de manger à la cour que parce qu'on y fait trop bonne chere. Les herbages, les racines, les fruits ont toujours été les objets de ma sensualité, mais sur-tout les cerises dont je n'ai jamais tant mangé que pendant l'été dernier. Il est vrai que jamais elles n'ont été si délicieuses, ni en plus grande abondance. Quel dommage qu'où vous êtes cette charmante production ne se vende qu'au poids de l'or! Ce doit être un terrible climat que celui où les cerises ne croissent que par artifice. Si j'en étois le maître, & que la Princesse Bibi fut Reine d'Amathonte ou de Paphos, il me

ſemble que j'échangerois volontiers la Ruſſie contre le verger que je cultivois au déſert, lorſque la cour m'en tira en 1717, en me promettant des livres, du pain blanc & des ceriſes. Ce qui eſt heureux pour moi, c'eſt qu'elle ma tenu parole, auſſi ne lui ai-je jamais rien demandé de plus. Il s'en faut bien que j'aie été auſſi réſervé à votre égard. Mais prenez vous en à vous-même. Ce ſont vos bontés habituelles envers moi qui m'ont rendu preſqu'auſſi familier envers vous que ſi nos couſſins étoient placés à côté l'un de l'autre. Adieu, mon aimable Bibi; c'eſt de tout ſon cœur que le trop ancien berger d'Auſtraſie baiſe vos mains & embraſſe vos genoux.

Vienne le 12. Février 1771.

P. S. Comment donc ma belle, vous avez fait connoiſſance avec l'éloquente Me. de Sévigné. Il le faut bien puiſque vous m'en avez cité un des plus beaux traits. Puiſſent toutes les illuſtres Bibis de votre empire être ſes rivales en mérite! J'ai lu quelques lettres écrites de ſa main où elle exalte beaucoup l'eſprit de ſa chere fille. Mais elle a beau dire ſa fille étoit trop ſavante & trop philoſophe pour en avoir autant qu'elle. La ſcience & l'eſprit ne ſont pas toujours inſéparables.

Je vous remercie très-ſincerement de la jolie tabatiere que notre auguſte Impératrice vient de me donner en acceptant le volume en quatre langues dont vous m'avez gratifié. Je lui avois fait inſinuer de l'envoyer à ſon fils le Grand-Duc de Toſcane. Elle a mieux

fait; Elle l'a gardé pour elle-même. La tabatiere n'eſt que de fine écaille garnie de quatre cercles d'or, mais d'un goût & d'un vernis tel que la mode & les petits-maîtres n'ont encore rien imaginé d'auſſi brillant. Il eſt aſſez ſingulier qu'après cinquante-trois ans de ſéjour à la cour, tant en Lorraine & en Toſcane qu'ici, ce ſoit une nymphe du Caucaſe qui m'ait occaſionné le premier préſent que j'aie reçu dans les trois ſéjours où on m'a témoigné le plus d'eſtime. Cela m'a fait ſoupçonner que les préſents purement gratuits que la cour fait, & que le peuple paye, ſont plutôt des effets de ſon faſte & de ſa magnificence que de ſon eſtime.

En parcourant & en brûlant quelques paperaſſes j'ai retrouvé le premier billet dont vous m'avez honoré. Il eſt daté de Vienne le 2. Avril 1762. ſur le point de votre départ, & immédiatement après les bacchanales qui m'ont procuré votre aimable connoiſſance. Vous m'y recommandez de vous conſerver dans mon ſouvenir. Vous avez mis trop bon ordre à ce que je puiſſe jamais y manquer. Vous oublier! ma chere Bibi, cela ne ſe peut ſans m'oublier moi-même, & c'eſt ce qui n'arrivera pas à moins que la tête ne me tourne, & que le ſens-commun ne m'abandonne.

Mais ſavez-vous, ma belle, que la date de cette lettre m'a fait pâlir, quand j'ai vu qu'elle n'étoit pas de l'année 1764. comme je me l'étois toujours figuré. Voilà donc neuf années du printemps de votre vie que vous paſſez les nuits en ſolitude, & ſans le moindre petit couſſin à côté des vôtres! Mais ſavez-vous auſſi

que l'âge où vous êtes, eſt un temps de criſe & de maturité, & que, pour peu que vous perſiſtiez à ſupporter les terribles auſtérités du célibat, vous riſquez de devenir auſſi vieille fille que je ſuis vieux garçon? Nous verrons donc bientôt quel parti vous prendrez. Mais tel qu'il puiſſe être daignez m'en inſtruire, & comptez que votre façon d'exiſter, ſoit en bien ou en mal, ſera la regle de mes peines ou de mes plaiſirs, à quelque diſtance que nous ſoyons l'un de l'autre.

S'il eſt vrai, qu'au printemps prochain, le Sultan, à la tête de trois cent mille barbares aille camper ſous les murs de Kiow, adieu le petit royaume ou la jolie principauté que j'ai tant ſouhaité pour ma Bibi. En qualité de ſon Boſtangi j'aurois été enchanté de la voir ſe promener dans les jardins, en robe à la Sultane comme celle dont je vous ai parlé dans une de mes lettres. Mais à propos de ces lettres; il m'arrive quelquefois de m'accuſer devant votre portrait de les avoir très-mal griffonnées; mais je nai pu faire autrement à cauſe du fréquent tremblement de ma main. Je conviens que j'aurois pu vous épargner l'ennui de les déchiffrer, en les rendant moins fréquentes & moins diffuſes. Mais, quand le cœur parle à une belle Bibi, le moyen de n'être pas un peu babillard? Ce ſeroit bien pis vraiment ſi l'amour étoit joint à l'amitié. Ce ſeroit un caquet qui ne finiroit plus. Oſerois-je vous demander ſi vous avez gardé tous mes chiffons? Cela étant vous avez de quoi en former un volume & en ce cas, lorſque je ne ſerai plus, vous pourrez

l'intituler : *Lettres joviales, hiſtoriques, affectueuſes & frivoles.*

Adieu, ma chere amie, quoique peu éloigné des portes du trépas, je ſens que je ne ſerai bien reſigné à les franchir qu'après la paix entre votre empire & celui des Ottomans. Si cette paix vous eſt auſſi honorable & utile que je le ſouhaite, & que l'auguſte Thémis puiſſe vaquer à l'entiere confection de ſon admirable code, je n'en ſerai que plus tranquillement diſpoſé à quitter ce monde-ci pour éprouver ce qui ſe paſſe dans l'autre.

On vient de me remettre votre lettre du 6. Janvier. J'y répondrai quand ma main ſera moins tremblante.

LETTRE XCII.

MA CHERE BIBI,

CE billet eſt pour vous annoncer que l'illuſtre Prince Dimitri m'a fait remettre les plans de trois batailles que vous m'aviez promis, avec la Ruſſie triomphante dont l'inſpection & la lecture m'ont rendu auſſi triomphant que la Ruſſie même. Ce qui m'empêche de l'être encore plus c'eſt que, malgré les antidotes dont vous m'avez muni ci-devant, je me trouve accablé par la fievre & le rhume épidémique qui infectent cette ville & ſes vaſtes fauxbourgs, & me réduiſent à vivre en véritable reclus.

Par votre derniere lettre du 6. Janvier vous cenſurez ma curioſité au ſujet de l'intégrité phyſique des Bibis

Bibis Ruſſes lorſque l'hymen les range ſous ſes loix. Vous me demandez ſi je ſerois curieux d'éprouver ce que l'Abbé Chappe en a dit. Eh! pourquoi pas? Ce ſeroit bien de l'honneur & du plaiſir pour moi ſi j'étois un blondin. Il me ſemble que la meilleure façon d'être ſavant c'eſt de l'être par expérience, ſur-tout quand elle eſt honnête & licite. Il eſt vrai que, par celle que l'hymen autoriſe, on perd ce que l'on ne retrouve jamais. Car, par exemple, tous les Docteurs conviennent que quand une Bibi ne ceſſeroit qu'un ſeul moment d'être Veſtale, ce ſeroit pour toute l'éternité. Cela n'eſt-il pas terrible? Mais vous, ma belle, qui vous attendriſſez par la lecture de Racine, à quel deſſein, s'il vous plaît? Cela ne viſe-t'il pas à changer bientôt vos treſſes & vos pompons en couronne de myrthe? C'eſt fort bien fait. Puiſſent l'hymen & l'amour vous la choiſir, & vous en décorer eux-mêmes! Quant aux nobles ſentiments du ſublime Corneille que vous liſez actuellement, une ame encore plus élevée & plus puiſſante que la ſienne les réduit chaque jour en action dans le ſéjour où vous êtes. Notre Europe les admire & s'en étonne. Bien plus, elle en craint les effets. Tant mieux! la crainte a plus d'une fois impoſé ſilence à la ſoupleſſe & à la tracaſſerie.

Sans doute, ma belle, que je donnerai tout ce que je n'emporterai pas au tombeau, & ce tout ſera bien peu de choſe. Par exemple, j'ai reçu avec la tabatiere mentionnée dans ma précédente, la nouvelle édition du catalogue des grandes monnoies en argent du cabinet impérial, en un aſſez gros volume in-folio, que vous

n'avez pas. Cet ouvrage m'eſt inutile, puiſque je ſais ce qu'il contient. D'ailleurs il ſe donne & ne ſe vend point. Le voulez-vous, ne le voulez-vous pas? Décidez. Mais, ſi vous l'agréez il faudra en recommander le port & l'emballage aux ſoins de l'illuſtre Prince Dimitri. Car à cet égard votre Liſette en fait mille fois plus que moi.

Adieu, ma chere Bibi; je ceſſe d'écrire, parce que ma main eſt tremblante. Vous la feriez plus qu'elle ſi j'étois à vos genoux, car ce feroit avec tranſport que je les embraſſerois, pourvu que votre tête ne fût pas encore ombragée par les myrthes de l'hymen; car, en ce cas, vous ne verriez en moi que la timidité, le reſpect & la vive amitié que vous avez inſpirée au trop ancien Corydon d'Auſtraſie.

Du Firmament le 20. Février 1771.

P. S. Je vous ſuis très-ſérieuſement obligé pour l'écrit & les eſtampes de la Ruſſie triomphante. Quelque jour vous en ſaurez la raiſon.

A propos vous pouvez me féliciter, je viens de déterrer par un heureux hazard un de ces mouchoirs notés dont j'ai ambitionné depuis long-temps de faire l'emplette. Il eſt orné dans tout ſon contour d'une bordure fleuronnée de quatre doigts de largeur, & au milieu chargé d'une cantate ou ariette intitulée *Procris*, tirée du 7e livre des Métamorphoſes d'Ovide, le tout peint & imprimé à Moſcou.

LETTRE XCIII.

MA CHERE & BIEN-AIMÉE BIBI,

UN illuſtre Prince qui vous eſt fort connu, & qui ne me l'eſt guere plus que la plupart des Grands du ſiecle, eſt parti d'ici pour le pays où vous êtes. Son voyage m'a fait plaiſir parce qu'il donne le démenti à tous les fanatiques qui avoient aſſuré que ce Prince ne partiroit plus. Un de ſes domeſtiques, le même qui m'a procuré le mouchoir muſical, mentionné dans ma lettre précédente, eſt venu me demander ſi je n'avois rien à envoyer à Mlle Anaſtaſie. Je lui ai montré un volume qu'elle n'a pas, & qui ne ſe vend point; mais l'ayant trouvé un peu trop maſſif, comme il l'eſt en effet, il n'a pu s'en charger. Il eſt très-bien empaqueté & dépoſé chez l'illuſtre Prince Dimitri, où il attendra que l'occaſion ſe préſente de le faire parvenir ſain & ſauf entre les mains de la Princeſſe Bibi.

On dit que votre flotte eſt dans un mauvais état. Les mécréants s'en réjouiſſent; pour moi, j'en ſuis ſérieuſement attriſté. Après tout, cette flotte, ſi délabrée, a pourtant rempli ſon but principal, & la poſtérité ſaura que, ſortie du ſéjour des frimats, elle eſt allée détruire & anéantir toutes les forces maritimes d'une Puiſſance barbare qui a envahi deux empires chrétiens, ſubjugué dix à douze royaumes, & érigé plusieurs milliers de moſquées ſur les débris d'autant d'égliſes conſacrées à l'Eternel. Cependant il ne paroît

pas que le temps de ſe venger de tant d'inſultes ſoit encore arrivé, ou, s'il l'eſt, je crains fort que la plus pitoyable politique & l'envie n'empêchent d'en profiter. Mais patience ! ſi à l'avenir pareille occaſion ſe préſente, ce qui eſt comme impoſſible & que, par métempſycoſe, je devienne un jour Connétable de Ruſſie, voici ce que je ferai pour déſoler le Sultan des Turcs, & tous ſes dévoués partiſans. Je munirai de mon mieux les rives du Nieſter ; puis, pour éviter toute jalouſie de voiſinage, j'irai clandeſtinement rétablir le chantier trop négligé de Woronez. Je changerai toutes les forêts ſuperflues du vaſte duché de Rézan en vaiſſeaux plats ; j'en formerai un ample magaſin, environné de ſentinelles & de potences pour y pendre les incendiaires. De ces vaiſſeaux deſcendus à petit bruit par le Tanaïs juſqu'à Azow, je couvrirai la mer de Zabache & ſes nombreux eſturgeons, puis, maître de Jenicalé, de Taman, de Kertsch & de Caffa, que je prendrai d'aſſaut, j'irai répandre la terreur le long de la côte Aſiatique de la mer Euxine. Pendant cette opération, mon bon ami le Viſir du Soudan d'Egypte, auſſi intéreſſé que moi au ſuccès de cette guerre, aura ſoin d'allarmer toutes les côtes de la Caramanie, & de la ſorte l'Aſie Mineure preſque entiere ſe trouvera entre deux feux. Alors il ſuffira de la ſeule ombre de ma chere Bibi pour donner la volée aux Odaliſques des Serrails Ottomans.

Sans doute que cette Bibi croira que, de philoſophe paiſible que je lui ai toujours paru, je ſuis devenu tout-à-coup un ſecond Tamerlan. Eh ! pour-

quoi pas ? Depuis trois mois n'ai-je pas l'honneur d'être boiteux comme il l'étoit ? Ne m'avez-vous pas mis en état d'affronter le grand Mogol par tout ce que vous m'avez fourni pour me rendre invincible ? Au bouclier près je me trouve aussi bien armé que le vaillant Achille le fut jadis par sa mere la belle Thétis. Savez-vous qu'actuellement je suis en possession de tout l'attirail militaire que vous m'avez destiné ? J'en suis moi-même très-étonné, & comptez que je ne suis pas le seul. Tout ce que vous m'avez envoyé est si magnifique, si orné, si artistement travaillé & sent tellement la principauté qu'on soupçonne que vous avez changé d'état aussi-bien que moi, & que c'est avec justice qu'on doit vous appeller la princesse Bibi. C'est ainsi que d'agriculteur & de corydon champêtre, je me suis vu professeur d'académie, bibliothécaire de deux souverains, & assûrément très-familier avec eux, & même logé dans leur palais où je suis encore. Peut-être m'y serois-je méconnu comme tant d'autres, si je n'avois eu pour principe de regarder quelquefois derriere moi pour savoir d'où je venois & qui j'étois. Le mal est que j'ai vécu cinquante-quatre ans à la cour, à-peu-près comme si j'eusse encore été au désert. J'y ai beaucoup conversé avec les morts, mais trop peu avec les vivants, crainte de les trop connoître & d'en être dégoûté, & je puis dire que cette crainte m'a souvent attiré les épithetes de misanthrope & de sauvage de la part de mes augustes maîtres. Je bénis le ciel que ma chere Bibi se soit fort bien apperçue que je n'étois ni l'un

ni l'autre, & qu'elle-même feroit peu embarraffée de m'apprivoifer. Il me femble que, quoique tard, elle n'y a pas mal réuffi: Puiffe mon cœur être percé des vingt-huit flèches qu'elle m'a envoyées, fi je ceffe un inftant d'être fenfible à toutes les bontés dont elle a comblé le plus dévoué & le plus refpectueux de fes amis & de fes ferviteurs

Le trop ancien berger d'Auftrafie.

Vienne le 18. Mars 1771.

P. S. Ma chere Bibi! cet hiver m'a été fatal; j'ai été accablé d'infirmités; le rhume, la fciatique & le tremblement de la main, vrai appanage de la vieilleffe, m'ont excédé. Ah, la fotte chofe que d'être vieux & de n'avoir pas une Sunamite pour fe réchauffer! Il eft vrai que cet expédient ne vaudroit rien pour moi. Mon cœur eft tellement combuftible que j'aime encore mieux être tranfi que d'être brûlé. D'ailleurs j'ai toujours été fort curieux &, comme c'eft la premiere fois qu'il m'arrive d'avoir foixante-feize ans, je fuis bien aife d'éprouver par moi-même comme on eft, comme on penfe, & comme on écrit quand on eft parvenu au crépufcule de la vie. Ma foi, vive la jeuneffe! C'eft alors que l'efprit eft à fon midi. Plus tard, il eft peut-être plus fage, mais fans chaleur, & fes clartés ne font plus que des clairs de lune. Le cœur ne dit plus rien à celui des belles, il ne s'élance plus & ne vole plus au-devant d'elles, comme fit le mien à votre premier afpect. Que faire au monde dans cet état? C'eft d'en fortir.

Votre générosité envers moi doit être épuisée. Vous avez rassasié toute mon ambition, elle ne vous demande plus rien. La seule & derniere grace que je sollicite est, qu'en dépit de tout le fracas que l'intrigue fomente, vous puissiez bien-tôt m'apprendre que l'auguste Thémis est en situation de vaquer au bonheur de ses peuples par une paix proportionnée à ses triomphes, c'est-à-dire la mieux cimentée, la plus honorable & la plus utile que le ciel ait jamais accordé à la terre.

Autre P. S. Aimable Bibi, je me suis épuisé en conjectures pour deviner le véritable usage des deux pieces de cuir, en guise d'étui ou de fourreau, qui accompagnent le carquois, l'arc & les flèches, & pour savoir comment le tout s'ajuste sur le dos d'un soldat Calmouck ou Tartare. C'est en vain que je me suis fatigué. Aucun des essais que j'ai faits sur ma personne n'a réussi; si donc vous connoissez qaelque honnête voyageur Tartare qui vienne ici, je vous prie de me l'adresser, sinon, je serai forcé de me rendre moi-même à Preçop pour y apprendre ce que je n'ai pu deviner.

LETTRE XCIV.

Réponse.

Mon Ami,

Tout ce que votre générosité m'a destiné dans vos précédentes lettres m'a été remis par le courier qui est arrivé de Vienne: une boîte contenant la belle collection des médailles des Ducs de Lorraine, une autre avec trois médailles & un jetton de la même beauté, troisiémement un petit paquet renfermant la plus fine & la plus bigarée des robes de chambre possible. Elle est parsemée d'yeux d'Argus; ne l'auriez-vous pas envoyée pour m'espionner? En tout cas, je vous en crois fort capable. Elle me servira pour un présent à mon futur; c'est la plus grande marque d'amitié qu'il aura de ma part. En la développant, j'ai trouvé que votre Frontin n'est pas moins habile à faire des paquets & qu'il surpasse ma Ste. Yve. Je regarde la belle collection dont vous m'avez enrichie comme une marque éclatante de votre amitié pour moi. En les examinant avec Mr. le Général, j'ai trouvé parmi les 39 une qui vous ressemble comme deux gouttes d'eau; on diroit qu'elle a été frappée d'après vous, c'est votre front sur lequel la candeur & la bonté sont peintes. Je suis confuse de vous avoir privé de si belles choses; vos largesses continuelles me ferment la bouche. En vérité, mon ami, vous aurez cela sur votre conscience; toute bavarde que j'étois, me voilà

muette; mais mon cœur ne l'eſt pas; ſon amitié & ſa reconnoiſſance pour vous ne ſe tairont jamais.

Dans votre derniere lettre vous me dites de vous féliciter ſur une acquiſition que vous avez faite d'un mouchoir noté. Je vous entends; c'eſt un reproche que vous me faites. — A la premiere occaſion vous recevrez une demi-douzaine & plus. Si vous n'avez abſolument pas beſoin du catalogue en queſtion & qu'il ne vous ſoit d'aucune utilité, je vous prie, mon ami, de me l'envoyer; il pourroit me ſervir de ſuite aux précédens. Mais ſi je ſavois ſeulement ce qui vous feroit le plus de plaiſir pour remplacer les endroits vuides du firmament que vous habitez! Je le ſuppoſe très-dégarni. La Bibi prie inſtamment ſon cher Philoſophe de lui dire tout uniment ſes volontés; elle n'a point de plus grand plaiſir que celui de lui obéir en tout. Adieu mon ami, portez-vous bien; ſur-tout point de tremblement de main; je n'aime pas cela; cette nouvelle me fait trembler à mon tour; croyez-le ou non, mais je vous aime de tout mon cœur.

Anaſtaſie Socoloff.

St. Pétersbourg ce 23. Mars 1771.

LETTRE XCV.

MA CHERE BIBI,

LE 13 de ce mois on m'a remis votre derniere lettre, datée du 12 Mars 1771. (*) Cette date fautive me persuade que ma Bibi n'est pas encore aussi infaillible que la papesse Jeanne. Hélas ! je le suis encore moins puisque Mlle. de St. Yves est en droit de me reprocher de l'avoir prise pour une Lisette, tandis que son nom seul auroit du me détromper. Il est vrai que je l'ignorois, mais n'importe ! Il n'appartient pas à un philosophe, de quelque espece qu'il soit, d'avoir raison vis-à-vis d'une Bibi. Que vous êtes heureuse d'en avoir une pour fille de chambre ! Je suis mortifié de me voir exclus d'un aussi beau privilege. J'avoue sincérement que j'aimerois mieux être servi par une simple Lisette, leste & jolie, que par les plus souples & les plus intrigants Frontins de nos petits-maîtres. Vous me direz que j'ai là un assez plaisant goût, mais vous savez que chacun a le sien, & comme je crois que c'est la nature qui m'a donné celui que j'ai, je le garderai toute ma vie.

Il me semble qu'à mon égard ma Bibi s'érige en nouvelle Eve, pour m'induire à vanité en voulant me faire accroire que ma physionomie ressemble à celle

(*) Cette date a paru fautive à M. Duval tandis qu'elle ne l'étoit point; mais il a confondu dans ce moment le vieux & le nouveau style. Selon celui-ci elle devoit être du 23 Mars ainsi qu'elle est datée plus haut.

d'un des Princes dont vous avez les effigies. Ne pourriez-vous pas me le nommer pour en juger par moi-même ? Car la comparaiſon dont vous m'honorez a un petit air de cour qui me rend ſa juſteſſe un peu ſuſpecte. Je conviens cependant qu'en fait de Bibis mon goût eſt aſſez conforme à celui qui les a dirigés dans le choix de leurs épouſes ; car obſervez, s'il vous plaît, que la plupart ont été fort jolies, & quelques-unes même véritablement belles. Puiſſe un jour la ſuite chronologique de tous vos Souverains & Souveraines être auſſi bien gravée avec la même uniformité.

Je ſuis charmé que la fanfreluche aux yeux d'Argus vous ſoit parvenue ſaine & ſauve ; heureux ſi, par ce taliſman, je puis déconcerter tous les complots que les blondins formeront pour m'enlever la Bibi que j'aime le plus au monde ! Je ſouhaite que le mari futur à qui vous deſtinez cette frapouille Chinoiſe ne participe en aucune maniere à ſa légéreté. Je connois à ma Bibi trop de goût pour la conſtance pour s'accommoder d'un mari papillon. Je m'imagine bien que les mœurs de la Seine n'ont pas encore infecté celles de la Newa.

Sans doute, ma belle, que j'ai été ſenſible à ce qu'un autre que vous m'ait procuré le mouchoir noté que j'ai long-temps deſiré. Savez-vous qu'il m'a beaucoup ſervi à exalter le goût & la magnificence de vos ſpectacles dramatiques, & à inſinuer que, dans peu la langue Ruſſe pourra devenir auſſi flexible & auſſi muſicale que celle des Sirenes & des Amphions.

de la ſenſuelle & voluptueuſe Italie ? C'eſt ſouvent par les petites choſes que l'on donne une idée de l'importance des grandes. Par exemple : il ne tiendra qu'à vous qu'un morceau de caviar ne ſoit l'emblême de l'événement que je ſouhaite avec le plus d'ardeur, & voici comment. S'il arrive que, par la paix que l'on dit prochaine, le libre commerce de la mer Noire vous ſoit accordé, une partie de l'Europe ne voudra pas le croire, mais moi je le croirai pour elle ſi, pour m'en atteſter la vérité, & ſans m'en dire un ſeul mot, il plaît à ma Bibi de m'envoyer un petit fromage de ces œufs d'eſturgeon, que produit la mer de Zabaque. Le mets, en lui-même, n'eſt pas fort délicat ; mais ce qu'il ſignifiera ſera pour moi un vrai ragoût de Sybarite.

Voici les eſquiſſes des deux trophées dont vous avez orné mon habitation. Mon digne ami M. K. qui les a deſſinées, m'a conſeillé de les dédier à la généreuſe Bibi qui en a fourni les matériaux. Je dis à ceux qui me demandent ce que j'en veux faire que c'eſt pour ſervir de modele aux trophées que tôt ou tard Meſſieurs les Ruſſes érigeront ſur le portique de Ste. Sophie, & au milieu de l'hippodrome de l'ancien ſéjour des Céſars de l'Orient. Il me paroît que cette prédiction n'eſt nullement applaudie, & c'eſt ce qui m'étonne beaucoup, ne pouvant pas comprendre que l'on puiſſe être partial en faveur d'une nation groſſiere & farouche, qui depuis trois ou quatre ſiecles n'a ceſſé d'envahir diverſes parties de l'Europe, pour y introduire l'ignorance,

le deſpotiſme & l'eſclavage, trois fléaux que l'enfer a vomi ſur la terre pour y avilir & dégrader l'humanité. Adieu ma chere Bibi.

V. J. Duval.

Vienne le 24. Avril 1771.

LETTRE XCVI.

Réponſe.

Mon ami, me voilà à la campagne de Czarsko-zelo, où je me promene beaucoup penſant également à vous, & me ſouciant fort peu de la gliſſade. Le plaiſir de conſerver mes falbalas l'emporte ſur la montagne. Mais je ne m'amuſe pas moins en arpentant le jardin en long & en large, paſſant quelquefois un étang ſur un petit radeau pour entrer dans un boſquet qui repréſente un hermitage & qui eſt l'endroit favorit de votre Bibi. C'eſt là qu'elle donne audience à ſes penſées, qui vont plus vîte encore que ſes pieds. Je me crois tranſportée dans la forêt de Ste. Anne, où mon ami a fait ſes études; voilà dis-je les arbres ſur leſquels il a monté pour obſerver les phénomenes céleſtes. Un de ces jours je grimperai auſſi ſur un arbre & je vous rendrai compte de mes découvertes.

Si je n'avois pas cette utile connoiſſance de moi-même, vous me feriez en honneur tourner la tête. Les titres de Princeſſe & les queſtions que vous me faites au ſujet de la guerre préſente m'ont divertis

on ne peut pas davantage. Comment, il me prend pour un Miniſtre ? Profitons de ſa mépriſe & tâchons de lui en impoſer par des enfins & des pourquois. En qualité d'amie je ne puis vous envoyer le caviar, parce qu'il eſt de trop dure digeſtion. La monnoie à tête de porc ne ſe trouve non plus, à moins que je n'aille déclarer la guerre au grand Seigneur pour l'avoir; ou bien attendons juſqu'à la paix: elle ſera bientôt faite ſelon les gazettes. A l'égard du mouchoir il vous ſera envoyé avec les marques certaines qu'il a été ſur mon cœur. Savez-vous, mon ami, ce qu'il me manque, c'eſt votre portrait avec l'attirail militaire ajuſté ſur votre dos; comme vous me marquez dans votre lettre du 18 de Mars. De ma vie je n'ai tant ris & de ſi bon cœur. Je me repréſente l'air important & comique que vous deviez avoir. J'en ris encore; pardonnez, mon ami, cette petite licence de rire à vos dépens; mais le moyen d'y tenir. Je parie qu'une Bibi Allemande en auroit fait tout autant en vous voyant ajuſté de la ſorte.

Très-obligé, mon cher Philoſophe, pour les deux deſſeins de trophées. Vous êtes unique, vous ſavez donner à tous ces petits riens un air qui enchante par le cas que vous en faites.

Les remontrances du Parlement de Paris m'ont ravie d'admiration. Il me paroît, qu'on ne peut rien dire de plus énergique. L'eſprit de la liberté eſt toujours nerveux. Mais ils ne ſont pas moins exilés; la nation joliment ſolide ſe conſolera par une chanſonnette, & tout ſera dit.

Comme je ſuis à la campagne, la boîte avec les médailles eſt reſtée en ville. Je ne puis vous nommer celle qui a tant de reſſemblance avec vous. A la premiere occaſion vous ſerez ſatisfait. Adieu, mon ami, ma Ste. Yves vous pardonne votre mépriſe de l'avoir nommée Liſette. J'attends la même indulgence pour ma lettre mal datée, ainſi que pour tout le reſte. Adieu, je ſuis de cœur & d'ame toute à vous, votre très-ſenſible Bibi

Anaſtaſie Socoloff.

Czarsko-zelo ce 21. Mai 1771.

LETTRE XCVII.

Prevoyante & secourable Bibi,

Je ne ſais qui a pû vous informer qu'après avoir lutté, pendant le plus obſtiné des hivers, contre les diverſes infirmités qui m'ont accablé, j'avois beſoin de quelques reſtaurants pour réparer mes forces. La perdrix (*) aux yeux d'améthiſte & les cinq œufs qu'elle couve, produiront mieux cet effet que la poule & les poulets que vous m'aviez deſtinés, & qu'apparemment le renard a attrappés par la route. Je m'imagine bien qu'il en a été puni par la peine qu'il aura eue à les digérer. Ceux qui viennent contempler la beauté de ma perdrix me conſeillent de ne la croquer que quand ſes perdreaux ſeront prêts à s'envoler de

(*) Elle étoit faite d'un morceau de l'énorme pierre qui ſert de piédeſtal à la ſtatue de Pierre le Grand.

l'admirable nid que vous leur avez préparé. Ce nid, l'oiſeau qui le couvre & les cinq œufs ſont des merveilles de la nature & de l'art, & peu s'en faut que je ne croie que la matiere qui les compoſe ne ſoit effectivement tombée du ciel, & enfantée par le tonnerre.

Je voudrois que l'immenſe & précieux bloc de cette matiere, auſſi unique que ſinguliere, pût être diviſé en deux parties égales pour ſervir de baſe aux ſtatues du vrai pere & de l'auguſte mere de leur patrie. Il ſemble que la convenance exige que ces deux monuments faſſent paroli, & ſoient vis-à-vis l'un de l'autre. Si le projet de la place où elles ſeront érigées eſt déjà réduit en eſtampe, je vous prie de me la procurer de même que le plan & l'élévation du grand hôpital de Moſcou, ſuppoſé que le tout ſoit gravé.

Je vous ſuis très-obligé de la cantate Ruſſe que vous m'avez envoyée. Comme elle ne differe en rien de celle que j'ai acquiſe, j'ai fait préſent de celle-ci à un de mes amis de Paris, lequel en échange m'envoie une brochure imprimée en Hollande, intitulée : Diſſertation qui a remporté le prix à la Société économique de Pétersbourg. Vous voyez, que je ſuis conſtant à recueillir tout ce qui a trait à la gloire de votre patrie.

Je vous ai mandé ci-devant que, pour me rendre formidable, j'emploierois volontiers dix ducats pour un ſabre Muſulman. Celui que vous m'avez envoyé en vaut le double tout au moins. Indiquez-moi donc, je vous prie, à qui je puis remettre vingt ducats pour vous les faire tenir ; car vous m'avouerez que ce ſeroit

le

monde renversé qu'un vieux & caduc célibataire ne cessât de mettre une jeune & fringante Bibi à contribution.

En attendant vos ordres à ce sujet vous recevrez une médaille en argent, frappée à l'occasion de l'entrevue de notre Empereur & du Roi de Prusse au camp de Neustadt en Moravie, entrevue qui, dans son temps, a mis la puce à l'oreille à bien des gens, & sur-tout à ceux qui habitent les hautes régions de la politique & de l'intrigue. Je vous envoie cette médaille parce que, si ceux qu'elle représente étoient de mon sentiment, bientôt on verroit les Dardanelles renversées, la croix arborée sur les minarets de Ste. Sophie, & l'aimable Nastasia donner la volée à toutes les plaintives tourterelles des serrails Ottomans, ce qui de sa part seroit une très-bonne œuvre de miséricorde.

Adieu, ma belle Bibi. Si ma santé persiste à décliner, ma tête à s'appesantir, mes yeux à s'obscurcir, & ma main droite à trembler, vous ne serez pas longtemps importunée par le plus dévoué & le plus respectueux de vos amis & de vos serviteurs

Le trop ancien berger d'Austrasie.

Vienne le 18. Juin 1771.

P. S. Je venois de finir ce chiffon, écrit à deux mains, quand une boîte quarrée remplie de caviar m'a fait comprendre que ma généreuse Bibi a l'oreille très-fine, mais qu'elle n'entend que ce qu'elle veut, & comme elle le veut; car ce caviar ne signifie que

ce qu'il eſt, & moi je voulois qu'il me tînt lieu d'un caducée ou d'un rameau d'olive. Ma Bibi ne l'a pas voulu ; que faire à cela? Se ſoumettre & patienter. Tant-pis pour ceux qui, comme moi, penſent que la patience n'eſt que la vertu des ſots. Vous avez donc ri à mes dépens en vous figurant qu'armé & affublé en ſpadaſſin Tartare je devois avoir l'air extrêmement comique. Pauvre Bibi ! Vous me faites pitié. Si vous m'euſſiez vu au grand jour, mon ombre ſeule vous auroit fait pâlir de frayeur. Vous m'auriez pris pour le Roi des Antropophages, & proſternée à mes genoux, vous m'auriez demandé la grace que Polyphême promit à Ulyſſe, c'eſt-à-dire, de n'être dévorée que la derniere de mes victimes. On dit que quand les éléphants ſont en fureur, il ſuffit pour les calmer de leur montrer un agneau. Je ne doute point que votre préſence ne ſoit très-capable de produire le même effet ſur moi, & c'eſt là une aſſez forte preuve de votre aſcendant ſur toutes les facultés de mon ame.

Vous liſez donc les Remontrances des Parlements de France? Je vous en ſais un gré infini. Ce ſeroit grand dommage qu'un robin de ce pays-là n'y eût pas mis tous les eſprits en fermentation par l'extravagance de ſes projets. On dit qu'une ſociété de libraires ſe propoſe de recueillir & de faire imprimer tout ce qui eſt relatif à cette grande & turbulente affaire. Si leur deſſein réuſſit j'oſe prédire que cette ſociété s'enrichira quand ce ne ſeroit que pour avoir prouvé à toute l'Europe que, quoiqu'en diſent Mrs. les Anglois, il ſe trouve encore en France un aſſez bon

nombre de vrais citoyens, & que même les anciens orateurs Grecs & Latins ne sont nullement inimitables.

Savez-vous, ma belle, que, parceque le fromage dont vous m'avez gratifié n'est pas couleur de rose, & ne sent pas la violette, personne ne veut ni en goûter, ni même le toucher? C'est en vain que je le préconise en assurant que la hiérarchie monastique du vaste Empire de Russie en fait ses délices & que, pendant ses quatre carêmes, elle en consume annuellement pour plus d'un million. On me répond qu'un mets que Pluton n'a inventé que pour régaler les ombres le jour de ses noces avec Proserpine, peut bien délecter des moines; mais qu'un Sybarite, s'il n'est affamé, ne pourra jamais en supporter l'aspect sans dégoût & sans nausées. Cela est outré car, quoique sensuel & sans appétit depuis plus de six mois, j'en ai mangé très-impunément. Il est vrai que, pour m'encourager, je me suis figuré que ma Bibi en personne me le présentoit, en m'assurant l'avoir fait venir tout exprès de la mer Caspienne où le poisson Bolluka produit un Caviar tout autrement délicat que celui de l'Esturgeon de la Mouronne & du Scirix de la mer Noire. En reconnoissance du fromage dont vous m'avez régalé, si j'étois Neptune, de deux coups de mon trident je renverserois les Dardanelles qui retardent la reddition de la capitale des mécréants & empêchent que ma Bibi ne soit Princesse de Lemnos, & moi d'être anachorette sur le pinacle du mont Athos afin qu'étant près du ciel mes vœux y parviennent plûtôt, & en obtiennent une paix pour votre Empire telle que

la ſouhaite le plus ſincere & le plus conſtant de vos amis & de vos ſerviteurs

L'infirme & ancien berger d'Auſtraſie.

Vienne le 20. Juin 1771.

LETTRE XCVIII.

Réponſe.

MON ami, voici le petit mouchoir couleur de roſe que j'ai eu ſur le cou chaque ſoir que je faiſois un tour de promenade en traineau. Il m'a préſervé des maux de gorge, ainſi que d'autres incommodités. Je vous prie de vous en ſervir dans votre chambre, il vous fera le même bien qu'à moi. Portez-le en guiſe de cravate, vous aurez l'air d'un mriliflor convaleſcent; c'eſt-à-dire, très-dangereux pour des Bibis comme moi. Le négligé peu recherché m'a toujours frappé; je ne ſuis pas pour la parure tirée à quatre épingles. Je reçois votre lettre avec les deux dattes, l'une du 18 & l'autre du 20 de Juin ; il n'y a pas de mal à celà, mais beaucoup à la demande que vous faites, à qui vous devez remettre les vingt ducats. Laiſſez-les où ils ſont & ne m'en parlez plus, voilà les ordres de la Bibi, outrée, piquée avec raiſon comme une courte pointe. Malgré ma colere il m'a été impoſſible de lire ſans émotion trois lignes de votre lettre. Se peut-il que la ſanté de mon ami ſoit ſi foible ? L'idée ſeule de ne plus vous entendre, & de n'être point entendue de vous,

me pénetre vivement. De plus vous dites, que vos lettres m'importunent; c'eſt préciſément ces mots qui me choquent & m'importunent furieuſement. J'eſpere que cela n'eſt pas votre ſérieux quoique vous ſoyez accoutumé à douter de tout. Si vous perſiſtez à me mettre de mauvaiſe humeur, le châtiment pour vous punir eſt tout trouvé. A chaque poſte vous aurez du Caviar avec ordre d'en prendre une certaine quantité tous les matins au lieu d'excellent caffé. Je ſuis charmée de ſavoir que ce fromage ne ſoit pas tout-à-fait de votre goût, par ce moyen je pourrai peut-être vous mettre à la raiſon. Adieu incrédule & douteux philoſophe, portez-vous bien, donnez-moi de vos nouvelles, dites de ma part à vos deux mains de ne point trembler; car ce tremblement n'eſt pas de mon goût; témoin votre derniere dont l'adreſſe n'eſt pas de votre écriture. En vérité mon ami cela m'attriſte le cœur. Soyez perſuadé une fois pour toujours, que l'indifférence & l'inſenſibilité n'ont jamais été mes défauts. Les premieres impreſſions ſont toujours fortes; voilà poſitivement mon cas vis-à-vis de vous.

Je vous ſuis très-obligée, mon ami, pour la belle médaille d'argent; je ne ſais qui de nous deux eſt mis à contribution; ſi ce n'eſt pas moi qui vous dépouille de tout, je me trompe fort. Voici l'inſcription de la médaille qui a tant de reſſemblance avec vous.

Mr. le Général Betzky qui n'eſt pas moins charmé que moi d'avoir de vos nouvelles, me charge de vous faire ſes compliments en vous aſſurant de ſon eſtime,

Vous me demandez le plan de la maiſon des enfans trouvés, il n'y en a pas d'autre que celui qui ſe trouve dans le livre que je vous ai envoyé. Ne ſoyez pas ſurpris de ſavoir que je lis la Vie des hommes illuſtres; ces hommes tout illuſtres qu'ils étoient aimoient les femmes, mon ami; je vous aime auſſi,

Anaſtaſie Socoloff.

St. Pétersbourg ce 14. Juillet 1771.

P. S. Les plus importantes places de la Crimée ſont à nous, mon ami, ſi cela continue, la fierté Ottomanne ſera bientôt abattue ſi elle ne l'eſt pas déjà. En qualité de Chrétienne je deſire la paix; les gazettes nous la promettent, mais les cabinets ne ſont pas, à ce qui me paroît, du même avis.

LETTRE XCIX.

MA BELLE & SILENCIEUSE BIBI,

UN ſavant de Strasbourg, frere d'un de mes bons amis d'ici, vient de me faire préſent d'un ouvrage (*a*) de ſa compoſition que je vous prie de vouloir bien accepter. La lettre ci-jointe vous apprendra ce que j'en penſe. (*b*)

(*a*) *Tableau des révolutions de l'Europe depuis le bouleverſement de l'empire Romain en Occident jusqu'à nos jours;* ouvrage imprimé à Strasbourg in-8. dont il va paroître une nouvelle édition augmentée.

(*b*) Cette lettre, adreſſée à l'auteur du Tableau, étoit conçue en ces termes: Monſieur, vous aurez vu ſans doute de très-beaux tableaux en Italie & ailleurs. Pour moi je n'en ai encore vu aucun

Si ce livre étoit en langue Ruſſe, je voudrois que toutes vos Bibis en ſuſſent le contenu, quand ce ne ſeroit que pour ſe moquer de ceux qui prétendent qu'une femme en ſait aſſez quand ſon eſprit ſe hauſſe à diſtinguer un pourpoint d'avec un haut-de-chauſſe. Apparemment que celles que l'Abbé Chappe a fréquentées en Ruſſie n'en ſavoient pas davantage. Pour vous, ma belle, il paroît que votre eſprit a pris un tout autre eſſor, & j'en juge par les jolis traits de malice & les fines plaiſanteries dont vos lettres ſont aſſaiſonnées. J'ai remarqué que la plupart des jeunes citoyens de Strasbourg excellent en mérite & en talents; qu'au moyen des deux langues en uſage parmi eux, il leur eſt aiſé de joindre l'élégance Françoiſe à la ſolidité

d'auſſi utile, & qui m'ait fait autant de plaiſir que le tableau hiſtorique où vous avez ſi artiſtement peint les diverſes révolutions arrivées depuis la ſubverſion de l'empire Romain en Occident jusqu'à nos jours. Si tout ce qui s'eſt paſſé depuis la naiſſance du monde étoit repréſenté du même pinceau, avec le même ordre, & autant de clarté & de préciſion que celle qui regne dans votre précieux tableau, oh! que de milliers de volumes deviendroient inutiles! On en liroit beaucoup moins, & peut-être n'en ſeróit-on que plus éclairé, & mieux inſtruit. Ce qui m'étonne infiniment eſt qu'à un âge ſi peu avancé vous ayez pu parcourir & indiquer toutes les ſources où vous avez puiſé les vérités que vous avez ſi parfaitement développées dans l'ouvrage, dont M. de K * votre très-digne frere, m'a honoré de votre part. Ce n'eſt pas comme un ſimple préſent que je l'ai accepté, mais comme un bienfait réel qui exige mes remerciments, & m'impoſe la vive reconnoiſſance & le reſpect ſincere avec lequel je ſuis & ſerai le reſte de mes jours

Monſieur

Votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur. Duval.

Vienne le 9. Juillet 1771.

Germanique, & que de plus tous ceux que j'ai connus m'ont paru très-dévoués à la gloire de l'Auguſte Thémis & à la proſpérité de ſon Empire.

Savez-vous, ma chere, que ces mêmes motifs me plongent quelquefois dans d'aſſez vives angoiſſes? Il n'y a pas long-temps qu'on m'a fort aſſuré que vos braves avoient été battus à Coulé ſur la rive gauche du Danube; que les Ottomans avoient repris Giurgevo, & une partie de la Valachie; que le nouveau Chan des Tartares faiſoit le diable à quatre; & qu'enfin les Suédois menaçoient la Livonie & la Carélie.

Tout ceci n'a nullement contribué à me tirer de l'état de foibleſſe où je me trouve réduit depuis ſept ou huit mois. Mais voici pour moi un nouveau ſujet d'alarme d'une toute autre eſpece que les précédents, & c'eſt vous, ma belle, qui me l'avez indiqué par votre derniere lettre du 21 Mai. (*) Vous y marquez que, dans le ſéjour où vous êtes, il y a une isle ornée d'un bois où vous vous rendez ſouvent pour y goûter le plaiſir de converſer avec vous-même, ſans doute ſur des affaires de cœur, car, à votre âge, quelles autres affaires peut-on avoir? Que là, à l'exemple de ce que j'ai fait jadis au bois de Ste. Anne, votre deſſein eſt de grimper ſur le plus haut des arbres pour y obſerver les phénomenes céleſtes. Savez-vous, ma belle, que ce projet m'a fait trembler. Car ſi, en liſant votre horoſcope ſur le front des étoiles, vous venez à faire la culbute, & qu'un blondin ſe trouve au pied de l'arbre,

(*) Depuis cette lettre de Mlle. Anaſtaſie, il en manque pluſieurs de ſuite.

dites-moi, je vous prie, êtes vous ſûre de vous relever auſſi vîte que vous ſerez tombée ? j'ai tout lieu d'en douter. Il ſe paſſe quelquefois de terribles choſes à l'ombre des forêts, témoin ce que mon compatriote, l'ingénu La Fontaine raconte d'un homme de ma ſorte qui, du ſommet d'un arbre, vit l'épouvantable aventure que voici. Liſez la & tremblez.

Un Villageois, ayant perdu ſon veau,
L'alla chercher dans la forêt prochaine.
Il ſe plaça ſur l'arbre le plus beau,
Pour mieux entendre, & pour voir dans la plaine.
Vient une Dame avec un Jouvenceau.
Le lieu leur plaît, l'eau leur vient à la bouche,
Et le galant, qui ſur l'herbe la couche,
Crie, en voyant je ne ſais quels appas,
O Dieux que vois-je, & que ne vois-je pas!
Sans dire quoi: car c'étoit lettres cloſes.
Lors le manant, les arrêtant tout-coi;
Homme de bien! qui voyez tant de choſes,
Voyez-vous point mon veau? dites le moi.

Adieu, ma chere Bibi. Que le Ciel vous préſerve de toute chûte morale & phyſique! C'eſt ce que ſouhaite avec ardeur le plus dévoué & le plus conſtant de vos amis & de vos ſerviteurs,

L'infirme & trop ancien berger
d'Auſtraſie V. J. Duval.

Vienne le 13. Août 1771.

P. S. La Gazette françoiſe de Vienne m'apprend en ce moment qu'il s'en faut peu que l'Auguſte Bellone ne ſoit maîtreſſe de toute la Crimée, mais, ſelon moi, ce

n'est pas assez. Il faut, par raison de convenance, que le Cuban continue à y être annexé, non-seulement par rapport aux beautés qu'il produit, mais parceque la riviere de Cuban, qui se jette dans la mer Euxine, & celle de Sil, qui tombe dans la mer Caspienne, pouvant s'unir par un canal, cette jonction de deux mers peut faciliter un commerce capable d'animer & d'enrichir toute la partie Europénne & méridionale de votre Empire. De plus il faut que la ville de Precop soit rendue, tout au moins, aussi imprenable que Malthe & Luxembourg, parceque cette porte étant fermée à jamais, la vaste & fertile Ukraine n'aura plus à craindre les brigandages & les incursions des Tartares. Alors les immenses territoires qui s'étendent depuis l'embouchure du Dniper jusqu'à celle du Don, pouvant être habités & cultivés en toute sûreté, ce seul attrait suffira pour y attirer cette prodigieuse foule d'émigrants que l'oppression & les famines artificielles chassent & dispersent de tous côtés, lesquels invités & recueillies par la sage Russie, la rendront un jour le plus florissant, & par conséquent le plus formidable Empire qui ait jamais existé. Vous voyez, ma belle, que mes visions politico-géographiques ne sont pas toujours fondés sur des nuages & sur des chimeres. Boileau a dit qu'un sot peut quelquefois ouvrir un avis important, & je crois que Boileau n'a pas tort.

Est-il bien possible que, depuis près de dix ans que ma Bibi a eu tout le temps de me connoître, elle ait pu penser que j'étois assez Nicodème pour la croire initiée

dans ces fortes de tracafferies royales que l'on nomme négotiations & affaires d'état, & que ce foit le motif qui m'aît engagé à lui demander du Caviar? Il eft vrai qu'ayant lu que la paix étoit prête à fe conclure entre les Ruffes & les Turcs, j'ai voulu favoir ce qui en étoit. Mais, comme on prétend qu'où vous êtes on ne fe dit le bonjour qu'à l'oreille, j'ai fouhaité que, fans me rien dire, un morceau de caviar fut le fignal de la réalité d'un événement après lequel je ne ceffe de foupirer, qui eft le libre commerce de la mer Noire en faveur de la Ruffie & de l'humanité même. Je fais que des Puiffances jaloufes ne manqueront pas de s'y oppofer. Mais le Diable s'oppofe bien à toutes les bonnes actions des hommes, cependant il leur arrive quelquefois d'en faire, foit à deffein ou par mégarde.

Vous croyez donc qu'en vous qualifiant du titre de Princeffe, mon intention foit de vous faire tourner la tête? Soyez perfuadée que, fi vous étiez une de ces fieres mortelles, toute relation entre nous feroit bientôt finie. Je fuis trop peu verfé dans la fcience des égards, & trop peu au fait de ces tons élégants & radoucis que la dignité & la hauteur exigent. Il eft vrai que fi nous étions dans la forêt où j'ai fi longtemps vécu, & que mon âge fût à l'uniffon du vôtre, fans doute que le plus vif & le plus doux de mes plaifirs feroit de vous faire tourner la tête, mais comptez que, pour vous y induire, je n'emploierois d'autre langage que celui du cœur & de la fimple nature, & nullement celui de l'efprit & de la vanité. Entendez-vous, ma belle Bibi?

LETTRE C.

Miraculeuse Bibi,

Je viens de recevoir votre charmante lettre du 14 Juillet. J'ai aussi reçu le mouchoir, couleur de rose, qu'à peine ai-je baisé une vingtaine de fois & mis autour de mon cou, qu'aussi-tôt le torticolis, qui me rendoit la tête presque immobile, a commencé de se dissiper. S'il est vrai que l'amour fasse des miracles, j'éprouve qu'à mon égard votre amitié en fait faire aussi bien que lui. C'est elle sans doute qui vous inspire la générosité qu'il vous plaît d'exercer envers moi, mais je voudrois qu'elle vous fût moins onéreuse. Car assûrément ce ne sont ni le Dieu Mars, ni Attila qui vous ont donné gratuitement le beau sabre, ni toutes les armes dont vous m'avez muni.

Ne m'envoyez plus de caviar, ma sensualité en est pleinement rassasiée, elle seroit plus flattée de goûter une de ces langues de rennes seches & enfumées dont on m'a dit que les Lapons font leurs délices, dans la supposition que ce mot délice leur soit connu. Et pourquoi non, n'y a-t-il pas des Bibis parmi eux comme ailleurs ? Cela étant, les délices & les plaisirs ne peuvent leur manquer.

Je vous sais gré de lire la Vie des hommes illustres. Vous y aurez vu qu'il a été aisé au grand César de s'illustrer, s'il est vrai qu'il ait passé pour le mari de toutes les femmes. Sans doute qu'eu égard aux circonstances

où il se trouvoit, il se servit finement de la pluralité des femmes pour bien connoître les sentiments secrets de la pluralité des maris. César étoit Italien & tout au moins aussi politique qu'amoureux. En échange, son incomparable amante Cléopatre derniere Reine de la fertile Egypte, étoit beaucoup plus amoureuse que politique. Jamais femme n'a mieux connu qu'elle, l'étrange pouvoir de la beauté sur le cœur & l'esprit des hommes. Aurelius Victor, historien Latin du quatrieme siecle raconte que cette Bibi ayant consenti d'accorder à plusieurs de ses adorateurs, ce que l'on nomme la faveur intime & suprême, mais à condition qu'ils subiroient la mort, l'instant d'après l'avoir obtenue, ils furent si insensés que de s'y soumettre. Il est vrai que si les attraits de cette Reine ont été tels que Plutarque & d'autres auteurs les ont dépeints, il étoit comme impossible de s'y soustraire à moins que d'être plus qu'homme. Pour moi, malgré l'âge où je suis, je sens fort bien que j'y aurois succombé.

Ce que j'apprends des rapides progrès de vos braves dans la Crimée porte ma joie à son comble. Puissiez-vous faire la paix selon toute l'étendue de vos desirs, & n'avoir nul besoin de médiateurs ! Quelle que soit la Puissance qui nous a détournés de joindre nos forces aux vôtres, pour rechasser les Barbares au-delà du Bosphore, je lui en veux. Car je crains fort qu'un jour nous n'ayons un juste sujet de déplorer, avec des larmes de sang & les regrets du désespoir, le fatal engourdissement où elle a réussi de nous plonger à l'aspect de vos lauriers, & cela, dans une circonstance que le Ciel

avoit fait naître pour recouvrer tout ce que nous avons perdu par la funeste paix de l'année 1739.

Adieu, ma chere Bibi, je vous baise les mains & j'embrasse vos genoux, non à nud, mais sur le voile qui les couvre. Priez votre illustre Patron d'agréer les très-humbles respects du trop ancien berger d'Austrasie.

Vienne le 20. Août 1771.

P. S. S'il arrive que vous puissiez fixer votre attention & vos pieds pendant quelques heures, vous ferez bien de parcourir un ouvrage qui a pour titre: *Antidote ou Examen du mauvais livre, superbement imprimé, intitulé: Voyage en Sibérie, fait par ordre du Roi, par M. l'Abbé Chappe &c.* Amsterdam chez M. M. Rey. 1771. On prétend que Mr. l'Abbé y est peigné à la Turque.

Une lettre de Livourne m'apprend que la circoncision fait d'étranges progrès parmi les malheureux Grecs de la Morée & de l'Archipel, & qu'à présent quiconque d'entr'eux refuse d'abjurer le Christianisme est impitoyablement massacré, & sa femme & ses enfans vendus & traînés en esclavage. Quand je pense qu'il y a, non-seulement des milliers de fanatiques, mais des nations entieres, prétendues chrétiennes, qui font des vœux en faveur des ennemis de l'humanité, destructeurs de la véritable Religion, peu s'en faut que je ne me répente d'être sorti de mon ancien désert.

Je serois curieux de savoir si, en Russie, la saison est aussi extravagante, le pain, la viande & tout ce qui

eſt comeſtible auſſi cher qu'ici, en France, & même en Angleterre. Quoique la terre ait été couverte de la plus ample moiſſon, le pauvre peuple continue de crier miſere.

LETTRE CI.

Réponſe.

Mon Ami,

Je ſuis ravie d'apprendre par les lettres que M. Levaſchoff m'a apportées de votre part, que le petit mouchoir couleur de roſe ait fait ſur vous l'effet que j'ai ſouhaité. Je vois que l'amitié eſt auſſi forte que l'amour. Dorénavant je ne conſulterai qu'elle dans toutes mes opérations. Je ne ſais ſi je vous ai mandé que j'ai reçu la médaille d'argent qui a été frappée à l'occaſion de l'entrevue de l'Empereur avec le Roi de Pruſſe; ſi cela n'eſt pas, vous voyez que mon imagination, dans ce moment, alloit plus vîte que la plume. Tout ce qui me vient de votre part eſt ſacré, & j'empêcherai bien les voleurs, que vous craignez tant, qu'ils ne puiſſent pas y fourrer leur nez. Ils doivent reſpecter notre amitié. Il y a quelque temps qu'on m'a remis l'étui garni de velours verd pour les médailles de bronze; elles ſont rangées ſelon les numéros & accompagnées du Catalogue imprimé.

Dans la premiere entrevue avec Mr. Levaſchoff je n'avois rien de plus preſſé que de m'entretenir ſur l'état de votre ſanté, ſur ce que vous faites, & ſi vous penſez quelquefois à votre ſilencieuſe Bibi. Ha, mon ami! ce titre ne me plaît gueres; il ne convient pas à mon cœur, qui s'entretient continuellement avec vous & qui ne jure que par vous. Il n'y avoit point d'autre diſcours entre Mr. Levaſchoff & moi que de l'amitié qui ſubſiſte entre nous. Que Vienne a des charmes pour mon cœur, puiſqu'elle renferme dans ſon enceinte mon meilleur ami. Lé récit que Mr. Levaſchoff m'a fait de la Turquie & les belles manieres qu'on y a eu pour lui & ſes compatriotes, m'a fait dreſſer les cheveux. Ha! les vilaines gens que ces Turcs. Le ſort des femmes dans ce maudit pays eſt fort à plaindre; c'eſt toute autre choſe que les comédies qu'on nous joue. En vérité les femmes Européennes devroient s'unir toutes enſemble, & vous à la tête, armé de pied en cap, pour donner la volée à cette partie de leur ſexe. Elles deviendroient auſſi célebres que l'étoient les Amazones. Un pareil trait nous immortaliſeroit à jamais. — D'où vient que mon Philoſophe ne m'a pas dit plutôt qu'il étoit amateur de pommes tranſparentes? Le petit jardin de M. le Général en a été plein cette année. J'en ai beaucoup mangé. Il ne m'auroit pas plus coûté d'en avaler une douzaine de moins à votre ſanté & de vous les envoyer, au riſque de les faire pourrir. Les langues ſalées de rennes vous les aurez ſans faute cet hiver.

Adieu,

Adieu, mon aimable Philoſophe, portez vous bien, & vous m'obligerez beaucoup.

Anaſtaſie Socoloff.

St. Pétersbourg ce 30. Sept. 1771.

P. S. J'ai lu l'Antidote & l'Abbé de Chappe. Dans tous les deux la vérité manque, & ils ne me plaiſent point. Entendons nous, mon ami, ſur le plan de la maiſon des enfans trouvés. J'ai cru vous avoir envoyé le réglement imprimé dans lequel ſe trouvent les plans & les élévations gravées. Puiſqu'il n'en eſt rien, je vous l'enverrai; mais il eſt en Ruſſe. Quand on en fera la traduction vous l'aurez auſſi. On vient de frapper ici une médaille d'argent à l'occaſion de la défaite de la flotte Turque par le Comte Alexis d'Orloff. Je vous l'enverrai pour vous & à vous.

M. le Général qui n'eſt pas moins ſenſible que moi, toutes les fois que mon ami ſe ſouvient de lui, vous fait dire mille belles choſes de ſa part. Il eſt toujours occupé à ſon ordinaire comme une ſouris en couches.

LETTRE CII.

MON AIMABLE & SILENCIEUSE BIBI,

JE m'imagine que vous êtes déjà engagée dans la vie conjugale, & que la jalousie d'un mari, & les embarras d'un ménage, ne vous permettent pas de m'accuser la réception de mes deux lettres du 13 & du 20 Aout, jointes au Tableau historique de M. K * *. Il se peut que la seconde guerre que la France fait obliquement à votre patrie, vous cause des distractions. Mais aussi de quoi diable s'avise-t'on en Russie de résister à un Sultan que la France protege? S'il vous a déclaré la guerre, ce n'étoit que pour avoir des esclaves, & vous donner un soufflet. Pourquoi refuser de tendre l'autre joue pour en recevoir un second? Un tel procédé n'est nullement évangélique. Bien loin de là vous faites le diable à quatre, vous le battez par terre & par mer; vous faites sauter ses flottes en l'air &, comme à un autre Malchus, vous lui coupez une oreille, en lui enlevant toute la Crimée. C'est précisément cette oreille qu'on veut que vous lui rendiez; on le veut &, si vous y manquez, vous verrez ce qui en arrivera. Pour moi, qui connois à fond toute l'importance de cette presqu'isle, si j'en étois le maître, je déclare que je me laisserois couper la tête, ou toute autre chose plutôt que de la rendre. En attendant son sort, qui décidera du plus heureux ou du plus malheureux jour de ma vie, recevez la

médaille frappée derniérement à l'occasion du mariage de l'aimable Archiduc Ferdinand avec l'héritiere des Duchés de Modene & de Reggio. Ce Prince est aussi beau qu'il est bon; mais ce qui me charme le plus en lui c'est qu'au sujet de la dépense qu'on a voulu faire pour la solemnité de ses noces, il a prié qu'on la versât dans la caisse des pauvres, & c'est ce qui a été fait, action si méritoire aux yeux de l'humanité & de la piété, que je lui en sais autant de gré qu'à l'auguste Thémis d'avoir conquis la Crimée, d'y avoir rétabli le christianisme, & même renouvellé l'usage des cloches que la politique Musulmane y avoit supprimé selon ce qu'on m'a fort assuré.

Adieu, ma chere & bien-aimée Bibi. Je vous embrasse le cou comme votre mouchoir embrasse le mien. Quand vous seriez la mere d'autant de mille vierges qu'on en révere dans une église de Cologne, où j'ai été, je n'en serois pas moins le reste de mes jours

AIMABLE BIBI

Votre fidele amant & très-zélé serviteur V. J. Duval.

Vienne le 5. Octobre 1771.

P. S. Je suis enchanté qu'il ait plu au Prince Dimitri Galitzin de faire présent au cabinet impérial des médailles, du superbe médaillon en argent que votre Amirauté a consacré à la mémoire de l'homme illustre qui a eu toute la grandeur d'ame requise pour concevoir l'idée d'anéantir les forces maritimes de l'empire Ottoman, & qui, du fond du Nord, & à la tête

d'une ſimple eſcadre, eſt allé juſqu'au Midi de l'Europe réaliſer le plus hardi projet de notre ſiecle. Il y a apparence que la poſtérité érigera cet évenement en paradoxe; mais qu'elle le croie, ou qu'elle en doute, il exiſtera un monument public qui en atteſtera la vérité. Si j'étois à Pétersbourg lorſque votre Neptune y reviendra, j'inviterois toutes les belles Bibis, & les vierges ſur-tout, s'il y en a, d'aller au-devant de lui pour lui offrir, au nom de l'empire, une couronne roſtrale comme celle dont Vipſanius Agrippa, gendre d'Auguſte, fut décoré après la célebre victoire navale d'Actium, qui décida du ſort de l'empire Romain.

Je viens de recevoir de la part de M. Milowsky deux barils d'excellent vin de Scio & de Paros. Comptez, ma belle Bibi, que cette délicieuſe liqueur ne ſera employée qu'à boire votivement à votre ſanté, & ſenſuellement à la mienne. Il en ſeroit tout autrement ſi j'étois à portée de partager ce nectar avec vous. Mais hélas! nous ne connoiſſons que trop la diſtance qui nous ſépare.

Mandez-moi, je vous prie, ſi votre illuſtre patron s'eſt bien porté pendant les perpétuelles variations de cette capricieuſe année. S'il eſt ainſi, votre climat eſt le plus ſalubre de toute l'Europe &, en ce cas, je vous en félicite.

LETTRE CIII.

Réponse.

Le jour, où mon ami a écrit la lettre du 5 Octobre dont M. Julinez a été le porteur, accompagnée d'une très-belle médaille d'argent, n'étoit pas gai. Quelques Bibis l'ont mis de mauvaise humeur. Il m'a supposé mariée à un homme jaloux. Réparation d'honneur ; je ne suis pas mariée, ni ne le serai peut-être. Vous me faites une querelle d'allemand. On ne gronde point les Bibis absentes, cela ne se fait nulle part que chez vous. Mais que je suis simple ! vous n'ètes pas comme tout le monde ; allons continuez toujours.

Dans ma derniere j'ai eu le plaisir de vous mander que j'ai reçu tout ce qu'il a plû à mon ami de m'envoyer. Je me dépèche de vous faire savoir que M. Julinez vous remettra de ma part la médaille d'argent, dont j'ai fait mention dans ma précédente. J'y joindrai encore six en bronze pour vos amis.

La premiere question que je fis à M. Julinez, en entrant dans ma chambre, fut, si mon ami grimpoit encore ses escaliers ? va-t'il quelque fois chez le Prince ? a-t'il toujours son air malin ? pense-t'il un peu sans se fàcher à celle qu'il prend plaisir de gronder ? fait-il des niches aux Bibis ? Il m'a satisfait sur tout ces points ; me voilà la plus contente des Bibis. Soyez sûr qu'il sera question de vous dans les prieres de remerciments que j'adresserai aux saints pour la

conſervation d'un ami que j'aime avec tous les agrémens que la nature lui a donnés.

Malgré la mauvaiſe ſaiſon M. le Général court partout comme un chat maigre. Grace à ſon tempérament, ſa ſanté eſt aſſez bonne. Il eſt très-ſenſible à l'intérêt, que vous prenez à lui. Selon lui il n'y a point de mauvaïs temps, quand il s'agit de faire ſon devoir & de donner ſes ſoins à cette aimable & brillante jeuneſſe qui fait des progrès en tous genres. Elle fait plaiſir à tous ceux qui la voient & qui ont du cœur & des ſentimens. Adieu, mon aimable Philoſophe, ſoyez perſuadé qu'il n'y a point de Bibi qui vous ſoit plus attachée que celle qui ſera toute ſa vie votre très-fidele & conſtante amie

Anaſtaſie Socoloff.

St. Petersbourg le 20. Octobre 1771.

LETTRE CIV.

Autre Réponſe.

MON ami, le bien-heureux Julinez part d'ici. Il aura le plaiſir de vous voir & de vous parler; ſatisfaction qui me manque. Je le charge de vous remettre de ma part les ſix médailles de bronze & une d'argent dont j'ai fait mention dans ma derniere. Elles ſont pour vous & à vous de même que le portrait de M. le Général, dont le moule m'a

été envoyé de Vienne. Pour le ſurprendre, j'y ai changé le nom qui n'étoit pas bien & j'ai fait les vers. S'ils ne ſont pas brillans, ils n'en ſont pas moins vrais. A propos de vérité, en voici une, mon ami, très-certaine: les Turcs ſont battus de nouveau; on les a roſſés d'importance; nous avons nettoyé l'un & l'autre côté du Danube; la paix doit être plus proche que jamais, où bien la diabolique politique s'en mêlera pour la reculer.

Grondez-moi comme il faut d'avoir employé tant de temps pour lire les dix tomes de Plutarque; mais le titre d'hommes illuſtres m'a ſéduit. On auroit dû les nommer d'illuſtres brigands, car je les trouve tels. Je ſuis peu ſatisfaite de leurs actions; on a beau dire, les fripons ecraſent les honnêtes gens. Vous me direz qu'il vaut mieux les lire que de les connoître; je ſuis de votre avis. Je lis à-préſent le livre que vous m'avez envoyé, intitulé: *Tableau des révolutions*. J'eſpere qu'il m'inſtruira en peu de temps des folies humaines. Que faire, mon ami? on lit des folies, on en fait de plus belles; on aime le changement. Adieu, aimable Philoſophe, ſoyez perſuadé, que je ne changerai jamais ma façon de penſer pour vous ni pour ceux qui auront l'honneur de vous reſſembler, au riſque de paſſer pour un original. Portez-vous bien; depuis quelque temps nous avons l'hiver; il gèle d'importance. J'ai dit plus d'une fois à M. le Général que ces gelées vous rendront les forces, & donneront de la vigueur au bras tremblant, croyant que mon ami

demeure ſous le même ciel que j'habite. Voilà l'effet d'une imagination échauffée. Je vous croyois plus proche de moi que vous n'ètes. Celui qui a dit que l'imagination eſt la folle de la maiſon a très-bien dit. Cette folle cependant eſt aimable puiſqu'elle ſonge à vous. Adieu, je ne ceſſerai jamais d'être votre très-humble & très-dévouée Bibi

Anaſtaſie Socoloff.

St. Pétersbourg ce 28. Nov. 1771.

P. S. M. le Général ſe porte aſſez bien, il me charge de vous faire ſes compliments.

LETTRE CV.

AIMABLE & SEMILLANTE BIBI,

VOUS m'avez témoigné ci-devant que vous feriez bien aiſe d'apprendre quelques particularités de la vie du trop ancien berger d'Auſtraſie. En voici une à laquelle il ne s'attendoit pas, & qui heureuſement ne lui porte aucun préjudice. Il s'eſt cru marié pour toute ſa vie à la Bibliotheque de Lorraine, en quelque endroit qu'elle exiſtât; il s'eſt trompé, & voici comment, & à quelle occaſion. Lors de la révolution de la Lorraine en 1737, cette Bibliotheque, embarquée ſur la riviere de Meurthe, au fauxbourg de Nanci, fut conduite par eau juſqu'au port d'Oſtende ſur l'Océan. Après qu'elle eut fait le tour de l'Europe occidentale, & traverſé une grande partie de la Méditerranée, elle arriva,

comme par miracle, à Livourne, après avoir manqué deux fois d'être submergée, & delà, par nacelles, & remontant l'Arno, elle parvint jusqu'au milieu de la belle ville de Florence. Unie alors à celle du Palais Pitti, très-superbe séjour des Grands-Ducs, elle y est restée jusqu'au mois de Juillet 1771. Qu'est-il arrivé? C'est que la bénédiction d'Israël s'est si abondamment répandue sur la famille Royale qu'on a eu besoin de plus amples appartements pour la loger. Dans une telle circonstance les deux Bibliotheques ont été congédiées du Palais, & réunies à deux autres situées dans la ville & par conséquent plus accessibles & plus utiles au public que celles qui étoient juchées au sommet de la Résidence Grand-Ducale. Les livres doubles ont été livrés à l'Université de Pise. Pour ce qui est des manuscrits, on les a déposés avec ceux qu'un des grands hommes de la Maison des Médicis, (*) avant qu'ils fussent Princes, a eu l'honneur de sauver des débris de la Grece, lors de sa dévastation par les barbares; honneur qui n'est dû qu'à un riche commerçant de Florence, qu'aucun roi de l'Europe ne lui envia, & dont ils ont dû rougir.

Je n'ai été informé de tous ces changements de Bibliotheques que par un mot d'avis du Sr. de Saubouin, le même qui me fait toucher mes appointements à Florence, car ici je ne jouis que de l'honnête pension dont feue S. M. l'Empereur m'a gratifié. C'est M. de Saubouin qui m'a appris que l'ainée des Princesses Royales, âgée de quatre ans & demi, savoit déjà lire

(*) Laurent de Médicis.

aiſément en Italien, François, Allemand & en Anglois, ce qui a donné occaſion à la lettre ci-jointe dont ma Bibi ſaura le contenu quand elle aura pris la peine de le lire. (*)

Eh bien! aimable Bibi, trouvez-vous que le titre de *Faribond*, qui m'a ſervi quelques fois à qualifier les Sarmates, ne ſoit pas bien appliqué, ſur-tout depuis que les plus fanatiques d'entre eux ſe ſont érigés en aſſaſſins de leur Roi? Si cet énorme attentat reſte impuni c'eſt une preuve évidente que l'ombre même de la juſtice a diſparu de deſſus la terre, & que le crime y peut aller ſans maſque & tête levée. Je ſerois curieux de ſavoir ce que les Souverains auront penſé de cette exécrable action, & quel aura été le degré de leur ſenſibilité à ce ſujet.

Il ſe peut que la perſonne qui remettra ce grifonnage à ma chere Bibi, ſoit l'un des hommes que je reſpecte le plus au monde. Je veux dire M. Berger Conſeiller de Chancellerie, & Secrétaire de Légation de Dannemarc pour la cour de Pétersbourg, le même qui a exercé ces dites fonctions pendant cinq ans en Eſpagne, & pendant quatre autres à Vienne. La confiance que ſon mérite & ſa probité m'ont inſpirée a fait qu'à travers mon air ſauvage & auſtere, il a connu mon caractere preſqu'à nud & ſans reſerve. J'ignore même ſi, pendant ſon ſéjour ici, il ne m'eût pas encore mieux connu ſi, comme vous, j'euſſe été une belle Bibi. Le moyen en effet qu'en cette qualité un

(*) Elle ſe trouve à la ſuite de cette correſpondance lettre CXXXV.

cœur auſſi tendre que le mien n'eût pas tombé en quelque défaillance vis-à-vis d'un blondin ſi capable de le ſubjuguer.

Si vous êtes toujours dans le goût des bonnes connoiſſances, comme je n'en doute pas, je vous recommande celle de M. Coltellini, très-digne & très-aimable favori d'Apollon & de toutes ſes Muſes. En paſſant par Berlin, le Roi, excellent juge eu fait de mérite de toutes les eſpeces, lui a fait un accueil très-honorable. Je ſuis ſûr que, quand vous le connoîtrez, vous l'eſtimerez autant qu'il l'a été ici par tout ce qu'il y a de plus diſtingué, tant par ſes qualités ſociables que par ſes talents dramatiques. Si vous le rencontrez je vous prie de lui témoigner ma reconnoiſſance pour le plaiſir qu'il ma procuré, comme à tout le public, par ſon opéra d'Armide & celui de Paris & d'Helene dont je n'ai pas manqué une ſeule repréſentation. S'il lui arrive d'en compoſer un nouveau, je me mets aux pieds de l'auguſte Thémis, & je la ſupplie de toute mon ame que ce ſoit pour l'indiſſoluble union de la Tauride à ſon empire. Il me ſemble que c'eſt plaider la cauſe de l'humanité que d'intéreſſer le ciel & la terre à une auſſi bonne œuvre. Adieu, ma chere Bibi, je ſuis juſqu'au dernier ſoupir de ma vie le plus conſtant de vos amis & de vos ſerviteurs

V. J. Duval.

Vienne le 20. Janvier 1772.

LETTRE CVI.

Réponse.

Mon ami, quoique vous ne m'ayez rien écrit par le valet-de-chambre du Prince Galitzin, qui eſt arrivé ici, je n'ai pas eu moins de plaiſir à l'entretenir ſur votre chapitre. Je me ſuis informé de tout. Ce tout étoit toujours vous & le Prince. Il m'a dit, que mon aimable Philoſophe ſe porte bien, Dieu ſoit loué! qu'il monte & deſcend les eſcaliers tous les jours avec beaucoup de légéreté & d'élégance. J'étois toute oreille pendant ce récit. Ce mot d'élégance me fait connoître que vous êtes toujours le même, que lorſque j'eus le plaiſir de vous voir pour la premiere fois à la comédie. Que ce temps eſt cher à ma mémoire! Continuez de vous bien porter & laiſſez moi le ſoin de réitérer mes prieres & mes ſouhaits, pour que vous conſerviez la force & l'élégance. Pour être galant, il vous faut ces deux moyens; le reſte ſe trouvera. J'eſpere que M. Julinez vous a remis la boîte avec les médailles, de même que ma lettre. Depuis ce temps j'aurois dû recevoir quelques nouvelles de mon ami. Il me ſemble qu'il y a un ſiecle que vous ne me dites mot. Si c'eſt par étourderie je vous le pardonne, car vous me reſſembleriez. Adieu, aimable coureur du firmament, portez vous bien. Un mot de votre part me feroit grand bien. Il ranimeroit la gaieté, que votre ſilence fait perdre. Le Prince vous remettra une

boîte Chinoise remplie d'herbes. Elle a la vertu de réchauffer la mémoire, pour se souvenir des absents. M. le Général vous fait ses compliments; il me charge de vous dire mille belles choses de sa part. Votre très-dévouée servante & impatiente Bibi.

Anastasie Socoloff.

St. Pétersbourg le 7. Février 1772.

LETTRE CVII.

Aimable & seduisante Bibi,

Je vous sais gré de toutes les questions que vous avez faites à M. Julinez, à mon sujet. J'en fais de pareilles sur ce qui vous regarde, à tous ceux qui viennent du brillant séjour que vous habitez. C'est un devoir que mon cœur ne me permet pas d'oublier.

Votre lettre du 20 Octobre m'a annoncé sept médailles, une en argent, qui sera pour moi & à moi, & six en bronze, que je ferai déposer dans autant de cabinets immuables, pour transmettre à la postérité la mémoire du glorieux événement qu'elles représentent.

En vous demandant des langues de rennes, & quelques *Naliwnyye Tabloki*, vous m'aurez cru tombé en délire. Point du tout; passionné pour les productions singulieres de chaque pays, vos pommes seront les objets de mon admiration, & les langues celui de ma sensualité &, par-là, je saurai que le caviar n'est pas le mets qui flatte le plus le goût de

mes bons & braves amis Mrs. les Ruſſes, & que leurs ſenſations ſont plus délicates que la prévention ne ſe l'imagine. D'ailleurs j'aime ce qui eſt rare. Or, n'eſt-ce pas une rareté qu'une belle Circaſſienne mette les Pégaſes de la Laponie à contribution, en faveur de ſon ami le berger d'Auſtraſie, devenu Sybarite? Que l'on me diſe encore qu'il n'y a rien de nouveau ſous le ſoleil!

On dit que le cœur humain eſt le ſiege des ſentiments. Cela étant, ſi l'hymen & le deſtin m'euſſent rendu le propriétaire de mon aimable Bibi, j'aurois ſouhaité que ſon ſein eût été tout auſſi tranſparent que les Yabloki, & ſans tour de gorge, pour que je puſſe voir, à chaque inſtant, comment ſon cœur ſeroit affecté envers le mien, afin qu'en cas de diſcordance je puſſe les remettre, au plus vîte, à l'uniſſon.

J'ai avancé ci-deſſus que j'ai toujours été paſſionné de connoître les productions naturelles des divers pays. Cela eſt ſi vrai, qu'encore à préſent, ſans être un Créſus, je donnerois volontiers le peſant d'or d'une priſe de tabac de la Chine, d'une parcelle de la racine Gens-Eny de Tartarie, d'une doze de la plante Ninzin du Japon, d'une bribe de la peau d'un renard bleu, vert, ou couleur de roſe de Kamtſchatka, s'il eſt vrai, qu'il y en ait de cette eſpece, ce que j'ai peine à croire. Mais ce qui m'étonne, & que je crois, eſt qu'en Moldavie il y ait un vin très-exquis couleur d'éméraude, & que certain canton de la Crimée produit du vin rouge comme celui de Bourgogne, &

pétillant comme celui de Champagne. Quel crevecœur pour moi ſi, malgré la valeur & l'intrépidité des Ruſſes, la Moldavie & la Crimée venoient à rentrer ſous le joug des Infideles, moi qui voudrois qu'il fût même interdit aux Barbares de ſouiller les eaux de la mer Noire en y lavant leurs mains.

Il y a quelques ſemaines que, me trouvant aſſez mal pour en craindre la ſuite; je penſai à ce qu'alloit devenir une quantité de paperaſſes que j'ai grifonnées autrefois. Il me vient en idée de les jetter au feu parceque pluſieurs d'entr'elles ne ſont rien moins que des cantiques à l'honneur de la noire & turbulente politique. Cependant, ſur le point d'anéantir toutes ces paperaſſes, j'ai cru qu'il ſeroit peut-être mieux d'en envoyer une partie, quand il en ſera temps, à une Bibi que j'aime tout autant que ſi elle m'étoit unie par le lien conjugal. Il me ſemble pourtant que, pour l'ennuyer quand je ne ſerai plus, il ſeroit à propos qu'elle y conſentît tandis que j'exiſte encore; & c'eſt ſur quoi je la prie de s'expliquer.

Je n'ai jamais reçu le livre où eſt le plan du grand hôpital de Moſcou. Je m'imagine qu'il ſera plus qu'à demi-déſert, & que mon bon ami M. Mertens y ſera inhumé, en ſuppoſant que le terrible fléau qui a dépeuplé la ville ſe ſoit étendu juſqu'à lui. Ah, ma chere Bibi! Je vois avec douleur que ce n'eſt pas tout-à-fait ſans ſujet que l'Abbé Chappe a oſé fronder l'épaiſſe ignorance de vos moines, & la crédule ſuperſtition de vos peuples. Faſſe le Ciel que les loix de l'auguſte Thémis puiſſent bien-tôt les éclairer!

Mr. Julinez s'eſt donné la peine de monter juſqu'à mon firmament, pour me remettre le ſuperbe médaillon d'argent que votre généroſité m'a deſtiné, & ſix en bronze que j'aurai ſoin de faire tomber en bonnes mains. De ces ſept pieces une ſera à moi & pour moi, deux iront à Florence, deux à Paris, une en Angleterre & une reſtera à Vienne. Ces trophées étoient accompagnés du portrait en relief de votre illuſtre patron (*a*) & celui des beaux-arts qu'il anime & qu'il protege. Le préſent que vous m'en faites m'a fait un vrai plaiſir, & je vous prie d'en agréer mes remerciements de même que pour tous les autres bienfaits dont vous ne ceſſez de me combler. Je ſuis charmé que l'habile M. Krafft ſoit connu où vous êtes; il le mérite par l'élégance & la correction de ſon burin. Il m'importe peu que vos quatre vers (*b*) ſoient ſonores & pompeux; je n'ai égard qu'à la juſteſſe de leur application &, en cela, vous êtes la muſe de la vérité.

Si la lecture de Plutarque vous a ſi fort rebutée, gardez-vous donc de lire l'hiſtoire Byzantine, c'eſt-à-dire, celle de tous les monſtres chrétiens qui ont ſouillé le trône de Conſtantin, ſur-tout depuis la fin du regne de Juſtinien juſqu'à celle de l'empire Grec en 1453. Je vous jure que ſi, lorſque j'habitois la forêt de Ste. Anne, on m'eût inſtruit de toutes les abominations

(*a*) Médaille que le Sénat fit frapper à l'honneur de M. de Betzky.

(*b*) Ces quatre vers accompagnoient la médaille au coin de M. de Betzky.

nations dont je viens de relire l'affreux détail, & qu'on m'eut affirmé que les auteurs de tant d'horreurs étoient des monarques, images de la divinité ſur la terre, j'aurois regardé, quiconque m'auroit tenu cet abſurde langage comme un blaſphémateur & un inſenſé.

Votre lettre du 28 Novembre m'a annoncé des triomphes qui m'ont fort conſolé. Sur cela ma bonne Bibi penſe que ces victoires accéléreront la paix, à moins que la politique ne trouve le moyen de la retarder. Comptez qu'elle n'y manquera pas, à moins que vous ne renonciez à la Crimée, laquelle, ſelon moi, eſt la plus importante de vos conquêtes.

Je vous fais gré de m'avoir donné une juſte idée de la température de votre climat, & de m'avoir cru plus près de vous que je ne ſuis. Si je l'étois en effet je ſerois bientôt à vos genoux. Il me ſemble même que j'y expirerois avec plaiſir, perſuadé que la vie me ſeroit inſupportable après vous avoir quitté. Adieu, mon aimable & généreuſe Bibi. Puiſſent les vœux que je fais pour la ſanté de M. le Général & pour la vôtre être exaucés! Et puiſſe la Tauride être unie pour jamais au domaine de l'auguſte Thémis! C'eſt ce que ſouhaite avec ardeur votre conſtant & très-dévoué ſerviteur & ami, l'ancien faune de la forêt de Ste. Anne

V. J. Duval.

Vienne le 15. Février 1772.



LETTRE CVIII.

Réponse.

DIEU merci, mon ami, je reſpire! voilà une lettre que l'officieux M. B. m'a apportée de votre part. Je n'ai pas eu beaucoup de peine à deviner qu'il vous connoiſſoit. Son air doux & poli le diſtingue des autres mortels. On diroit qu'il eſt votre éleve, tant il a les manieres honnêtes. Nous avons beaucoup parlé de vous; vous avez un je ne ſais quoi de ſi attrayant qu'on ne finit pas quand on commence à s'entretenir ſur votre chapitre. C'eſt la vérité toute pure; vous êtes unique.

Vous me dites, que l'idée vous étiot venue de brûler vos papiers. Juſte ciel! vous me faites frémir lorſque j'y penſe. Non, mon ami, n'en faites rien, ce ſeroit un meurtre que la Bibi ne vous pardonneroit jamais. Je vous prie en grace de me les envoyer; j'en ferai l'uſage qu'il convient. Soyez ſûr, mon ami, que la poſtérité les reſpectera, auſſi-bien que celle qui vous eſt attachée de cœur & d'ame. Grand Dieu! que me dites-vous par ces mots? *quand vous ne ſerez plus.* Eſt-il poſſible de m'alarmer de la ſorte? Savez-vous, aimable Philoſophe, que ſur cet article je n'entends pas raiſon. Mon cœur ne peut ſe familiariſer avec des idées auſſi triſtes. Vous me rendrez ſervice en imaginant quelque remede qui puiſſe modérer ces ſentiments tendres, à l'inſtar des grands guerriers qui

ont trouvé que la musique est nécessaire pour étourdir les vivants, afin qu'ils ne prêtent pas attention aux cris des mourans.

Quoique la peste ait fait malheureusement beaucoup de dégât à Moscou, la maison des enfans trouvés n'a pas été attaquée de ce fléau, grace aux sages précautions de M. le Général. On diroit aussi que la providence dans ce moment a pris soin de protéger les petits innocens, vu que tous les habitans d'alentour sont morts de cette cruelle maladie.

Rassurez-vous, mon ami, il n'y a pas un mot de vrai de ce que dit l'almanac de Paris. Nous n'avons rien perdu dans la nouvelle Servie; le dégât s'est fait en Pologne.

Vous aurez avec le courier, porteur de la présente, les langues de rennes que vous m'avez demandées, avec la racine de Tartarie ou le *Cing-Cing* qui est la même chose. Pardonnez qu'il y en ait si peu; la crainte que vous n'en fissiez un abus m'a rendue économe. J'ajoute une prise de tabac de la Chine avec un calendrier Russe, où il y a la carte de Bender. J'attends la caravane qui viendra incessamment de la Chine pour vous envoyer un renard bleu. Voici encore une production féconde d'un génie sublime de la haute Allemagne. Elle vous fera sans doute rire; tout l'ensemble est admirable. Ci-joint le dessin d'un feu d'artifice & la tête gravée de maître Pierre, ainsi que les plans des Enfans trouvés. Le porteur de celle-ci vous dira de bouche le plaisir que j'ai eu de l'entretenir sur votre sujet. Questionnez-le; il vous satisfera par ce

que je lui ai tout fait voir. Adieu, mon aimable ami, portez-vous bien, & envoyez-moi tous vos papiers.

Anaſtaſie Socoloff.

St. Pétersbourg le 15. Mars 1772.

LETTRE CIX.

Autre Réponſe.

COMME vous avez quelques-uns de mes chiffons ſur votre table, je crains que les fréquens ouragans ne les faſſent envoler. Voici la petite poule couvant ſes œufs, qui pourroit les tenir en reſpect. Il y a quelque temps qu'elle m'a ſervi à cet uſage, mais j'ai jugé à propos de vous l'envoyer, étant perſuadée, qu'elle fera plutôt ſes petits chez vous, ſous votre firmament. Elle vous reſſemble d'ailleurs par l'air ſérieux & penſif. De plus elle vous fera ſouvenir que j'ai tous les jeudi & lundi pour mon repas une poule cuite au gros ſel, pas à la vérité ſi dure, mais tendre comme du beurre. C'eſt alors que votre Bibi s'en donne & fait la petite gourmande. Je finis chaque fois en buvant à la ſanté de mon aimable Philoſophe, qui ne ſe fait pas tirer les oreilles à la vue d'un chapon. Adieu, adieu &c.

Anaſtaſie Socoloff.

St. Pétersbourg le 26. Mars 1772.

P. S. Ci-joint une machine quarrée & notée pour ſervir de pendant à celle que vous avez, & qui ſe déchire déjà.

LETTRE CX.

MA CHERE & TROP GÉNÉREUSE BIBI,

JE ſuis charmé que le reſpectable M. Berger vous ait remis de quoi anéantir le reproche de vous avoir oubliée. Je vous répete encore que je ne le puis ſans me noircir du crime d'ingratitude, crime qui m'a toujours tellement révolté, & qui m'eſt ſi fort odieux que je n'ai aucun mérite à l'éviter. Comptez, ma belle, que quand il m'arrivera d'être quelque temps ſans vous écrire, c'eſt que j'en ſerai empêché par des foibleſſes humaines, tout autrement ſérieuſes que celles que l'amour produit. A propos de celles-ci: Dégoûté depuis quelque temps de toutes les tracaſſeries du ſiecle, je me livre actuellement à l'étude de l'hiſtoire naturelle de l'incomparable M. de Buffon, le même que le Roi de France vient de décorer du titre de Comte. Je viens d'acheter ſes ouvrages & les lis avec délices. Cependant cette lecture m'humilie & me confond, & peu s'en faut qu'en comparant les caprices de ma raiſon avec le ſage inſtinct qui dirige certains animaux, je ne ſois tenté, comme je vous l'ai déjà dit une fois, de leur faire la révérence lorſque je paſſe devant eux. Peut-être même m'en ferois-je un devoir envers Meſſieurs les Caſtors du Canada, ſi je les voyois vérifier toute l'induſtrie que les voyageurs leur attribuent. Qui croiroit que c'eſt en parcourant l'hiſtoire des bêtes que j'ai trouvé la plus

belle & la plus fervente invocation qu'Anacréon, Sapho, Tibulle & Ovide aient jamais adressée au Dieu de la tendresse. Elle me paroît si enflammée & si expressive que je croirois volontiers que c'est l'amour en personne qui l'a dictée à M. de Buffon. Jugez-en par vous-même. La voici:

„ O Amour! Desir inné! Ame de la nature! Prin-
„ cipe inépuisable d'existence! Puissance souveraine
„ qui peut tout, & contre laquelle rien ne peut, par
„ qui tout agit, tout respire, & tout se renouvelle!
„ Divine flamme! Germe de perpétuité que l'Eternel
„ a répandu dans tout avec le souffle de la vie. Pré-
„ cieux sentiment qui peut seul amollir les cœurs
„ féroces & glacés! (*même celui d'un Philosophe sauvage*) „ en les pénétrant d'une douce chaleur! Cause
„ premiere de tout bien, de toute société, qui réunis
„ sans contrainte, & par tes seuls attraits, les natures
„ sauvages & dispersées! Source unique & féconde
„ de tout plaisir, de toute volupté! Amour! pourquoi
„ fais-tu l'état heureux de tous les êtres & le malheur
„ de l'homme?" (*)

Eh bien! aimable Bibi, que pensez-vous de cet hymne? Savez-vous qu'il est le précis des sentiments que vous m'auriez inspirés si, telle que je vous ai vue à la comédie de Vienne, je vous eusse rencontrée dans la forêt d'où on m'a tiré? Il est vrai que la triste vérité, annoncée à la fin de ce beau cantique, n'auroit pas manqué de rallentir mes ardeurs.

(*) T. V. p. 352. édition de Paris in-12.

J'en étois à cet endroit de ma lettre, lorſqu'on eſt venu m'avertir de l'arrivée d'une flotte chargée de vos bienfaits, ſavoir quatre langues de rennes, deux prodigieux pains de ſucre, auſſi blancs que votre conſcience, & auſſi vierges que toute votre perſonne, une tonne de tabac de la Chine, un échantillon de la panacée Chinoiſe & Tartare, un rameau d'améthyſte, enté ſur une pierre de Sibérie, un petit plan du célebre Bender, un peu trop en raccourci, pluſieurs eſtampes, entre autres celle qui repréſente le chef de l'immortel maître Pierre, & trois plans du ſuperbe ſéjour des bambins que la charité impériale y entretient, & deſquels je voudrois qu'en dépit de notre célibat, nous fuſſions les auteurs. Si cela étoit, comptez, ma belle, que cette population ne ſeroit compoſée que d'enfants faits à plaiſir.

Peu avant la réception de la flotte en queſtion, on m'a remis de votre part une boîte quarrée longue, ornée d'hiéroglyphes, & remplie du thé le plus exquis, & tel ſans doute que votre voiſin & bon ami l'Empereur de la Chine a coûtume de vous régaler. J'aurois beſoin de l'éloquence de tous ſes Mandarins pour exprimer la vive reconnoiſſance que votre généroſité m'impoſe; mais l'âge où je ſuis, & la vie ſédentaire que je mene, ne me permettent plus d'autre langage que celui du cœur, & qu'eſt-ce qu'un langage muet qui ne conſiſte qu'en vœux, en regrets, en ſoupirs, mais rien de plus?

J'ai fait préſent à Mlle. de Guttenberg d'une des quatre langues de rennes. Elle en a fait une énigme

en aſſurant que c'étoit un mets envoyé tout exprès des bords de l'Océan glacial, pour ranimer la ſenſualité d'un philoſophe à demi-ſauvage, & cela de la part d'une aimable & ſéduiſante Circaſſienne. Ce qui a le plus attiré l'attention de mon ancienne Bibi, eſt le charmant groupe d'améthyſte que la nature a fait croître ſur une ſimple pierre de Sibérie. Eſt-il poſſible? s'eſt-elle écriée, qu'un pays ſi fort dénigré parmi nous, produiſe des bijoux propres à donner du luſtre à la beauté même? Mais qu'auroit donc penſé cette Bibi ſi, comme moi, elle eût examiné le contenu des neuf tiroirs de la caſſette que M. le Général a envoyée à l'illuſtre Prince Dimitri? A l'aſpect de tant de marbres & d'agathes, ſi diverſement colorés, peut-être auroit-elle préſumé que l'incruſtation des murs de la Jéruſalem céleſte, tels que la formidable apocalypſe nous les dépeint, pouvoit bien avoir été tirée d'un pays que la prévention des étrangers a conſidéré juſqu'à préſent comme une autre vallée de miſere. Il ſe peut auſſi que les fameuſes rélégations qui s'y ſont faites, lui aient attiré cette ſiniſtre réputation, plus encore que les intempéries de ſon climat.

J'ai été enchanté de recevoir à 600 lieues de vous un billet plié à la façon de ceux que l'on s'envoie mutuellement de deux maiſons contiguës. Je ſuis tenté de croire que, par diſtraction, vous m'avez pris pour votre voiſin. Hélas! j'en ſuis bien éloigné. Ce qui me fait un ſenſible plaiſir eſt que vous ayez eu l'air d'une Déeſſe entre les blondins qui ont daigné boire à ma ſanté. Je vous ſais un gré infini d'avoir pris

M. Berger pour mon disciple. C'est assurement le plus grand éloge dont vous puissiez me combler, & celui qui seroit le plus capable de m'inspirer de la vanité, si la vanité étoit aussi utile qu'elle est nuisible.

Comme il paroît que vous avez résolu de combler tous mes desirs, je vous dirai qu'il ne s'agit plus, pour cet effet, que de quelques *Naliwnyye Tabloki* du jardin de M. le Général lorsqu'il en sera de saison. Alors s'il vous plaît les confier à un courier, je suis sûr qu'il me les remettra tout aussi fraîches, & aussi transparentes qu'elles peuvent l'être sur l'arbre qui les produit. Quant au renard bleu je n'y pense plus, car je m'imagine bien que le drôle sera assez fin pour s'esquiver à travers les forêts de la Sibérie, lorsque la caravane Chinoise y passera. N'importe : s'il se fait tuer dans la fuite, un fragment de sa robe me suffira pour me persuader que, s'il y a des renards bleus, il peut fort bien y en avoir de couleur de rose, & comme je crois qu'elle est la couleur favorite de ma Bibi, je la préfere à la pourpre des rois. J'ai eu jadis une aimable amie de votre âge qui gémissoit de ce qu'en peu d'années la décence ne lui permettroit plus de porter des habits couleur de rose. C'étoit là son foible. Mais, pour n'avoir eu que celui-là, la fable du héron & de la fille est devenue son histoire. Je crains qu'à force de passer les nuits en solitude le même cas ne vous arrive. Assurément vous l'auriez évité si nous n'étions pas venus au monde dans des temps si inégaux ; moi troptôt pour vous, vous trop tard pour moi. C'est une fatalité. Il n'est peut-être pas

impoſſible qu'un beau blondin n'y puiſſe ſuppléer. Il ne s'agit que de le bien choiſir, tant pour le dedans que pour le dehors. Il eſt vrai que l'extérieur eſt ſouvent trompeur. En ce cas il faut recourir aux lumieres du St. Eſprit, la choſe en vaut bien la peine.

S'il eſt vrai ce qu'annoncent les rumeurs publiques, que le temple de Janus ſera bientôt fermé de la part des Ruſſes & des Ottomans, me voilà dans un vrai temps de criſe par rapport à la Crimée & au commerce de la mer Euxine. Vous ſavez auſſi-bien que moi qu'elle eſt l'ardeur de mes vœux ſur ces deux objets. S'ils ſont exaucés je me retire en Ukraine où on me dit que le peuple n'eſt point eſclave, & j'y conſtruis un hermitage où je puiſſe me ſanctifier, & y exercer l'art utile & ſublime de l'agriculture, dans la vue que, quand je ſerai confirmé en ſainteté, ma chere Bibi viendra me voir pour m'aider à faire des miracles. On dit qu'où vous êtes, le feu même a été glacé pendant cet hiver. J'en ai tremblé pour la ſanté de M. le Général & pour la vôtre. Malgré tout ce qu'on vous a dit du bon état de la mienne, jamais elle n'a été ſi fortement attaqué. Adieu, mon aimable Bibi, je n'en puis plus de la main & des yeux. Conſervez votre amitié au trop ancien berger d'Auſtraſie.

Vienne le 12. Mai 1772.

P. S. On vient de me dire qu'où vous êtes, il exiſte une belle ſuite métallique de tous les Souverains de l'Empire de Ruſſie, depuis Rurik (l'an de J. C. 862,) juſqu'à préſent. Si cela eſt, ne pourriez-

vous pas m'en procurer les empreintes en cire ou en plâtre, & si elle est en argent, m'en indiquer le prix; car vous pouvez bien croire que je n'ai garde de souffrir qu'une telle suite manque au cabinet impérial.

J'ai l'obligation au sage & studieux M. Julinez de m'avoir expliqué l'admirable distribution de la maison Impériale des orphelins à Moscou. Je croirois volontiers que ce sont l'intelligence, l'ordre, la symmétrie, la magnificence & la santé en personnes qui en ont conçu le plan & qui l'ont exécuté. Puissent toutes les vertus, les beaux arts, & les métiers utiles, être à jamais enseignés & exercés dans les divers appartements qui leur sont assignés. Si la gravure en taille-douce y est un jour aussi florissante que je le souhaite, pusse-t-elle employer ses burins à nous représenter la figure, les mœurs & les coûtumes des diverses nations soumises au sceptre de l'immortelle Autocratrice !

Est-il bien possible que le tabac Chinois que vous m'avez envoyé soit un objet de commerce en Sibérie, chez les Tonguses & les Jakutes? Vous auriez trop ri si vous eussiez vu les grimaces des Viennois qui ont osé en goûter; mais il s'en faut bien qu'ils aient été aussi dédaigneux à l'égard des langues de rennes.

S'il est vrai, comme les Gazettes l'annoncent qu'il y aura un congrès à Jassi, j'espere bien, qu'avant de commencer ses séances, il aura l'attention de m'envoyer une bouteille de vin de Kotnara, couleur d'émeraude. Alors pour mettre le comble à tous les caprices de ma sensualité, il ne me manquera plus qu'un seul flaccon de ce fin Bourgogne qui croît au beau

milieu de cette fameuſe preſqu'isle, où la belle Iphigénie a été prêtreſſe de Diane. Adieu, ma chere Bibi, je vous embraſſe de toute mon ame.

Vienne le 23. Mai 1772.

LETTRE CXI.

Réponſe.

DANS une de mes dernieres, j'avois promis à mon ami de lui envoyer, ſitôt que la caravanne de Sibérie arriveroit, un des meilleurs renards bleus qu'il ſe trouveroit. On en a attrapé deux à votre honneur & gloire, faites en un manchon pour l'hiver qui vient, vous aurez avec cela l'air d'un fermier-général.

Je ſuis depuis trois ſemaines à la campagne de Carsko-zelo, où je ne vois pas une feuille ni un brin de verdures. Les arbres ſont tous nuds au mois de Mai, pluie, vent, neige ſont en abondance; ha! le beau climat. Adieu, mon ami, portez-vous bien, perſonne ne vous aime plus que moi.

Anaſtaſie Socoloff.

Czarsko-zelo le 17. Mai 1772.

LETTRE CXII.

Mon aimable & constante Bibi,

Le 26 Juin je reçus votre lettre du 17 Mai, & je reçois actuellement dequoi aller de pair avec un fermier-général & de faire le gros dos, comme fit mon ami Gil-Blas de Santillane lorsqu'il fut investi de la jolie seigneurie de Lirias. J'ai même encore plus sujet que lui d'être fier; car l'amitié d'une Bibi attentive à prévenir tous mes desirs, & jusqu'à mes caprices, me rend encore plus content que ne feroit la possession du plus beau fief de l'Espagne. Je vous suis vraiment très-obligé des deux renards que vous m'avez envoyés. Le présent est très-magnifique; mais je proteste que je ne m'y suis jamais attendu. Voici quelle a été l'occasion de vous en parler. En lisant le sixieme chapitre du premier tome de Kamtschatka, j'y trouvai ce qui suit: On trouve de plus à Kamtschatka toutes les différentes especes de renards qu'on voit ailleurs, comme le rouge, la couleur de feu, le renard à poitrine bleue ou tacheté de croix noires, le châtain, le châtain noir, &c. Le renard bleu me rappella la terrible histoire de l'ogre à barbe bleue que j'avois lue dans les contes des fées, & qui m'avoit fait pleurer comme un veau dans la forêt de Ste. Anne, parceque ce maudit ogre mangeoit toutes ses femmes à la croque au sel. Après avoir lu le passage ci-dessus, eh parbleu! m'écriai-je, a beau mentir

qui vient de loin ; mais je connois une aimable Bibi qui ne ment point, & qui aura la bonté de m'apprendre ſi effectivement il y a des renards couleur d'azur. Un échantillon de la robe de l'un d'eux, inſéré dans une lettre auroit ſuffi pour ſavoir à quoi m'en tenir. Point du tout, ma généreuſe Bibi, pour mieux confondre mon incrédulité, m'érige en fermier-général, & m'envoie de quoi en imiter le faſte. Cependant c'eſt à quoi j'aurai peine à me réſoudre. J'ai toujours eu pour principe de ne reſſembler qu'à ce que je ſuis, & à ne pas me gonfler comme la grenouille de la fable, crainte d'accident.

Je vous ai écrit une longue lettre en date du 12 Mai, avec un ample P. S. du 23 du même mois. Ces deux chiffons ſont encore ici parceque, ne les ayant pas jugés dignes d'être envoyés par la poſte, j'ai attendu le départ de M. Julinez, & c'eſt ce que j'attends encore. Lorſque vous les recevrez, ils pourront vous ſervir d'antidote contre l'inſomnie.

J'ai l'honneur d'être avec tous les ſentiments de la reconnoiſſance la plus vive & de l'amitié la plus ſincere, aimable Bibi, le plus dévoué de vos ſerviteurs

V. J. Duval.

Vienne le 12. Juillet 1772.

P. S. J'ai reçu l'eſtampe de la préſentation de la Ste. Vierge. J'eſpere bien que les mains de cette Reine des cieux ſeront plus belles & plus correctes dans le grand tableau que dans la copie. Lorſque le graveur de Berlin les a eſquiſſés, j'aurois voulu que les vôtres lui euſſent

ſervi de modele. Aſſûrément il eût mieux réuſſi qu'il n'a fait, en ſuppoſant que vos mains ſoient encore potelées comme j'ai eu le plaiſir de les voir il y a dix ans. Peut-être que l'auſtérité du célibat où vous avez toujours vécu depuis ce tems-là, les aura un peu amaigries. Mais qu'y faire? Vous ſavez que la virginité eſt un état de ſouffrance, nullement favorable à l'embonpoint. Auſſi mes doigts n'ont-ils jamais été ornés de foſſette comme les vôtres. J'eſpere que le peintre qui travaille à votre portrait ne les oubliera pas, & que quelque blondin aura ſoin de l'en faire ſouvenir. Quelques-uns de ceux à qui j'ai montré la miniature dont vous m'avez honoré diſent, comme moi, qu'elle eſt charmante; mais qu'elle le feroit beaucoup plus, ſi la partie ſupérieure du buſte eût eu beſoin d'être à demi-voilée par je ne ſais quel ornement qu'en terme de toilette on nomme tour-de-gorge. A cela j'ai répondu que ce que les Bibis nomment leur ſein, n'étoit point à la mode en Ruſſie & que, quand il le feroit, la modeſtie empêcheroit de le produire. On m'a répliqué qu'en ce cas la modeſtie ſeroit plutôt un vice qu'une vertu. Que dire à cela? Trop de choſes; mais je ne les ſais pas.

LETTRE CXIII.

Réponse.

MON ſéjour de la campagne eſt fini. Me voilà depuis quelques jours en ville. J'ai repris poſſeſſion de mon entreſol, où je me trouve le mieux du monde. Je chante, je rêve tout à mon aiſe; vous êtes toujours le premier dans ma penſée; cela n'eſt pas une nouvelle pour vous, mon ami, c'eſt moi qui ai le plaiſir de la nouveauté. Vous ne vieillirez jamais dans ma mémoire, mais vous ſerez toujours tout neuf pour moi, voilà comme je ſuis bâtie.

L'arrivée de M. Julinez dans ce pays m'a fait plaiſir, il m'a dit que mon Philoſophe ſe portoit bien, & qu'il a trouvé mon billet drôlement écrit. Je ſuis bien aiſe qu'il vous ait paru tel, ſi vous me voyiez, vous me trouveriez plus ſinguliere encore. Politiquons maintenant: j'apprends que des ames charitables, portées pour la paix, ſe ſont mèlées de partager la Pologne; cela étant, mon regne & le vôtre eſt donc fini dans le pays des Infideles. Commençons-le en Pologne, puiſque tout y va être tranquille, j'aime la tranquillité. Depuis quelque temps je me ſuis mis dans la tête d'avoir une ſtaroſtie. Hé pourquoi ne l'aurois-je pas, vous êtes tout armé en cas de difficultés. Eſt-ce la raiſon qui vous en empêchera? elle eſt inutile, mon ami, quand le noble vouloir s'en mèle.

Je

Je ſuis enchantée que les Lettres de Mad. de Pompadour vous faſſent plaiſir. Elles ſont mes délices depuis que je les ai lu. La franchiſe & la vérité caractériſent la nobleſſe de ſon ame; c'eſt préciſément ce qui me tourne la tête. Je la laiſſe faire, il vaut mieux qu'elle ſoit dérangée de cela que d'autre choſe.

J'ai lu l'Hiſtoire des Juifs, en 4 Tomes. Je ſuis fâchée d'y avoir perdu mon tems. Il n'y a que Moyſe qui me conſole des mauvaiſes actions que les autres ont faites. Du moins prêchoit-il la modeſtie & la propreté aux femmes.

Je ne manquerai pas de lire le Spectateur, vous me le recommandez trop, pour que je néglige une lecture ſi utile & ſi agréable.

Vos chiffons, dont M. Julinez a été le porteur, ſont très-jolis. Ils ont fait un effet ſur votre Bibi tout différent de celui que vous vous êtes imaginé. Bien loin de m'endormir, ils me réveillent. Je ſouhaite de tout mon cœur, que le tremblement de la main ceſſe, & que mon ami puiſſe écrire pour me faire dormir. Le beau ſommeil que j'aurai, après avoir lu & relu vos ſentiments d'amitié pour moi. Allons, mon cher Philoſophe, écrivez toujours; que je dorme, ou que je veille, vous me ſerez en tout temps agréable.

Mes deux renards vous ont ſurpris, j'en ſuis fort aiſe. J'aime les ſurpriſes, ſur-tout quand elles ſont plaiſir. Adieu, mon aimable & conſtant berger; je dis plus d'une fois dans la journée, que pour être

aimée & sentir soi-même ce précieux don de l'amitié, il faut vous connoître. Aussi suis-je toute à vous

Anastasie Socoloff.

St. Pétersbourg le 16. Sept. 1772.

P. S. M. le Général, à qui vos nouvelles sont toujours plaisir, me charge de vous dire mille choses de sa part. Le diligent M. Julinez vous remettra une boîte avec des pommes; elles sont du jardin de M. le Général. Je souhaite qu'elles arrivent bien conservées, afin que vous ayez quelque idée de notre rondeur transparente.

LETTRE CXIV.

MON AIMABLE & SPIRITUELLE BIBI,

J'AI reçû hier votre charmante lettre, avec les quatre *Naliwyyc Tabloki.* Quoiqu'empaquetées tout au mieux, le voyage en a si fort terni la surface, que leur transparence s'est plus qu'à demi éclipsée. Qu'importe! je sais à présent comme elles sont dans leur parfaite maturité, & cela me suffit. Venant du jardin de l'illustre Mécene de la Russie, je les préfere aux pommes des Hespérides. Quelle obligation n'ai-je pas à la lettre de M. Dupont de m'avoir mis au fait du caractere bienfaisant de cet insigne citoyen! Puisse chaque province de votre Empire en produire un pareil! Je suis forcé de remettre à une autre fois à vous écrire. Le rhume veut m'étouffer, & ma main

me refuſe ſon ſervice. Cependant il faut que je vous diſe que mon cœur eſt en deuil, à cauſe de la rupture du congrès, qui vous porte à renoncer au joli petit royaume de Paphos, & par rapport à l'incendie qui a détruit un de vos plus eſſentiels établiſſements &c. Seroit-il bien vrai qu'un auſſi funeſte accident ne fût qu'un pur effet du hazard? J'en doute beaucoup. Pour achever de m'accabler, la Bibi que je chéris le plus au monde, me paroît ambitionner une ſtaroſtie. Ah juſte ciel! une ſtaroſtie! Quoi! ma chere Bibi deviendroit une Staroſteſſe! Mais vraiment ce ſeroit là une métamorphoſe plus étrange que toutes celles que l'ingénieux Ovide a imaginées. Non, non! ſi l'auguſte Thémis a des Calmouks & des Baskirs à récompenſer, qu'elle leur diſtribue des ſtaroſties, & qu'elle réſerve les jolis petits royaumes, comme celui du Boſphore & de la Colchide, pour des préſents de nôces aux belles Nymphes de ſa ſuite. Il eſt vrai que, par rapport au commerce & à la ſûreté, la célebre Tauride & le petit empire de Trébizonde me tiennent fort à cœur; mais hélas! . . . . . .

Adieu, ma chere Bibi, mes deux mains ſont laſſes d'écrire, ſans quoi je me ferois efforcé de vous endormir. C'eſt de toutes les facultés de mon ame que je ſuis votre très-dévoué ſerviteur & ami

Le Caduc berger d'Auſtraſie.

Vienne le 14. Octobre 1772.

LETTRE CXV.

Réponse.

HA, mon ami, que me dites-vous ! j'apprends par votre derniere que votre main vous refuse son service, & que le rhume veut vous étouffer. Cette nouvelle ne me fait pas plaisir ; je souffre en vous voyant souffrir. Si les regrets d'une Bibi qui vous aime pouvoient vous soulager, l'amitié seroit de quelque utilité, mais la mienne à votre égard est aussi stérile qu'une terre inculte ; elle ne vous guérit de rien..

Puisque mes prétentions en Pologne vous accablent, j'y renonce pour ne pas augmenter votre mal. Allons, allons, mon ami, je ne pense plus à la starostie. Mais c'est pour porter plus haut mon ambition. Une Bibi en est plus capable qu'un autre : son imagination grimpe toujours plus haut que la raison. Croyez-vous que le vouloir d'une Bibi soit chose si aisée à accomplir ? Si mon ami confirme la question, je serai plus opiniâtre que jamais à vouloir ce que je veux ; mon Philosophe en aura sa part ; je ne forme point de vœux sans l'y associer.

La rupture du congrès ne m'a pas plû. On dit pourtant, que la paix se fera ou que le diable s'en mêlera. Je crains ses opérations, elles sont plus promptes que la politique des cabinets, à moins que celle-ci ne se pique d'honneur.

Les incendies étoient très-fréquents cet été. Celui de l'hôtel des cadets a été considérable, & a causé bien des embarras à M. le Général. On croit que c'est le hazard qui nous a occasionné ce dommage. Puisque tout dépend de l'imagination, il n'en coûte pas plus de bien penser que mal.

Le courier de la présente vous remettra 58 médailles d'argent, que vous m'avez demandées, pour le cabinet impérial. C'est une collection complette de nos Grands-Ducs de Russie depuis Rurik. Selon l'histoire que j'ai lue, ils méritent peu notre curiosité. Elles coûtent 90 roubles, 50 copeks.

Ci-joint une petite boîte de thé blanc, il n'a d'autre mérite que la rareté; pour le goût, il n'est pas agréable.

Ci-joint la suite de la brochure de M. Dupont, que je vous ai déjà envoyée, comme aussi des vers faits pour les Demoiselles de la Communauté, copiés par elles-mêmes. L'auteur en est inconnu, mais le mérite de ses enfans n'est que trop visible pour leur âge. Les Ministres étrangers, malgré leur politique, sont en extase. Adieu, mon ami, portez-vous bien; aimez-moi comme je vous aime, alors nous n'aurons point de querelles. Encore un imprimé.

St. Pétersbourg le 13. Novembre 1772.

LETTRE CXVI.

AIMABLE BIBI,

CE n'eſt qu'en tremblant, & à deux mains, que je vous écris, non par crainte, mais par infirmité. Cependant je ne puis laiſſer partir M. Julinez, ſans vous prier d'accepter le petit préſent qu'il vous remettra de ma part. J'en ai tant reçu de la vôtre, qu'il *y* auroit de la dureté à refuſer celui-ci.

L'énorme contrebande que les gens de la ſuite de l'Ambaſſadeur de France ont clandeſtinement introduite dans cette ville, a engagé la cour à reſtraindre les franchiſes dont les Miniſtres étrangers ont joui juſqu'à préſent. Déſormais ils ſeront ſoumis aux taxes de la douane. Ainſi, ma chere Bibi, il ne faut plus me rien envoyer ſous l'adreſſe de l'illuſtre Prince Dimitri. Je me rendrois coupable d'indiſcrétion, ſi je lui occaſionnois la moindre dépenſe qui lui fût étrangere. Depuis que j'ai le bonheur de vous être connu, vous n'avez ceſſé de me combler de vos bontés, & je crois qu'il eſt temps d'en interrompre le cours. Cependant j'accepterai volontiers les brochures dans le goût de la lettre à M. Dupont, de même que les eſtampes propres à m'inſtruire des prodiges qui s'operent où vous êtes, relativement au bien public, aux édifices, & à des chef-d'œuvres de méchanique, très-capables de faire honneur à Archimede & aux Vitruves de la vénérable antiquité. Tel eſt

entre autres l'admirable modele de la machine que l'on a employée au tranſport du précieux rocher, tombé des nues, pour ſervir de piédeſtal à la ſtatue du plus grand des humains. Ce modele, que j'ai eu l'avantage de contempler à mon aiſe, ne mérite pas moins d'être conſervé que celui que j'ai vu dans une ſalle du vatican, ſelon lequel l'auguſte baſilique de St. Pierre a été conſtruite.

Auſſitôt que la ſuite métallique de vos Souverains ſera parvenue au cabinet impérial, je ſerai ponctuel à en remettre le prix à l'hôtel du Prince Dimitri.

Adieu, mon aimable Bibi. Puiſſe le ciel vous combler de ſes bénédictions, & accorder une ſanté inaltérable à votre illuſtre protecteur habituel, & vrai bienfaiteur de ſa patrie. Ce ſont les vœux ſinceres de votre ami & très-dévoué ſerviteur

V. J. Duval.

Vienne le 17. Janvier 1773.

P. S. J'ai envoyé deux médaillons de la deſtruction de la flotte Ottomanne, & une langue de renne à un de mes amis à Paris; & un autre médaillon en Angleterre. Ils ſeront étonnés qu'un ancien faune des forêts ſe ſoit attiré de pareils préſents.

Duval, Directeur du Cabinet Impérial des Médailles à Vienne, ſouhaiteroit

Quelques monnoies de la grande Bucharie & des pays ſitués entre la mer Noire & la mer Caſpienne, & ſur-tout celle de Géorgie à tête de porc, ſi elle exiſte.

Quelques monnoies au nom des Chans de la Crimée, s'il y en a.

Quelques-unes des anciens Grands-Maîtres de Livonie & de la ville de Derpt, s'il s'en trouve.

Un rouble de Ruſſie à l'image de St. Nicolas.

Un éçu & un ducat du Duc actuel de Courlande.

Un Catalogue des eſtampes de toutes les maiſons Impériales de St. Pétersbourg & de ſes environs.

Une liſte de toutes les médailles à l'effigie de S. M. l'Impératrice Cathérine II.

Quelques eſtampes des plus belles dames de Ruſſie.

LETTRE CXVII.

Réponſe.

L'ARRIVÉE de M. Julinez m'a fait plaiſir; votre petite lettre bleue m'en a fait davantage; tout ce qu'elle contient m'intéreſſe vivement. Il n'y a que ce tremblement de main, mon ami, qui ne me fait pas plaiſir. N'y auroit-il pas moyen d'en arrêter la continuation? Je ne puis m'accoûtumer à cette idée triſte de ſavoir que vous devenez infirme; cette penſée me ſerre le cœur. Quand vous jugerez à propos de me donner de vos nouvelles, ſervez vous d'une autre main. Ne vous fatiguez pas en m'écrivant, ménagez vous plus que vous n'avez fait.

J'accepte avec plaiſir la belle médaille d'or, que M. Julinez m'a remiſe de votre part. Je n'oſe pas vous

refuser; votre vouloir eſt une loi pour moi: ainſi ſoit-il; que la volonté de mon Philoſophe ſoit faite. Recevez, je vous prie, mes remerciements; ils ſont auſſi ſinceres que l'amitié que je vous porte.

J'eſpere que mon Philoſophe a reçu tout ce que je lui ai envoyé avec le valet-de-chambre du Prince Galitzin. M. Julinez vous remettra deux livres de la meilleure rhubarbe, nouvellement arrivée de la Chine. Je ſouhaite qu'elle vous faſſe autant de bien que j'ai de plaiſir à vous l'envoyer.

M. le Général, à qui ſes occupations ne donnent jamais de repos, vous eſt très-ſenſiblement obligé, mon ami, de la part, que vous prenez à ſa ſanté ainſi qu'à ſes travaux. Il n'eſt pas moins fâché que moi, de vous ſavoir incommodé.

Czarsko-zelo le 20. Mars 1773.

LETTRE CXVIII.

Autre Réponſe.

QU'IL pleuve, qu'il tonne, que le ciel gronde, mon ami le Philoſophe, toujours ſérieux & tranquille, ſon cœur tendre eſt à l'abri du mauvais temps. La tendreſſe qu'il a pour ſa Bibi du Nord, ſurpaſſe pluie & vent du mois de Mai, témoin la lettre que M. Goldhach m'a remiſe de votre part. Je lui ai demandé de vos nouvelles; l'empreſſement avec lequel je l'ai queſtionné ſur l'état de votre ſanté, ſur la

constance de votre cœur, ainsi que sur toute votre personne, parut étonner le jeune homme. Cela m'a fait, je vous jure, grand plaisir. L'amitié qui regne entre nous est vraiment pastorale. Il me vient une idée. Si nous étions près l'un de l'autre, & qu'on nous nous eût obligé de garder un troupeau de moutons, je ne sais s'il auroit été en sureté entre nos mains. Je l'aurois quitté cent fois par jour, pour vous dire que j'aime à vous regarder & vous garder mille fois mieux que les moutons. — M. Julinez vous remettra, de ma part, mon portrait, que vous avez desiré avec tant d'empressement, comme aussi le code en quatre langues, que vous placerez dans un coin de la bibliotheque Impériale dont vous prenez tant de soin. Il vous auroit également apporté les autres réglements que vous souhaitez, mais ils sont en langue du pays. Je juge dès-lors inutile de vous les envoyer. Néanmoins si vous les voulez, vous les aurez pareillement.

Consolons nous, mon ami, le temps n'est pas meilleur ici que chez vous. Depuis deux ans l'hiver de votre pays a pris plaisir de passer l'été en Russie. Cela me chiffonne furieusement, vu que ce mauvais temps fait tort à votre santé, & que j'ai tant de raison à souhaiter qu'elle soit meilleure. De plus, il m'empêche de mettre mes robes de taffetas; bon gré malgré, il faut être enveloppée comme un oignon. Adieu, mon ami, vous occupez si fort mes facultés spirituelles, qu'il ne m'en reste aucune pour me

ſouvenir du lieu & de la date. Le pórteur vous dira le quand & comment. Votre très-dévouée Bibi

Anaſtaſie Socoloff.

Au mois de Juin 1773.

P. S. La nouvelle du vaiſſeau péri, qui attriſte ſi fort votre bon cœur, eſt fauſſe, à ce qu'on dit. Mes compliments, je vous ſupplie, au Prince Dimitri. Adieu.

Voici une paire de boucles d'oreille accompagnée d'un cœur. Ils peuvent ſervir d'ornement à la Bibi en chapeau de paille doublé de taffetas bleu, qui a fait tant d'impreſſion ſur le cœur de mon Philoſophe. J'eſpere que cet ajuſtement lui fera ſa fortune. . . . Elle vous en ſera redevable, car tout dépend d'un rien dans ce monde.

LETTRE CXIX.

MA CHERE BIBI,

QUOIQUE le tremblement de ma main me rende l'écriture très-pénible, je ne puis me réſoudre à laiſſer retourner M. Julinez, là où vous êtes, ſans vous donner encore quelques ſignes d'une vie qui commence à me paroître un peu trop longue & ennuyeuſe. Cependant pourriez-vous croire que, tel que je ſuis, je vous embraſſerois volontiers cinquante-huit fois pour les cinquante-huit médailles d'argent, à l'effigie des Souverains de la Ruſſie, dont vous avez enrichi le

cabinet Impérial. Cette belle ſuite nous manquoit. Auſſi ai-je long-temps ſoupiré après elle. A préſent je ſuis envers elle comme ceux qui, engagés dans la vie conjugale, ceſſent de ſoupirer, ſi-tôt que tout eſt dit entr'eux. J'eſpere qu'on vous aura remis les quatre-vingt-dix roubles & cinquante copeks, c'eſt-à-dire, cent cinquante-deux florins, vingt creutzers, pour prix de cette belle ſuite. Si cette ſomme vous eſt parvenue, je vous prie de vouloir bien me l'annoncer. Le chiffon bleu que M. Julinez vous a remis doit vous avoir appris que la derniere caſſette, ayant été portée de la douane à notre auguſte Impératrice, elle a lu les papiers, tant imprimés que manuſcrits qu'elle contenoit. Je ſerois curieux de ſavoir ce qu'elle aura penſé du ſublime diſcours de l'auguſte Thémis.

Savez-vous, ma belle, que Minos, Numa, Lycurgue & Platon peuvent bien aller ſe cacher, puiſque, malgré les oracles qu'ils ont conſultés pour la rédaction de leurs loix, ils n'ont rien imaginé, en fait d'inſtitution nationale, de comparable à ce qui eſt énoncé dans les papiers dont il s'agit? Mais ſavez-vous auſſi que ſi ce plan d'éducation vient à s'effectuer, il n'eſt pas à douter que la Ruſſie n'arrive bientôt au faîte de la grandeur.

Avant la derniere paix d'Aix-la-chapelle & dans le temps qu'on doutoit qu'elle eût lieu, il plut au célebre Voltaire d'en prédire la concluſion, fondé, diſoit-il, ſur ce que la Ruſſie envoyoit à ſes alliés quarante mille Ambaſſadeurs pour la ſigner. Eh! qui pourra l'empêcher, en cas pareil d'en envoyer cent mille? Ce

ſeroit alors que la Ruſſie ſeroit ſur terre ce que la Grande-Bretagne eſt ſur mer, & que ſe vérifieroit ce qu'un miniſtre de cette Puiſſance a dit: qu'il feroit enſorte qu'il ne ſe tireroit pas un coup de canon en Europe ſans la permiſſion de ſon maître. Puiſſe l'auguſte Thémis réaliſer pour ſoi ce que le miniſtre Anglois ſe propoſoit! J'en ſerois ravis car, s'il exiſte jamais une Puiſſance prépondérante, pour peu qu'elle ſoit équitable & modérée, elle pourroit empêcher que la triſte Europe ne ſoit ſi ſouvent déſolée par les horribles guerres qui la transforment en une eſpece d'enfer.

Adieu ma chere Bibi, préſentez mes très-humbles reſpects à votre très-illuſtre & très-généreux patron. Puiſſe votre patrie ne jamais manquer de citoyens qui lui ſoient autant dévoués que lui! & vous ſoyez perſuadée que *fin all' ultimo reſpiro* l'amitié & toutes les bontés dont vous m'avez comblé me ſeront toujours préſentes.

V. J. Duval.

Vienne le 9. Juillet 1773.

P. S. J'ai reçu avec la plus vive reconnoiſſance l'excellente rhubarbe dont vous m'avez gratifié. Si elle me rajeunit je fais vœu d'aller revieillir auprès de vous. Il eſt vrai que vous n'êtes pas trop amplement logée. M. Julinez vous dira que mon appartement pourroit contenir tout un ſerrail, mais, quand il ſeroit auſſi peuplé que celui de Stamboul, hélas! je ne ſuis rien moins qu'un Sultan; l'âge & la ciguë y ont mis bon ordre.

J'ai eu ſoin de remettre à l'illuſtre Prince Dimitri tout ce que contenoit pour lui la caſſette dont notre auguſte Impératrice a eu l'inſpection. Agréez mes remerciements pour la boîte de thé qui y étoit compriſe. Il n'y a que votre ami l'Empereur de la Chine qui en ait du pareil; j'en boirai à votre ſanté & à la mienne.

LETTRE CXX.

De M. de K. à Mlle Anaſtaſie.*

MADEMOISELLE,

JE ſuis bien à plaindre qu'une mauvaiſe nouvelle doive me procurer l'honneur de vous écrire. Elle concerne votre reſpectable ami M. Duval qui eſt dangereuſement tombé malade de la gravelle, ſans qu'il lui reſte beaucoup d'eſpérance de pouvoir ſe remettre. Le 28 du mois paſſé il eſſuya la plus rude attaque de ſon mal. Il en perdit entiérement connoiſſance. On l'adminiſtra de tous les ſacrements, & les médecins déclarerent qu'il ne ſurvivroit peut-être pas au lendemain. Cependant le bon naturel de ce cher vieillard fit un heureux effort. Il revint à lui vers le ſoir, dormit cinq heures la nuit, & le lendemain matin je le trouvai, à mon grand étonnement, avec la même ſérénité d'ame dans ſon lit, comme s'il ſe fût tout-à-fait bien porté. Eh, mon cher ami, me dit-il, on m'a donné hier mon paſſeport pour l'autre monde ! Qu'en

dites-vous ? Cela ne ſe peut point, mon cher Monſieur Duval, lui répondis-je, nous ne ſaurions nous familiariſer encore avec l'idée de nous ſéparer de vous, & j'eſpere que le bon Dieu voudra bien vous rendre à nos prieres — „ Bon, reprit-il, je ſerois joli „ garçon avec les infirmités qui m'accablent. Ne „ vaut-il pas mieux que je parte ? Cependant, conti„ nua-t-il, il y a deux choſes qui m'attachent encore „ à la vie ; l'une de jouir plus long-temps de la tendre „ amitié de ma chere Bibi, & l'autre de voir la fin de „ votre guerre avec la Porte, & de quelle maniere „ l'incomparable Cathérine II. impoſera la loi à ſes „ ennemis. „

Il s'attendrit en me diſant cela, ſans diſcontinuer néanmoins à parler.

„ Mais, s'il faut que je meure, je vous prie d'être „ l'interprête de mes ſentimens auprès de Mlle. Ana„ ſtaſie. Vous lui direz que ſon ſouvenir m'a égayé „ dans mes plus vives douleurs &, qu'en vrai fidele „ berger d'Auſtraſie, je lui ſuis reſté dévoué juſqu'à „ mon dernier ſoupir. Son portrait, ajouta-t-il, ne „ me quittera point, tant que je vivrai, mais quand je „ ne ſerai plus, j'ai déja donné ordre qu'on le remette „ avec tous les papiers relatifs à notre correſpon„ dance, entre les mains de M. le Prince de Galitzin „ qui en ſaura diſpoſer. „

Si vous aviez pu, Mademoiſelle, aſſiſter à cette ſcene, vous en auriez été vivement émue, cela s'entend ; mais en même temps vous n'auriez pu vous empêcher d'admirer l'aſcendant que la philoſophie a

gardé, dans ce moment critique sur l'esprit de M. Duval. Le ton assuré & ferme, avec lequel il s'énonçoit, testoit clairement de l'élévation de ses principes, & de quelle maniere réfléchie il s'est approché de l'époque fatale. Il démentit encore moins ce caractere le jour suivant quand, après une nuit fort inquiete, il résolut de signer son testament, écrit depuis bien du temps par lui-même. Il me fit prier de vouloir y servir de témoin. J'écoutai, avec la plus grande attention, la lecture de cet instrument, unique peut-être dans son espece. Après un exorde des plus pathétiques adressé à la Divinité, il déclare son légataire universel un ancien ami & successeur au cabinet Impérial des Médailles, M. Verot. De-là il passe tout de suite à une fondation faite en faveur des pauvres filles dont il veut que trois par an soient dotées de la rente de onze mille florins déposés pour cet effet, de son vivant à la banque.

Pendant que le notaire lisoit cet article M. Duval me regardoit fixément & puis, en éclatant tout-à-coup de rire, il me dit, „ Eh bien ! ne vous ai-je pas „ répété souvent que je ferois quelque chose pour „ les jolies filles? C'est à ma Bibi qu'en appar- „ tient la gloire; c'est elle qui m'a entretenu dans „ ces tendres dispositions. „

Le notaire, qui apparemment n'avoit de sa vie vu tester que des hommes vulgaires, ne savoit que penser d'une telle contenance, & me dit en sortant: *Non; jamais je n'ai vu faire un pareil testament.*

Mr. Duval se leva alors & appuyé sur mon bras, il alla enfermer lui-même le testament dans son bureau.

„ Je

„ Je ſuis bien content, me dit-il, chemin faiſant, „ d'avoir ainſi mis ordre à toutes mes affaires, maintenant je n'ai plus rien ſur le cœur. „ Il mangea enfin ſa ſoupe & je le laiſſai de très-bonne humeur. Depuis tout ce temps-là la maladie n'a pas empiré ; mais la cauſe du mal ſubſiſtant toujours dans un degré fort éminent, je ne ſaurois, Mademoiſelle, vous raſſurer encore ſur la perte dont vous êtes menacée d'un jour à l'autre.

La Cour de Vienne a donné dans cette occaſion des marques diſtinguées d'eſtime & d'affection à M. Duval, & a prouvé par-là, ce me ſemble, qu'elle ſait apprécier le vrai mérite.

L'Empereur en perſonne, l'Archiduc Maximilien & les Archiducheſſes Mariane & Eliſabeth, avec un nombreux cortege, ont ſuivi le Saint Sacrement juſque dans l'appartement de notre philoſophe. L'Impératrice Reine s'eſt informée de tout ce qui concernoit le malade, a ordonné que les chirurgiens de la Cour ſe relevaſſent auprès de lui jour & nuit, & qu'on ne négligeât abſolument rien pour le ſoulager, & pour le ſauver s'il étoit poſſible.

Dieu veuille que ces ſoins ne ſoient pas infructueux ! Car, quand j'aurai l'honneur de vous dire, Mademoiſelle, que dans les ſix années que je me trouve dans ce pays-ci, M. Duval m'a conſtamment honoré de ſa viſite deux fois par ſemaine, qu'à huit heures du matin, préciſes, il entroit chez moi, prenoit le déjeûné & me communiquoit, dans des entretiens délicieux, ſes lumieres ſur mille & mille choſes, avec la

plus grande intimité, vous ne ferez pas surprise du tout que l'appréhension où je suis de lui voir bientôt finir sa carriere m'alarme & me désole. Je ne me trompe certainement pas, Mademoiselle, en jugeant de votre embarras par le mien. L'attachement qui vous lioit à ce digne mortel, depuis un temps beaucoup plus considérable, ne peut que rendre vos regrets encore plus amers &, je le répete, ce n'est qu'avec une répugnance extrême que j'ai pris le parti de vous communiquer ces circonstances affligeantes. Permettez au moins que je puisse y ajouter les assurances de la considération très-distinguée avec laquelle j'ai l'honneur d'être &c.

Vienne le $\frac{18}{29}$. Janvier 1774.

LETTRE CXXI.

Autre Lettre de M. de K à Mlle Anastasie.*

Mademoiselle,

La santé de M. Duval va beaucoup mieux. Je m'empresse de vous en faire part, connoissant tout l'intérêt que vous prendrez à cette nouvelle. La faculté avoit déjà prononcé l'arrêt fatal sur les jours du philosophe, mais elle s'en retracte maintenant. M. de Humbourg, un des premiers médecins de l'Empereur, m'a dit lui-même que, de la maniere dont la maladie avoit tourné, M. Duval pourra vivre encore, & se porter passablement bien pendant quelque temps. Il ajoute seulement la malheureuse clause que sa guérison ne sera jamais

que palliative. Je souhaiterois qu'il se trompât autant dans son sentiment que les apparences paroissent l'indiquer. Du moins M. Duval reprend des forces, & mange de très-bon appétit. J'assiste souvent à son dîner, & il se plaint toujours de la trop grande frugalité à laquelle on l'astreint. Il me charge de vous annoncer sa convalescence, Mademoiselle, & la ferme résolution où il est de vous écrire incessamment. „ Si mes „ mains, me dit-il, me refusent leurs bons offices, „ je les abdique, & me sers de celles d'un de mes „ amis. Allez, je sais me mettre au-dessus de ma ca„ ducité quand il s'agit de prouver à ma chere Bibi „ que j'ai encore le cœur tendre. „ — Vous vous appercevez déjà que la gaieté d'esprit n'abandonne point cet aimable vieillard, & effectivement je crois que c'est elle qui le retient dans la vie. Il s'amuse de tout, & ne connoît jusqu'à présent l'ennui que de nom. Je lui porte gazettes, journaux littéraires, & tout ce qui me tombe de pieces fugitives entre les mains. Il lit tout, & me sait bon gré de ces petites attentions. Pas plus loin qu'avant-hier je lui fis grand plaisir par le trait d'une lettre que je reçus de Londres. Un gentilhomme Anglois, qui s'étoit étroitement lié avec M. Duval, l'année passée, & qui à son retour en Angleterre, en avoit souvent parlé à Milady G*, femme de beaucoup d'esprit, & passionnée pour le vrai mérite, ce Gentilhomme m'écrivit dans les termes suivants: „ Comment se porte notre cher, notre aimable, notre „ respectable Philosophe? Assurez-le de mon estime, „ de ma vénération. Je vous envie le bonheur de le

„ voir. Milady G * m'a dit l'autre jour, avec cette
„ vivacité qui la caractérise. Cessez de me parler de
„ cet homme extraordinaire; je suis déjà amoureuse
„ de lui, voulez-vous m'en rendre folle? "

Je fis grandement ma cour avec ce passage à M. Duval. Il me pria de dire en réponse à M. de S *: que, s'il lui étoit possible de partager son cœur, engagé par des liens indissolubles dans le Nord, il paieroit Milady d'un retour plus sincere, mais qu'il n'en étoit pas moins pénétré de reconnoissance de ses bontés pour lui.

Excusez, Mademoiselle, si je donne peut-être trop d'étendue à mes lettres. Je ne saurois plus me borner dès que je commence à parler de M. Duval.

J'ai l'honneur d'être &c.

Vienne le $\frac{5}{16}$. Février 1774.

LETTRE CXXII.

Réponse.

MON cher Philosophe, la triste & touchante description que m'a fait M. de K * de l'état de votre santé, m'a pénétré l'ame de la plus vive douleur. Je ne puis vous exprimer la tristesse & le chagrin dont mon cœur étoit navré. Je cherchois à me dissiper; mais inutilement. Les larmes redoubloient leur cours, & rien ne pouvoit me consoler. Dieu merci, j'apprends par la seconde lettre de l'officieux & obligeant M. de K *, que vous êtes mieux, cette nouvelle me ravit

l'ame, & me fait répandre des larmes de joie. Oui, mon aimable Philosophe, je suis au comble de mes vœux : les médecins espèrent que votre bon tempérament vous tirera d'affaire.

Mais, d'où vous vient ce dégoût pour la vie? J'apprends que vous n'en faites pas grand cas ; cela n'est pas bien, mon cher ami; cette indifférence fâche votre Bibi, qui vous aime très-tendrement. Vous avez plus d'une raison qui doit vous faire aimer la vie. La guerre avec les Turcs continue toujours, & il faut que vous en voyiez la fin. De plus, le futur blondin, qui doit être mon époux, mérite aussi que vous preniez soin de votre conservation. Car il faut me voir en ménage ; je jouerai peut-être un rôle bien plaisant, mais il faut toujours me voir. Allons, allons, mon ami, point d'indifférence ni d'abattement. Secouez-moi lestement ce mal qui vous tourmente fort mal à propos. Vous avez beau dire, mon cher Philosophe, vous vivrez. Il me semble vous entendre dire, comment donc, ma Bibi parle en stile de sibylle ? C'est que personne ne désire plus ardemment votre guérison que la Bibi, qui vous est attachée pour la vie.

M. de K* n'a pas manqué de m'instruire de la conquête que vous avez faite de miladi G*, femme de mérite. Cela ne m'étonne pas, vous êtes fait pour en faire. Votre cœur, dites-vous, est engagé dans le Nord ; c'est bien flatteur pour la Bibi qui le possede.

M. Julinez vous remettra deux médailles d'argent, à l'effigie de M. de Betzky, une pour vous & à vous, l'autre pour le cabinet impérial, & les deux de bronze

à qui vous voudrez les donner. Le sénat de Russie s'est piqué de reconnaissance & de générosité envers le bienfaiteur de la patrie, cela lui fait honneur. M. de Betzky me charge, mon ami, de vous exprimer la joie sincère que lui a causé votre convalescence. Adieu, mon cher Philosophe, portez-vous bien. Rien ne peut me faire plus de plaisir ni de satisfaction que de vous savoir en bonne santé. Avez-vous quelque Bibi pour vous servir en qualité de garde-malade? que ne suis-je celle qui vous soulage, j'ai tant de plaisir à vous être utile!

Anastasie Socoloff.

Saint-Pétersbourg, le 12 mars 1774.



LETTRE CXXIII.

De M. Duval à Mlle Anastasie.

Mon aimable & constante Bibi,

Je sors des ombres de la mort où la gravelle & une cruelle retention d'urine m'ont tenu plongé depuis le mois de Décembre dernier. J'ai vu de fort près les tristes & formidables portes de l'éternité. Mais que dis-je? Je n'ai rien vu puisque j'ai été hors d'état de voir, de sentir, & même de penser. La défaillance où j'étois réduit m'avoit tellement accablé, qu'on eût beaucoup de peine à me faire comprendre qu'on venoit de m'administrer les sacrements dont l'église Catholique a coûtume de munir les moribonds. J'appris aussi que Sa Majesté l'Empereur, son frere l'Archiduc Maximilien, leur sœur l'Archiduchesse Marie Anne, & quantité de Seigneurs & Dames avoient assisté à cette religieuse & lugubre fonction, tandis que la garde Hongroise les environnoit, un genou à terre, & le sabre nu à la main. Voilà ce qui s'est passé à portée du grabat du trop ancien berger d'Austrasie, spectacle auguste & édifiant qu'assurément je n'aurois jamais vu d'aussi près si la divine providence m'eût laissé dans la forêt que j'ai habitée avant que d'être à la cour.

Et vous, aimable Bibi, où étiez-vous, & que faisiez-vous pendant que votre octogénaire ami luttoit

contre le trépas? Si nous étions dans la ſaiſon des zéphirs je croirois volontiers qu'occupée à faire voltiger vos jupes ſur la gliſſade de Czarsko-zelo, vous n'aviez gueres le temps de penſer à un homme qui ne peut plus penſer à rien.

C'eſt la munificence de notre auguſte Souveraine, & l'habileté d'un de ſes Médecins, beau-frere de M. Mertens, qui m'ont ſauvé du plus grand péril où un mortel puiſſe ſe trouver. Un vrai motif de conſolation pour moi a été que, pendant le cours de ma cruelle maladie, l'illuſtre Prince Dimitri ait daigné s'informer pluſieurs fois de l'état où je me trouvois & que, parmi ceux qui ſont à ſes ordres, mon bon ami M. de K* n'ait pas ceſſé de me prouver la ſincérité de ſon attachement. C'eſt le même qui, malgré le ſérieux de ſes occupations, vous a donné deux fois de mes nouvelles. Auſſi lui ſuis-je ſincérement dévoué.

Il y a cinq mois que je ne ſuis ſorti de ma chambre par rapport à la débilité de mes jambes, & aux bruſqueries de la gravelle. A cela près je me porte aſſez bien pour eſpérer que, pendant la campagne qui s'annonce, vos intrépides légions ne ſe laiſſeront plus leurrer par des armiſtices inſidieux & à contretemps, tel que celui qui a produit le ſalut de vos ennemis, & trompé l'eſpérance de votre ami. Il eſt vrai que ce qui tempere un peu l'amertume de mes regrets, eſt que les lauriers du Dieu Mars aient été remplacés par les myrthes de la Déeſſe des amours. C'eſt bien quelque choſe, mais ſelon moi, ce n'eſt pas aſſez. Ce que je ſouhaiterois avec ardeur ſeroit de contempler à mon

aiſe le deſpote circoncis Abdul Hamid, un rameau d'olive à la main, proſterné aux pieds de l'auguſte Thémis, la ſupplier de lui accorder la paix, & lui céder la Taurique à jamais pour ſervir de boulevard à la fertile Ukraine. De toutes les provinces de votre empire j'aime celle-ci avec prédilection, parce que les Bibis ſur ce qu'on m'aſſure, y ſont belles & modeſtes, les hommes leſtes & courageux, & le peuple moins eſclave, & plus propre à former un tiers-état que ceux de l'intérieur de la Ruſſie; avantage qu'on ne peut trop exalter. On dit de plus que les bœufs & les moutons y ſont giganteſques & dodus, les rivieres poiſſonneuſes, & les campagnes annuellement couvertes des tréſors de Cérès, de Flore & de Pomone. A propos de Déeſſes: ſi vous étiez celle qui préſide à toutes les fleurs de l'Aſie ſeptentrionale, je vous prierois inſtamment de m'acquitter de mes très-humbles remerciments, & de témoigner la reconnoiſſance que je dois à S. E. Mr. le Général Betzky pour les quatre tomes in-4°. de la *Flora Siberica*, dont il m'a gratifié. Cette généroſité m'a mis au fait de l'immenſe variété des plantes que la nature fait naître dans une région dont on a affecté de ne parler ci-devant qu'avec la plus dédaigneuſe indifférence, juſques là même que le déciſif Abbé Chappe a oſé prononcer que, ſi la Ruſſie entendoit mieux ſes intérêts, elle n'héſiteroit pas un inſtant à retrancher la froide Sibérie du nombre de ſes domaines. Il ſeroit à deſirer que, ſous les auſpices de votre illuſtre patron, il ſe trouvât dans le grand & magnifique hôpital des orphelins cinq ou

ſix jeunes gens capables de manier le pinceau avec la dextérité requiſe pour bien enluminer les diverſes productions de la Sibérie, à l'imitation de ce qui ſe fait à Paris à l'égard de toutes les eſtampes qui enrichiſſent la nouvelle hiſtoire générale des quadrupedes & des oiſeaux, par le Pline moderne, l'éloquent & exact M. Buffon. Comme cet admirable ouvrage a toute la vogue qu'il mérite, des amateurs qui, comme moi, en ont fait l'emplette, il en eſt peu, moi excepté, qui ne ſe ſoient auſſi procuré les eſtampes enluminées qui y ſont relatives. Elles ſe vendent ſéparément de l'ouvrage, & même aſſez cher. C'eſt ainſi qu'on a joint l'utile à l'agréable, opération auſſi favorable au bien-être de l'auteur qu'au commerce de ſa patrie. Je ſens que mes tremblantes mains s'appeſantiſſent par la diffuſion de mon griffonnage. Mais qu'elles s'accommodent! Je ne puis finir ſans vous remercier de toute mon ame de la charmante lettre que vous avez écrite, ſur mon ſujet, à mon bon ami M. de K*. A peine lui eſt-elle parvenue que, prévoyant le plaiſir qu'elle me cauſeroit, il eſt accouru me la communiquer. C'eſt un bienfait de ſa part, & je ſouhaite que, tout au moins, vous lui en ſachiez gré. Adieu, ma bien-aimée Bibi; priez le Tout-puiſſant d'accorder à votre ami Duval une mort un peu moins bruſque & moins amere que celle qu'il a manqué de ſubir.

Vienne le 1. Avril 1774.

P. S. On dit que le nouveau Sultan eſt très-verſé dans la Botanique. J'en ſuis vraiment bien-aiſe. Je

ſouhaite qu'au lieu de regarder les hommes comme des inſectes, il en ait autant de ſoin que des herbes de ſon jardin.

LETTRE CXXIV.

Réponſe.

Mon cher Philosophe,

Graces à Dieu, vous voilà hors d'affaire. Votre lettre du 1. d'Avril m'a tiré de la cruelle inquiétude, dans laquelle je me ſuis trouvé pendant votre maladie. Je ne puis vous exprimer ma joie, elle me pénetre l'ame : mon cœur ſaute de plaiſir, & je ſuis toute en l'air. Mes jupes s'en reſſentent auſſi, je les fais voltiger maintenant en courant & faiſant des ſauts pour votre entier rétabliſſement. Les ſoins & attentions que votre auguſte Souveraine a êues pour vous, m'ont touché le cœur & pénétré d'admiration pour ſes rares & éminentes qualités.

M. de Betzky prend la plus ſincere part à votre ſanté. Le cas qu'il fait de votre perſonne eſt un ſûr garant de ce que je vous dis. Il me charge de vous en aſſurer par les expreſſions les plus vives. Il n'eſt pas moins ravi que moi de votre heureux rétabliſſement. J'ai voulu le remercier, de votre part, pour les livres, mais il n'en reçoit point; très-charmé d'avoir pu vous les procurer. A propos de livres, on imprime en Hollande tous les ouvrages

des inſtitutions, qu'il a faites. Si vous êtes curieux de les avoir, il faut vous adreſſer au libraire. Adieu, mon cher Philoſophe, rétabliſſez vous bien. Pour hâter votre convaleſcence, je vous embraſſe de tout mon cœur.

Anaſtaſie Socoloff.

St. Pétersbourg le 21. Avril 1774.

P. S. Vous recevrez les médailles en queſtion, & l'explication ci-jointe.

LETTRE CXXV.

Autre Réponſe.

MON CHER PHILOSOPHE,

A quoi dois-je attribuer votre ſilence? Vous ne me dites plus rien. Comment va la chere ſanté? J'en avois de grandes inquiétudes, que l'arrivée du Duc de Bragance, dans ce pays-ci, a diſſipées. Il m'a beaucoup parlé de vous. Je lui ai montré votre portrait. Il m'a fait le plus grand plaiſir en me diſant que vous êtes poſitivement comme cette peinture; Dieu veuille que votre ſanté ſoit rétablie. Toutes les fois que je vois M. le Duc, je m'entretiens de vous, mon cher Philoſophe. Auſſi me ſert-il parfaitement à mon goût, en m'aſſurant, que vous penſez toujours à votre Bibi, & que vous êtes le plus eſtimable des hommes. Tous ſes diſcours m'ont fait un

plaiſir infini. Il faut que je vous diſe, mon ami, que ce Duc eſt très-aimable ; il a des qualités ſupérieures, ſon mérite égale ſa naiſſance & la nature l'a fait pour toute autre choſe que pour voyager. Malheur à ceux qui ne veulent pas qu'il ſoit utile à ſon pays. Savez-vous bien, que je ſuis enchantée de ſa perſonne.

La paix entre nous & les Turcs eſt faite ſelon vos deſirs & les nôtres. Elle eſt très-avantageuſe & fait honneur à la Ruſſie. Je rends graces à la providence d'avoir formé les ſoldats Ruſſes. Ha, les braves gens, que ces ſoldats ! Figurez-vous, mon ami, qu'ils iroient aux enfers, ſi on les y menoit. Adieu, mon cher Philoſophe, portez-vous bien. Vous me ferez plaiſir de me donner de vos nouvelles. Une ligne de votre écriture me fera une joie ſenſible.

Anaſtaſie Socoloff.

St. Pétersbourg ce 23. Août 1774.



RELATION *abrégée d'un voyage fait en Stirie, en Carinthie & en Tirol, commencé le 21 Juin 1766 & fini le 13 du mois ſuivant de la même année, dédié à la Bibi (a) qui l'a occaſionné par ſes ſuffrages. (b)*

LETTRE CXXVI.

AIMABLE BIBI,

J'AI promis de vous dédier le voyage de deux de mes amis; mais je n'ai pas plus le temps de l'écrire que vous n'en auriez à le lire. Tant mieux pour vous & pour moi; vous en aurez moins d'ennui, & moi moins de mal aux yeux, déjà trop fatigués par l'éclat des doctes mitrailles qui les occupent. Cependant j'aime à tenir parole &, comme dit un Poëte (c)

C'eſt en cela que je vaux, ſi je vaux quelque choſe.

Mais ce que je ne puis actuellement vous donner en tout, vous l'aurez en partie. Eh! que vous importe le total, ſi quelques parties ſuffiſent pour vous donner une aſſez juſte idée du tout? Les Bibis de cour ſont pénétrantes, elles comprennent à demi-mot, leur eſprit vole au-devant de ce qu'on veut dire. Leur intelligence prévient les penſées, & c'eſt ainſi, à ce que je crois, que les anges s'entendent & ſe parlent dans le ciel. Cela étant, & faute de langage

(a) Mlle. de Guttenberg.

(b) Cette relation en forme de lettre eſt citée au Tome I. p. 193.

(c) Boileau.

purement intellectuel, vous saurez du moins en peu de mots :

COMMENT, étant partis de Vienne, & arrivés à Traskirchen, un pigeon petit-maître, aux yeux vifs, à tête poupine, aux aîles relevées, à queue perpétuellement épanouie en éventail, & tel que je n'en avois vu qu'en estampes, a attiré toute mon attention sur ses minauderies & sur sa charmante figure.

COMMENT, à Kraubath, bourgade où nous avons été à la messe, les habitants, quoique très-serrés dans leurs bancs, ont eu la politesse de nous y admettre, politesse fort peu connue à Vienne, où j'ai vu cent fois deux personnes occuper les deux extrémités d'un long banc, sans daigner se mouvoir pour faire place à un honnête homme debout à côté d'elles.

COMMENT, dans le même endroit, il nous a été dit que le moine, à face rubiconde & dodue, curé du lieu, n'aimoit pas à prier Dieu ; que le maître d'école ne savoit pas prier Dieu, & que c'étoit un pauvre hermite qui enseignoit aux enfants à prier Dieu. C'est chez ce peuple poli & ingénu où nous avons vu quantité de Bibis communier en chapeau pointu sur la tête, mais dont celui de la plus jolie d'entre elles étoit doublé en dedans d'un taffetas couleur de rose. Vous voyez, aimable Demoiselle, que si j'ai été distrait où je ne devois pas l'être, ce n'est pas tout-à-fait pour rien.

COMMENT nous avons trouvé que Moliere a eu tort d'assurer que du côté de la barbe est la toute-puissance, puisqu'en Stirie nous avons vu quantité

de femmes tout au moins auſſi barbues que le frere Zozime (*a*), n'avoir d'autre puiſſance que celle d'effrayer les voyageurs par la prolixité de leur barbe, & par les horribles goîtres qui leur tombent ſur le ſein en guiſe de guirlandes.

COMMENT l'une des huit béatitudes, priſe dans le ſens propre & littéral, ſe vérifie amplement en Stirie par la multitude des pauvres d'eſprit, que nous y avons obſervés; & comment il nous a paru que la piété & les ſoins du gouvernement pourroient s'intéreſſer à diminuer le grand nombre d'imbécilles & de goîtres qui dégradent l'humanité dans cette ample portion des états de notre auguſte Souveraine.

COMMENT, en traverſant cette province, & celles qui lui ſont contigües, nous avons remarqué qu'au lieu de fortes & durables haies vives, les habitants y environnent de planches chaque portion de leur territoire, ſans faire attention que, quand leurs forêts ſeront épuiſées, ils manqueront de bois de charpente & de chauffage, dont ils ne peuvent ſe paſſer.

COMMENT, peu de minutes après notre arrivée à Clagenfurth nous avons été enlevés & conduits à l'opéra de Thaleſtris, repréſenté par les nobles Bibis du pays, preſqu'auſſi bien que la Signora Gabrieli auroit pu faire, & comment j'ai trouvé que toutes les Bibis de la ville étoient joliment coëffées, mais les maris pas ſi bien qu'à Vienne & à Paris. Comment le

(*a*) Hermite bon agriculteur à Ste. Anne en Lorraine. *Note de M. Duval, ainſi que toutes celles qui ſuivent.*

le généreux M. Tyſs (*a*) nous a fait enlever de notre auberge, & retenus chez lui deux jours & demi. Combien j'ai été enchanté d'entendre cet homme, vraiment homme d'état, parler raiſon, & comment? Si j'étois le Grand-Mogol, un tel homme préſideroit à tous mes conſeils de commerce & d'économie politique.

COMMENT, nous trouvant ſur la grande place de Clagenfurth, & près de la ſtatue qu'on y a érigée à l'auguſte Impératrice Marie-Thérefe, nous obſervâmes que cette ville a été indignement trompée dans ſa dépenſe pour cette ſtatue, laquelle, bien loin d'éterniſer la mémoire de l'héroïne qu'elle repréſente, eſt déjà prête à tomber en ruine par la mauvaiſe qualité du métal dont elle eſt compoſée, & par les lacunes que le temps y a produites en moins de quinze mois. Et comment, quoique les Etats de la Province ſe ſoient adreſſés à Vienne, tant pour y choiſir le plus habile artiſte, que pour convenir de la matiere la plus propre à l'exécution de leur louable projet; il nous a ſemblé qu'ils avoient eu la diſgrace d'échouer à tous égards.

COMMENT, ſur la même place, lorſque l'Abbé (*b*) m'eut quitté, un mouvement de colere me fit ſouhaiter d'être un autre Hercule, pour aſſommer à coups de maſſue un égrefin d'officier qui, pour un

(*a*) Flamand, très-habile homme en fait de manufactures & de commerce.

(*b*) L'Abbé Marcy, Mathématicien de la cour & excellent Machiniſte & Phyſicien.

faux pas, qu'un pauvre ſoldat fit en marchant, lui pouſſa une bourrade entre les épaules, mais avec tant d'effort & de fureur, que le ſoldat en vomit le ſang, & comment on m'aſſura que cette cruelle boutade n'étoit qu'un triſte échantillon de la brutalité que quelques tigres militaires ſe permettent envers les malheureux ſoldats, ſur-tout dans les lieux éloignés de la cour, ſans faire attention qu'un homme n'eſt point un automate & que, quand une fois il a le corps meurtri & froiſſé, il reſte ſouvent incurable, à charge à ſoi-même, & inutile au Souverain & à la Patrie.

COMMENT, pendant notre ſéjour en Carinthie, je me ſuis apperçu qu'en général la nobleſſe y étoit aſſez pauvre, à en juger par ſa politeſſe & ſon affabilité; & comment j'ai été tenté de croire que, ſi par-tout ailleurs elle n'étoit que médiocrement opulente, elle n'en ſeroit que moins altiere, moins dédaigneuſe, & par conſéquent plus reſpectable.

COMMENT le projet d'ériger une Académie d'agriculture dans un pays de ſervitude, où la nobleſſe eſt tout, & où le peuple n'eſt rien, m'a paru auſſi infructueux que ſi on le propoſoit en Pologne, en Boheme ou en Hongrie; puiſque l'hiſtoire de tous les temps & de toutes les nations atteſte que, partout où ce que l'on nomme haute nobleſſe a prédominé, la confuſion, l'anarchie, l'extinction de la liberté civile, celle des arts, des ſciences, de l'émulation, de l'induſtrie & du commerce, en ont toujours été les funeſtes ſuites; juſques-là que, pen-

dant plusieurs siecles, cette même noblesse s'est fait gloire de ne pas savoir signer son nom, & que, pour y suppléer, on fut obligé d'inventer ces monogrammes & ces stampilles, dont les Gothiques empreintes se voient encore sur les vieux diplômes, & autres monuments de la barbarie du moyen âge.

Comment la situation du château brûlé de Wilten m'a enchanté par sa charmante vue sur toute l'étendue du spacieux Wœrdt-See (*a*) terminée en perspective par l'agréable aspect de Clagenfurt, & comment, de la galerie latérale du château qui fait face au lac, il me parut que les arbres du petit verger situé entre ce lac & la galerie, étoient chargés de mirabelles & de reine-claudes : ce qui me fit gémir qu'un tel séjour ne fut habité que par un maître de poste & une troupe de cochons affamés, qui nous étourdirent par leurs bruyantes clameurs & qui, malgré la présence de M. l'Abbé, manquerent de déchirer les jupes de la pauvre servante qui leur portoit à manger.

Comment, dans une assez belle bourgade, nommée Villach, où je me portois fort bien & le cher Abbé fort mal, on s'avisa de nous servir à souper un morceau de roi, c'est-à-dire, une schné-henne, dont le pauvre Abbé ne fit qu'essayer, & comment, au mépris de la frugalité philosophique, il m'arriva de manger la schné-henne avec tout autant de sensualité que si effectivement j'eusse été un Roi.

(*a*) Grand lac près de Clagenfurt.

COMMENT, dans le même endroit, & dès la pointe du jour, une aimable hirondelle, perchée ſur le cadre d'un tableau de St. Antoine, ſuſpendu au milieu du ſallon qui nous ſervoit de veſtibule, ſe mit à ramager de toute ſa force, & cela avec un tel enthouſiaſme, qu'ayant paſſé plus de vingt fois ſous le bec de cette ſyrêne enfumée, à deſſein de la diſtraire, elle ne fit pas même ſemblant de m'appercevoir; ce qui me piqua ſi fort, que je la ſoupçonnai d'être une franche coquette, & d'être plus appliquée à chanter ſes amours qu'à célébrer le retour de l'aſtre du jour. Ce que la poſtérité ne croira jamais, c'eſt que cette tendre Progné n'en a pas été moins digne de ma bienveillance.

COMMENT, arrivés à Lintz, ancien domaine des Comtes de Gorice, & où ils faiſoient frapper monnoie, j'y ai obſervé qu'au lever du ſoleil, la plupart des citoyens alloient ſe laver le viſage & les mains à la fontaine publique; ablution que j'ai conſidérée comme l'emblême de la propreté morale de ces bonnes gens.

COMMENT, à quelques poſtes au-delà de Lintz, petite ville ſituée vers les ſources de la Drave, l'innocence & la beauté même me ſont apparues ſous l'aſpect d'une jeune Bibi en habits délabrés & champêtres, laquelle s'appercevant que j'étois tout œil pour la contempler, rougit de mon audace, & me fit voir, ſur ſa raviſſante phyſionomie, de quelle couleur eſt la vertu, & comment, au cas que j'euſſe été un autre Appelle, j'aurois ſupplié ce bel objet

de ſe laiſſer peindre, & mettre ce vers ſous ſon portrait.

Quanto lacera più, tanto più bella.

COMMENT, au moyen des abymes où la Drave roule impétueuſement ſes eaux, & à la faveur des torrents qui s'y précipitent des gorges & des rochers eſcarpés que la nature a placés ſur ſes bords, il ſeroit aiſé à un millier d'hommes d'en arrêter vingt mille, & combien, dans un pays où il faut que le ſoleil prenne ſon temps pour ſe montrer, j'ai été content d'y voir une nombreuſe population (quoique je n'y aie jamais habité) & que tout terrein, ſuſceptible de culture, n'y eſt nullement négligé, ce que M. l'Abbé peut atteſter auſſi bien que moi.

COMMENT nous avons trouvé qu'il étoit preſque impoſſible d'attacher un fruit de plus aux noyers, châtaigniers, pommiers, poiriers, pruniers &c... qui ombragent les environs de la ville épiſcopale de Brixen, & comment nous avons jugé que les anciens maîtres du monde avoient tort d'aller chercher le marbre granit vers les cataractes du Nil, tandis que le territoire de Brixen pouvoit leur en fournir d'auſſi beau & de plus varié; témoins les échantillons que M. l'Abbé a rapportés.

COMMENT, arrivés à Sterzingen, où l'on découvre de temps en temps quelques veſtiges d'antiquités Romaines, nous avons vu ſur la façade d'une belle maiſon, vis-à-vis de la poſte, le portrait peint à freſque du grand alchimiſte André Flammel, le même

qui vers l'an 1520 trouva la pierre philoſophale dans la direction des mines du Tirol, & comment il nous a paru étrange que le palais de cet adepte ne ſoit plus habité que par la famille d'un humble mercier, & par celle d'un ſimple tailleur d'habits.

COMMENT, parvenus au ſommet du ſourcilleux Brenner, auprès duquel toutes les Alpes Rhétiques ne ſont que des pygmées, nous lui avons vu envoyer deux de ſes ruiſſeaux, l'un à la mer Euxine, & l'autre à l'Adriatique, & comment les Nymphes hautement nées de cette Reine des montagnes nous ont régalés en truites couleur d'aurore, & en ſalade tendre & exquiſe, ſans nous demander autre choſe que le peu de deniers qu'elles avoient marqués ſur un morceau d'ardoiſe.

COMMENT il nous a paru que le Tirol n'étoit point gouverné par le bâton, & moins encore par certains barbares impitoyables que l'on nomme Verwalter (Receveurs) dont l'odieux & coupable talent eſt d'abrutir & avilir le peuple par des traitements inhumains. Nous en avons jugé ainſi, par ce qu'en traverſant ce plus vaſte comté de l'Europe, nous n'y avons vu que des viſages calmes & tranquilles, & pas un ſeul payſan dégradé par d'ignobles ſabots, par des guenilles de toile, & par un extérieur de momie. Il eſt bien vrai que quelques égrillards y murmurent un peu, de ce qu'il leur faut deux cents florins pour mériter une femme. A mon avis, ce ne ſeroit pas trop que tout l'or du Pérou pour l'avoir parfaite. Cependant, pour des hommes auſſi com-

plets que ceux que le pays produit, je conçois que, pour le bien de leurs ames, à peine ſeroit-ce aſſez d'une femme à chacun.

COMMENT, arrivés à Inſpruck, nous avons préſenté nos lettres de créance à ſon excell. M. le Préſident, lequel, voyant qu'elles étoient émanées du Trône, nous a accueillis & traités en Ambâſſadeurs en nous logeant à la cour, l'Abbé dans un appartement de Prince, & moi dans celui d'une Princeſſe, & comment, au milieu de tant d'honneurs, l'âge & la ſciatique auroient appeſanti mes pas ſi, par un fier dépit, je ne me fuſſe point roidi contre leurs atteintes.

COMMENT, ſur l'endroit (a) de ce palais qui m'a été le plus fatal, la piété, la magnificence & la tendreſſe conjugale ont érigé un monument auguſte & ſacré à la mémoire du Monarque qui a le mieux repréſenté la bonté divine; & comment, au premier aſpect de ce funèbre monument, j'ai été obligé de me retirer, de crainte que l'angoiſſe où mon cœur a été ſubitement plongé, ne paſſât derechef pour un ſymptôme de démence tel que l'infâme & noire calomnie a qualifié la vive douleur dont je fus pénétré à la mort de mon ſouverain. . . . .

COMMENT, à la nouvelle de notre arrivée le bon vieux M. Quibach (b) fut ſi fort alarmé qu'il courut pleurer auprès de M. le Préſident, mais, ayant appris que nous n'avions pas les doigts auſſi crochus qu'il ſe

(a) Endroit où l'Emp. François I eſt tombé mort.

(b) Vieux concierge de château.

les étoit imaginés, non-ſeulement il ſe calma, mais dès le lendemain il nous admit dans le palais d'Ambras, où nous dinâmes amplement, & comment, à l'aſpect de toutes les brillantes armures dont les preux du temps jadis ſe remparoient, nous avons penſé, ou qu'ils étoient moins téméraires & moins hardis que les matadors d'apréſent ou, qu'étant plus humains, & connoiſſant mieux le prix de la vie, la prudence leur ſuggéroit plus de précautions pour ſe la conſerver.

COMMENT, après avoir parcouru les divers appartements d'Ambras, & exalté la propreté qui y regne, le bon Quibach nous permit de tirer du tréſor dont il eſt le gardien ce qui convenoit au cabinet Impérial, à condition que nous en remplacerions la valeur intrinſeque, & comment, après le lui avoir promis, ſa joie éclata par me conduire devant un portrait de l'Impératrice Claudia Felicitas que je contemplai avec d'autant plus d'attention qu'il paroît que ce qu'on nomme raiſon d'état a ſupprimé tout autre monument de cette auguſte Princeſſe. . . . . .

. . . .

. . . .

. . . .

COMMENT, il nous a ſemblé que la température d'Inſpruck eſt auſſi fantaſque que l'inconſtance même, puiſque, pendant le jour, le moindre chiffon de nuage s'y change ſubitement en pluie, & que ſouvent, pendant la nuit, il ſe transforme en neige & en gréſil ce que nous avons vu arriver deux fois ſur la montagne

vis-à-vis du ſombre appartement que vous avez occupé.

COMMENT, en admirant la vaſte & ſuperbe ſalle de l'Univerſité, & les deux grands globes qui en font l'ornement, de même que l'ample carte manuſcrite du Tirol (*), & les divers inſtruments qui ont ſervi à la tracer, un vénérable profeſſeur Jéſuite nous apprit que les globes, la carte & les inſtruments étoient l'ouvrage d'un ſimple payſan à chapeau verd & pointu, d'un homme ſans ayeux, ſans titre, ſans études claſſiques, & d'une phyſionomie des plus vulgaires, & comment, M. l'Abbé Marcy, bon juge en fait de talents, étonné d'un tel phénomène, ambitionna le portrait de cet homme extraordinaire, lequel en effet lui a été envoyé, mais avec la triſte nouvelle que le digne objet du portrait n'exiſtoit plus.

COMMENT nous avons été convaincus que la pauvreté, la roture & l'ineptie ne ſont nullement ſynonymes, puiſque le plébéïen en queſtion, quoique né dans l'indigence, eſt devenu, à quelques égards, le rival d'Euclide & d'Archimede, ce qui certainement ſuppoſe une élévation d'ame que la nature n'accorde pas toujours à la naiſſance, même la plus illuſtre & la mieux titrée, & comment ſi on eût moins tardé à faire connoître à l'auguſte Impératrice, Marie Thérefe, le mérite d'un ſujet réellement utile à ſon ſervice & à la patrie, ſon plaiſir le plus ſenſible eût été d'adoucir ſon ſort, & par conſéquent de lui prolonger la vie.

(*) Cette carte, dont l'auteur s'appelle *Pet.* ANICH a été publiée depuis en 21. feuilles fort bien gravées.

Car, comme a très-bien dit le célebre Despréaux, en parlant de son Roi :

On doit tout espérer d'un Monarque si juste.
Mais sans un Mécénas à quoi sert un Auguste ?

COMMENT il a plu à M. le Président de nous conduire lui-même aux salines, & à l'hôtel des monnoies de Hall, où nous avons vu des chefs-d'œuvres de méchanique que les eaux font agir, qui, par leur extrême utilité, font vraiment honneur à l'esprit humain, & comment à l'aspect de la propreté & de l'admirable commodité des deux nouvelles poëles ou chaudieres dont M. Sterzinger & Mentz ont fourni l'idée, nous avons eu tout lieu d'être surpris que, par attachement aux anciennes rubriques, on se soit entêté à conserver une vieille poële très-propre à détruire autant de bois que le Vésuve pourroit en consumer. Tant il est vrai ce qu'a dit un sage, qu'aux partisans des antiques routines un mal qui se fait depuis cent ans leur paroît presque toujours un bien.

COMMENT, cette horrible poële peut servir à donner une juste idée des brasiers de l'enfer, & les ouvriers qu'on y emploie à représenter les diables, par leurs faces échaudées & leurs noires frapouilles, outre que ces misérables, étant quelquefois obligés d'aller en échasses dans les flots bouillonnants de ce lac enflammé, le moindre faux pas les précipite en un instant entre les bras de la mort, accident funeste, arrivé plus d'une fois, & auquel ceux qui desservent les nouvelles poëles ne sont nullement exposés, & comment je me

ſuis figuré que toutes les Bibis qui auront vu l'épouvantable Volcan qui fait bouillir la poële en queſtion ne peuvent manquer d'être bien ſages, de crainte que l'illuſtre Moliere n'ait raiſon d'aſſurer

Qu'il eſt dans les enfers des chaudieres bouillantes,
Où l'on plonge à jamais les femmes mal-vivantes.

Belle leçon pour les Bibis que l'idée ſeule des chaudieres de Hall ne détournera pas d'écouter le plaiſant ramage des muguets & des blondins.

COMMENT l'égliſe paroiſſiale d'Inſpruck, & celle du village de Wilten, nous ont éblouis par leur propreté, leur clarté & la juſteſſe de leurs proportions, & comment, parmi les ſtatues coloſſales qui embarraſſent l'égliſe des Franciſcains & qui environnent le tombeau de l'Empereur Maximilien I, nous avons été ſurpris d'y trouver celle d'un Roi belliqueux qui, en ayant fait aſſaſſiner cinq ou ſix autres, dans l'unique vue d'étendre & d'affermir ſes conquêtes, n'en a pas moins paſſé pour un ſaint parmi la nation où il a régné.

COMMENT nous nous ſommes extaſiés à la vue de la nombreuſe quantité de précieux réliquaires que les nonnes, appellées Régulieres, nous ont montrés comme autant de monuments de la magnificence & de la piété de pluſieurs Archiducheſſes, & comment il nous eſt tombé dans l'eſprit que, ſi toutes celles qui ont vécu depuis euſſent été auſſi généreuſes, celles dont les graces, l'eſprit & la beauté nous enchantent

aujourd'hui n'auroient pas ſeulement dequoi ſe mettre en ménage.

COMMENT l'hermitage tapiſſé en rocailles de l'Archiduc Maximilien m'a excité à componction, en me rappellant la grotte d'une des ſolitudes que j'ai habitées autrefois, & comment nous avons appris que, dans quantité de villages, on jouoit fêtes & dimanches des comédies morales dont le produit étoit employé à la décoration des autels, & à conſtruire ces jolis oratoires à clochers bigarrés de diverſes couleurs, que l'on voit ſur les monticules diſperſés dans les environs d'Inſpruck. Tant il eſt vrai ce qu'un poëte a dit que

Tout eſt ſanctifié par des ames pieuſes.

COMMENT, à notre entrée en Tirol, nous avons cru que l'on plaiſantoit lorsqu'on nous apprit qu'en vertu d'une convention fictice, ou au moins très-abuſive, tout le ſel qui ſe conſume dans le vaſte duché de Carinthie ſe tiroit d'un pays étranger à l'auguſte Maiſon d'Autriche, à l'excluſion totale de celui du Tirol qui y eſt cenſé contrebande, & dont la concurrence, même avec le ſel de Saltzbourg y eſt prohibée; paradoxe viſible que nous primes pour une fable, mais que des membres du gouvernement nous ont aſſuré ne contenir que la pure & ſimple vérité.

COMMENT, après avoir pris congé de M. le Préſident, & conſidéré encore une fois l'admirable ſituation de l'arc (*a*) qui fait l'ornement d'Inſpruck; mais

(*a*) Arc de triomphe que l'on vouloit démolir ou changer en monument funebre.

que par un ordre ſuprême, on veut changer en un monument de deuil & de triſteſſe pour les citoyens, nous nous ſommes rendus à Hall où, par inadvertance, nous avons pris les dames du chapitre de cette ville pour les femmes des révérends peres Jéſuites, tant parce qu'elles en portent l'habit, & que leur maiſon eſt contigüe à celle de ces peres, que par la ſage précaution qu'elles ont eue de ſe mettre à couvert des tremblements de terre, à la faveur du vaſte & magnifique ſallon iſolé qu'elles ont fait conſtruire en charpente ſolide & en menuiſerie ornée d'élégantes peintures, de telle ſorte que la terre peut trembler tout à ſon aiſe, ſans que ceux & celles qui ſe retireront dans cet aſyle aient rien à craindre ; & comment en prenant congé de Madame la Colonelle, (*a*) elle nous a régalés d'une boîte remplie de bonbons, en nous gratifiant chacun d'un beau crucifix de bronze doré, malgré la prudente maxime que ces dames ont adoptée de ne jamais rien donner qu'on ne leur demande.

Comment, embarqués ſur l'Inn avec le vif & facétieux capitaine Werndl, & arrivées dans le diſtrict de Schwatz, il nous a ſemblé que l'intérieur des montagnes, à la droite du fleuve, étoit habité par des Gnomes (*b*) occupés à y chercher des tréſors, & comment il nous a été dit que le fleuve, quoique très-profond & très-impétueux, avoit jadis ſuſpendu ſon cours pour donner paſſage à la paire de bœufs attelés au chariot qui tranſportoit le corps de St. Notteburge,

(*a*) C'eſt ainſi que l'on qualifie la ſupérieure de ce chapitre.
(*b*) Ouvriers qui travaillent aux mines.

de l'endroit où on vouloit l'inhumer à celui où il repose aujourd'hui.

COMMENT, arrivés le soir du 9 Juillet à l'importante forteresse de Kufstein, j'ai encore eu le temps d'en examiner la situation, & la simplicité de croire qu'il n'y avoit que les sylphes & les aigles en état de s'emparer de la citadelle. Et comment, en visitant l'église & le cimetiere de la ville, j'ai observé qu'un bénitier de cuivre étoit suspendu à chaque croix de fer dont ce cimetiere est comme hérissé, d'où j'ai conclu que l'on mouroit à Kufstein comme ailleurs, que le cuivre y est très-commun, & les voleurs très-rares.

COMMENT, en parcourant le fauxbourg de cet endroit, j'y ai remarqué une très-jolie petite église, consacrée au St. Esprit, sur le portique de laquelle étoit écrit en caracteres un peu trop lisibles,

Sine tuo Numine
Nihil est in homine.

Et comment je me proposai dès-lors que, si une aimable Bibi s'avisoit de me demander ce que cela signifie, j'aurois la malice de ne lui en rien dire, de crainte d'augmenter encore l'ascendant que son sexe a sur le nôtre, & sur-tout s'il vient à savoir que ce latin fait partie d'une hymne que notre mere la Ste. Eglise chante, à la face des autels, le propre jour de Pentecôte.

COMMENT, à force de voguer, nous sommes allés gîter à Marcktl en Baviere, ensuite à Engelhartszell, & le lendemain à l'agréable ville de Lintz, où nous avons vu des Duegnes, soi-disant Françoises,

qui y ſubſiſtent des penſions qu'on leur fait pour avoir communiqué leurs mauſſades manieres, & enſeigné leur patois aux jeunes Bibis du pays. Ce qui nous a fait le plus de plaiſir a été de parcourir d'un bout à l'autre une vaſte & ſuperbe fabrique de camelot qui fait ſubſiſter plus de vingt mille ames. Comme il faiſoit chaud, M. le Directeur, qui nous conduiſoit s'aviſa d'avoir ſoif & nous auſſi, & comment cet honnête homme y remédia en nous verſant à chacun trois amples raſades d'exquis Bourgogne, & autant de fin Champagne, ce qui fit que, pour m'en retourner, je priai M. l'Abbé d'être mon appui en cas de beſoin. Mais, voyant que je pouvois marcher ſans bandeau & ſans liſieres, j'eus la vanité de croire que, malgré mon âge de ſeptante-deux ans, j'étois encore un homme de tête.

COMMENT, à quelques lieues au-deſſous de Lintz, le Danube, irrité par un fier ouragan, s'en prit à nous, & pouſſa une de ſes vagues dans notre bateau, comme s'il n'eût pu la placer ailleurs. Cette bruſquerie nous obligea d'aller près de la chaumiere d'un pêcheur, environnée d'arbres fruitiers, où nous trouvâmes d'excellent poiſſon dont nous fimes ripaille lorſque la tempête nous eut permis de rentrer dans notre vaiſſeau, & comment, dans la ſuſdite cabanne, nous fûmes très-édifiés de voir une Baucis & un Philémon, vieux comme Saturne, occupés à carder de la laine pour la fabrique de Lintz, ce qui nous mit au fait de l'heureuſe influence d'un tel établiſſement ſur les peuples de la campagne & ſur la proſpérité publique.

COMMENT le formidable Würbel & le terrible Strudel (*a*) m'ont fait souhaiter d'être poisson pour avoir le plaisir de sonder la profondeur de leurs abymes, & pour examiner si, par avanture, leur affreux bouillonnement ne seroit point causé par le reflux du Styx & du Cocyte, & comment, après avoir bien contemplé ces deux gouffres, j'ai jugé que plus d'un rodomont avoit été intimidé à leur aspect.

COMMENT, nous étant proposé d'aller coucher à Crembs pour y goûter de la moutarde dont cette ville fait un petit commerce, nous n'avons pu arriver qu'à Spitz, & comment près de cet endroit nous avons été très-surpris de voir tout un ample côteau couvert d'une espece de vigne naine dont les échalas ne sont gueres plus hauts que des bougies ou chandelles, singularité qui occupa mes réfléxions jusqu'aux portes de Vienne où, par la grace de Dieu, nous arrivâmes sains & saufs après vingt trois jours d'absence.

Voilà, aimable Bibi, comme, en peu de temps, vous nous avez fait voir bien du pays. D'autres Bibis en font autant à d'autres hommes, mais dans un sens moins littéral. Il n'auroit tenu qu'à moi de rendre cette relation plus diffuse. Dans un siecle aussi babillard que le nôtre le verbiage & la fiction coutent peu, mais la vérité est volontiers taciturne parce que génée par la circonspection & par les atours que l'élégance & les égards lui prescrivent, elle craint de se rendre odieuse en parlant son propre langage. Vous, aimable

(*a*) Deux gouffres dangereux quand les eaux sont basses.

aimable Bibi, qui connoiſſez mieux que perſonne les ornements qui lui conviennent, daignez les employer à exprimer à notre auguſte Souveraine les ſentiments que la reconoiſſance & le devoir nous impoſent pour un voyage dont les agréments ſont entiérement dus à ſa munificence, & à ſes puiſſants auſpices.

LETTRE CXXVII.

A Mlle de Guttenberg à Schœnbrun. (*)

AIMABLE BIBI,

IL faut que je vous rende compte de la frayeur dont j'ai été agité derniérement à votre ſujet. Ce n'étoit qu'en ſonge. La vie en eſt un, ainſi je ne m'amuſerai pas à vous peindre ce que c'eſt. Jamais ſonge n'a eu plus l'air de la réalité. J'ai rêvé que vous étiez devenue Princeſſe. Je ſavois fort bien que vous en aviez toute la décence, le maintien, plus de mérite & d'élévation d'ame qu'elles n'en ont la plupart,& tous les ſentiments & la bonté qu'elles devroient avoir. Il n'y manquoit donc plus que le titre, & c'eſt juſtement ce titre que j'ai rêvé que la fortune vous conféroit. A l'aſpect de cette promotion j'ai ſenti avec effroi que l'amitié & l'attachement que vous m'avez inſpirés s'éclipſoient, & il m'a ſemblé entendre la dignité qui, d'une voix haute & altiere, ordonnoit à l'orgueil &

(*) Cette lettre & les deux ſuivantes ſont citées ci-deſſus Lettre LXXII. Tom. II. pag. 71.

au faste de poser entre nous les barrieres qu'ils ont fabriquées pour séparer la grandeur de ce qu'ils nomment le néant & la petitesse. Mon réveil m'a un peu rassuré; mais je crains infiniment que ce songe ne soit un présage de ce que le temps peut produire & c'est pour cela que mon projet de rupture est déjà formé. Si vous m'en demandez la raison, la voici. Elevé dans les déserts, on ne m'y a point appris à révérer des noms, des titres, des armoiries & des richesses. Je n'y ai plié le genou que devant la divinité, ou devant les personnes & les Bibis qui la représentent. Depuis qu'on m'a tiré des forêts, la vertu, la bonté & le vrai mérite sont devenus mes idoles. Si vous deveniez Princesse, vous auriez de la faveur, du pouvoir, des grands noms & des richesses, & on auroit la malignité de croire que ce sont elles que je courtise. Or je déclare, à la face du ciel & de la terre, que je ne veux point du tout que mes hommages deviennent équivoques. Ainsi, aimable Bibi, comme vous m'avez promis que vous auriez la complaisance de rester fille, il faut que vous me fassiez encore le petit sacrifice de ne jamais devenir Princesse. Si non je vous abjure &, dès-à-présent, comme pour lors, je cesse d'être le plus respectueux & le plus entêté de vos serviteurs

Le Philosophe.

LETTRE CXXVIII.

A la même.

AIMABLE BIBI,

JE ſavois bien que l'extermination vous feroit peur. C'eſt bien autre choſe que d'avoir le cou tordu, & de ſubir le ſort de St. Etienne ou celui de St. Barthelémi. Car voyez-vous? Une Bibi exterminée eſt une Bibi qui n'exiſte plus. Voilà ce que c'eſt que d'ètre expoſée aux fureurs d'un Philoſophe. Celles d'Oreſte n'étoient que des jeux en comparaiſon. Jamais tigre d'Hircanie n'a été ſi terrible. D'un coup de dent il vous étrangle une Bibi avec autant d'aiſance que les ogres du temps jadis mangeoient les petits enfants. Quoique, dans la violence de mes tranſports, il me ſoit ſouvent arrivé de m'épouvanter moi-même, il me ſemble pourtant que vous ne l'avez été qu'à moitié, puiſque vous ne m'avez accordé que la moitié de ce que j'exigeois. Vous conſentez bien à n'ètre pas Princeſſe, mais vous n'abjurez pas les loix de l'hymen? Auriez-vous donc la penſée de les ſubir? Faites-vous attention à ce qu'il vous en coûteroit, & ſavez-vous que, ſi vous deveniez femme, ſeulement un inſtant, vous ceſſeriez d'ètre fille pour toute l'éternité? Si cette idée ne vous effraie pas, il faut que vous ſoyez un prodige d'intrépidité. Cependant, comme les Bibis ſont faites pour vérifier le

proverbe qui dit : qu'à résolution prise il ne faut pas de conseil ; si vous avez fait vœu de renoncer à la qualité de Vestale, je ne veux aucunement vous induire à être parjure. Je vous permets de n'être plus fille, mais c'est à condition que vous me ferez serment de n'être jamais Princesse. Celle que j'ai rencontrée derniérement à la promenade n'a fait que justifier mon antipathie pour ses pareilles. Nous étions une troupe ou, si vous voulez, un troupeau de Philosophes, qui sortions de repaître amplement chez notre ami M. le Docteur Thierry. En circulant sur les remparts de notre bonne ville, nous apperçumes une pagode épaisse, massive & ventrue, suivie d'une douzaine de satellites à vètements bigarrés, dont le mouvement progressif étoit dirigé vers nous, comme le nôtre l'étoit vers elle. Arrivés au vis-à-vis de cette idole ambulante, nous jugeames à propos de lui sacrifier chacun une courbette & un coup de chapeau dans l'idée qu'elle daigneroit s'en appercevoir. Mais point du tout, semblable aux simulacres du paganisme, qui avoient des yeux & qui ne voyoient point, notre pagode ne vit pas même la profanation de nos hommages à son égard. Deux yeux de verre, fichés dans l'épaisseur d'un poteau, ne seroient pas plus immobiles que l'ont été les siens. Il faut que cette machine soit bien grossiérement fabriquée, & qu'on ait eu bien peu de soin d'en polir les ressorts, puisque la rouille de l'orgueil & de l'impolitesse a eu assez de prise sur elle pour détruire l'éclat qui devroit lui être naturel. Si, sous le nom de Princesse,

il vous arrive de reſſembler à cette idole, je jure par tout ce qui peut rendre un ſerment inviolable que . . . mais non: je ne jure rien, je crains de vous épouvanter. Vous mourriez de frayeur & je n'aurois plus de Bibi à qui je puiſſe dire auſſi ſincérement qu'à vous que je ſuis ſon zélé ſerviteur

Le Philoſophe
Parapharagaramus.

Vienne le 20. Octobre 1751.

Note de l'auteur. Comme la petite hiſtoire énoncée dans cette lettre eſt un peu indigeſte, je priai la Bibi Guttenberg de ne la montrer à perſonne, ce qu'elle me promit. En effet elle s'en acquitta ſi bien qu'elle ne la montra qu'à notre auguſte Impératrice, & enſuite à tout le monde. Heureuſement que j'avois dédaigné de m'informer du nom de la gracieuſe Princeſſe dont il s'agit & que par là je m'étois mis dans l'heureuſe impoſſibilité de ſatisfaire aux queſtions & aux conjectures que l'on me fit à ſon ſujet. Ce qui eſt plaiſant c'eſt qu'on attribua à ma diſcrétion un ſilence qui n'étoit dû qu'à mon ignorance.

LETTRE CXXIX.

Réponſe de Mlle de Guttenberg.

Monsieur,

Je vous ai fait ſavoir par mes Ambaſſadeurs une partie de mes ſentiments ſur le rêve que vous fites que j'étois devenue Princeſſe, mais je m'apperçois que vous n'êtes pas entiérement raſſuré là-deſſus, & que ce ſonge a trop fait d'impreſſion ſur votre eſprit.

Pour vous tranquilliser je vous en fais ferment; oui, Monfieur, je vous le promets & vous garantis que je ne la ferai jamais. Tous les Princes de l'univers ne me dédommageroient pas de la perte de votre amitié. Je ne veux d'ailleurs rien devoir au hazard, & je regarde l'amitié dont vous m'honorez comme une récompenfe des fentiments que j'ai pour vous, lefquels je conferverai toute ma vie. Ce n'eft pas vous faire un facrifice. Je me fens naturellement peu d'inclination pour les Principautés. Leur hauteur m'a révoltée plus d'une fois. J'en voulois favoir la raifon, je n'en trouvois point d'autre que leurs titres, à l'abri defquels elles fe croient difpenfées de bien des devoirs, perfuadées, comme elles font, que leur grandeur nous en impofe. L'éloignement les met dans un point de vue qui leur eft favorable, mais je les ai vues de près, & à découvert, avec leur mérite de tous les jours, & je n'y ai rien vu dont je leur porte envie. Ainfi, Monfieur, n'y penfons plus; votre fonge n'aura pas plus de réalité que n'en ont les rêves ordinaires, & vous en ferez quitte pour la peur. Il n'en eft pas de même de la frayeur que j'ai eue en apprenant qu'en devenant femme un feul inftant, l'on ceffoit d'être fille pour toute l'éternité. Mon intrépidité ne tient pas contre une pareille idée. Il vaut encore mieux refter fille tant qu'on pourra. Il fera toujours temps d'ètre femme puifqu'il n'y a pas tant de façon pour la devenir. Nous réfervons cette cérémonie pour le coup de grace, & cela ne fe fera qu'avec votre permiffion. Je vous affure que s'il fe

trouve un Prince qui veuille m'avoir, il n'aura mon cœur & ma main qu'à condition qu'il ſe fera dégrader, &, comme les autres recherchent des lettres de nobleſſe, j'en demanderois de roture. Vous avez un ſi grand empire ſur ma volonté que je ferai toujours tout ce que vous exigerez, hors que vous ne me parliez encore de projet de rupture. Oh! pour le coup je ſuis bien votre très-humble ſervante

G. . .

LETTRE CXXX.

A Mlle de Guttenberg en partant de Bruxelles pour Paris.

AIMABLE BIBI,

JE pars après-demain pour le pays de la légéreté, de l'inconſtance, & même de la perfidie à bien des égards. Pourrai-je marcher à pieds nus ſur des charbons ardents ſans me brûler? C'eſt un miracle qui ne peut s'opérer que par vos prieres, & par celles des deux autres Bibis. Je n'implore point celles des hommes parceque je ne les crois pas aſſez efficaces pour me garantir des influences qu'eux-mêmes ſeroient peut-être bien aiſes d'éprouver. Je ſuis un peu au fait de leur façon de penſer ſur l'article de la fidélité. La plupart croient qu'elle ne ſe trouve plus, même dans les nids des tourterelles. Cependant ils ſont très-attentifs

à la recommander au beau ſexe, perſuadés que, pendant qu'il s'amuſera à l'obſerver, ils trouveront le moyen de l'enfreindre. N'allez pas du moins vous figurer, qu'à cet égard je pourrois bien être homme comme les autres. Non, non; je n'ai garde de vous mettre dans le droit de repréſailles. Je ſais trop ce que les blondins qui vous ont obſédé à Laxembourg feroient capables de vous ſuggérer à Schœnbrun. Ce ſont en vérité de terribles gens que les blondins; ils ſont toujours prêts à être de moitié dans les projets de vengeance que les Bibis peuvent former. Sans eux nous nous contenterions de vous prêcher la vertu, ſans nous donner la peine de la pratiquer, au lieu que nous ſommes forcés d'être ſages pour vous ôter le prétexte de ne l'être pas. Cela eſt gênant, il faut en convenir. Maudits blondins! que le ciel vous confonde! Puiſſe ma Bibi vous haïr autant que je fais! Mon Dieu, les jolis tours que je lui jouerois ſi vous ne me teniez en échec! Cependant ce feroit à condition que, par mes eſpiegleries, je ne dérogerois point à la qualité que j'ambitionne d'être toute ma vie le plus dévoué & le plus reſpectueux de ſes ſerviteurs

V. J. D. V.

Bruxelles le 25. Mai 1752.

LETTRE CXXXI.

Réponse de Mlle de Guttenberg à M. Duval.

MONSIEUR,

DEPUIS que vous donnez dans le papillonnage on a bien de la peine à deviner où vous êtes, si c'est à Paris ou au désert. Quelle chûte pour un homme qui a déjà fait tous les frais pour être du bel air ! Votre ajustement est au parfait. Il n'y manquoit que les bas blancs que je compte bien que vous n'aurez pas oubliées, sans quoi vos talons rouges ne feroient pas fortune. Quel ravissement pour une Allemande d'avoir un amant à Paris. Je me sens une légéreté d'esprit & l'imagination si vive depuis que je vous sais en France, qu'il me semble que l'air que vous respirez influe sur toutes mes actions. Voilà l'effet de la sympathie. Je me représente au milieu de toute la décoration de votre personne. Je vous compare aux trois petits-maîtres pour lesquels vous fites autrefois tant de chemin. J'en ferois bien autant pour vous. Un philosophe petit-maître doit être bien plus charmant qu'un petit-maître ordinaire. Votre philosophie ne paroîtra plus que comme la mousse sur le vin de Champagne. Elle n'est pas assez effrontée pour se faire voir à visage découvert dans le pays où vous êtes. On lui riroit au nez, on vous laisseroit faire la chouette à ce jeu-là. Songez qu'on vous passera des vices, mais non

pas des ridicules. J'ofe vous dire que je vous aime parceque vous êtes mon amant. Si vous étiez mon mari j'aimerois mieux mourir que de vous dire pareille chofe. Je ferois furieufe fi on venoit à favoir que je faffe un tel aveu. Ce feroit me perdre de réputation. Mais, comme vous n'ètes que mon amant & que Paris vous poffede, je puis trancher le mot. Je vous aime oui je le répete encore, je vous aime & je vous aimerai toujours. Je fuis

MONSIEUR,

Votre très-humble &c.
de Guttenberg.

LETTRE CXXXII.

A la même.

AIMABLE BIBI,

JE ne doute point que vous ne fachiez les métamorphofes d'Ovide, mais je gagerois bien que vous n'ètes pas au fait de la mienne, beaucoup plus étonnante que toutes celles-là. Quand je vous quittai j'avois une tête de citrouille qui, en entrant à Paris, fut changée en tête de linotte &, peu de jours après en tête d'épingle, & aujourd'hui j'ignore même fi j'en ai une. Quand je parlois mes paroles fe fuivoient en proceffion, aujourd'hui elles fe culbutent l'une fur l'autre en confufion. J'interroge quand on me queftionne, & je réponds quand on ne me dit mot. Autrefois je

marchois avec toute la pesanteur d'un philosophe, aujourd'hui je voltige avec toute la légéreté & l'incertitude d'un papillon. Alors les couleurs sombres & lugubres étoient mon uniforme, aujourd'hui les couleurs vives & galantes sont mes délices. Jugez-en par l'échantillon ci-joint. C'est une esquisse du surtout de deuil que j'ai porté à l'enterrement de mes finances. J'espere bien que vous n'hésiterez pas un instant à croire tout ce que je vous dis, puisque c'est avec mon sang (*) que je vous l'écris. Si vous êtes surprise qu'il soit couleur de rose, sachez que mon goût pour elle a pénétré jusque dans mes veines. Vous me direz qu'il n'appartient qu'aux jeunes cœurs d'être animés par un tel sang. Eh bien! aimable Bibi, apprenez qu'ici tout le monde est jeune, que personne ne consent de vieillir & que, si ailleurs la caducité bégaye par foiblesse, ici elle grasseye par mignardise. C'est vraiment le pays des prodiges, & où il ne s'agit plus que d'y faire autant de jupes qu'il y a de culottes pour réaliser l'année merveilleuse. Ce qui m'étonne le plus c'est que l'inconstance universelle qu'on y respire n'influe pas encore assez efficacement sur moi pour oublier que j'ai l'honneur d'être votre conquête, & qu'aucune mode ne peut me dispenser d'être à jamais

AIMABLE BIBI, &c.

Duval.

De l'isle Frivole le 17. Juin 1752.

(*) Cette lettre étoit écrite en encre couleur de rose qui étoit alors en vogue à Paris.

LETTRE CXXXIII.

Réponse de Mlle de Guttenberg à M. Duval.

Qui l'auroit cru que votre raiſon, qui paroiſſoit autrefois ſi robuſte, n'auroit pu ſe ſoutenir dans le pays où vous êtes ? C'eſt un vrai coupe-gorge. J'avois compté que votre philoſophie vous auroit préſervé de la contagion, mais je vois bien qu'elle ne ſert de rien dans l'occaſion. Quel dommage, Monſieur ! C'étoit la raiſon du monde la plus raiſonnable. Je la regretterai toute ma vie. Micou (*) & moi en avons pris le deuil. Si j'euſſe été amie des muſes j'aurois fait ſon épitaphe.

Cependant, Monſieur, dût-elle reſſuſciter, je ne me fierai plus à vous depuis que je ſais que la mode a pénétré dans vos veines, & rendu votre ſang couleur de roſe. On a donc banni le bon ſang en faveur du joli ? Revenez ici, je vous conjure, Monſieur, je tremble que l'exemple des habitants de l'isle Frivole n'influe très-fortement ſur votre eſprit. En attendant cet heureux moment, parlons de choſes qui vous amuſent. Vous vous êtes mis ſi ſouvent à ma portée qu'il eſt juſte que j'aie pour vous la même complaiſance. Votre habit eſt charmant, & me donne une grande idée de votre goût. Je m'imagine déjà vous voir débarquer ici muni de mille jolis colifichets.

(*) Chat de Duval.

Vous n'oublierez pas ſans doute des mouches & du rouge pour nos comédiennes Françoiſes, des coëffures, des pompons, des palatines. Tout cela doit faire partie de votre équipage ſi vous voulez être reçu ici comme un homme à la mode. Comment va le jeu? Jouez-vous à la comete, au quadrille ou au pharaon? (*a*) Les ſpectacles vous amuſent-ils? Les filles de l'opéra ſont-elles paſſables? Vous en avez ſans doute tenu quelques-unes en chambre garnie qui auront cauſé le trépas de vos finances? Inſtruiſez moi de tout cela, je vous prie, & ſachez que je ferai voir vos lettres à tout le monde. Votre derniere n'a été vue que d'une trentaine de perſonnes, graces à votre confident (*b*) qui a voulu vous mettre en crédit parmi tous les gens aimables. Je vous prie de marquer ma juſte reconnoiſſance à votre ſouvenir de ce qu'il veut bien penſer à moi au milieu du chaos où il ſe trouve. Le mien fait ſon devoir à votre égard, étant votre très-humble ſervante, tout comme je ſuis

Schœnbrun le 9. Juillet 1752.

(*a*) Duval ne connoiſſoit abſolument que les cartes géographiques & a refuſé d'en connoître d'autres.

(*b*) Feue ſon E. M. le Baron de Pfutſchner.

LETTRE CXXXIV.

A la même.

Aimable Bibi,

COMMENT ! Il y a plus de dix ans que vous êtes à la Cour, & vous êtes encore auſſi compatiſſante que ſi vous n'y étiez que depuis hier ! Vous y pouſſez la foibleſſe humaine juſqu'à être ſenſible à la perte de l'eſprit d'un philoſophe ? Encore ſi c'étoit celui de quelque blondin, ou le trépas de Miché, de Micou ou d'un perroquet, cela mériteroit d'être regretté. Mais employer des billets funebres à déplorer l'éclipſe de la raiſon d'un mortel tel que moi, voilà ce qui s'appelle prodiguer la dépenſe & la compaſſion, Oui, aimable Bibi, je me ſuis livré aux impreſſions de tous les divers climats que j'ai parcourus. J'ai aimé la muſique en Italie, la bonne chere en Allemagne, la bierre en Flandres, le vin couleur de roſe en Champagne, les plaiſirs champêtres en Lorraine, la componction au déſert, & à Paris j'ai été paſſionné pour toutes les jolies fanfreluches dont vous faites mention, opéra, comédies, concerts, bombances plénieres, chanſonnettes à table, filles en chambre, ſplendeur d'habits & d'équipages, fracas nocturnes dans les rues, flamberge en l'air pour une vétille ; voilà les proueſſes qui m'ont rendu illuſtre. Il eſt vrai que ma bourſe en eſt devenue étique, mais ce malheur eſt

bien réparé par l'étiſie de ma perſonne. Parbleu, vivent les voyages & les héroïnes dramatiques ! Ceux-là forment les hommes & celles-ci les dégourdiſſent & les mettent en vogue. Oh ! combien de grands noms ſeroient ignorés ſans le relief d'un tel mérite. Comme chaque feuille de papier papillonné coûte à Paris vingt-quatre ſous, & l'enveloppe ſeulement douze ſols, j'ai cru que des emplettes d'un prix auſſi trivial ne ſeroient pas dignes de votre attention. Si, pour vous dédommager de la privation de ces importantes bagatelles, il ne s'agit que de m'ériger moi-même en colifichet, en pantin, ou en farfadet, vous n'aurez qu'à parler. Je ferai mille folies pour vous complaire, ſans même exiger que vous en faſſiez une ſeule pour moi. Heureux ſi, par un déſintéreſſement auſſi rare & auſſi ſingulier, je puis mériter d'être à jamais, aimable Bibi, votre très-humble & très-reſpectueux ſerviteur.

Lunéville le 2. Juillet 1752.

LETTRE CXXXV.

De M. Duval à M. de Sauboin, ſecrétaire du cabinet de S. A. Royale l'Archiduc Grand-Duc de Toſcane à Florence, au ſujet de la diſperſion de la bibliotheque de Lorraine, dont il a été le premier & le dernier Bibliothécaire. (*)

Monsieur,

Si, en liſant ma derniere lettre, vous avez cru que j'étois rajeuni de dix ans; en me voyant aujourd'hui, vous croiriez que je ſuis vieilli du double. Non-ſeulement je ſuis forcé d'écrire à deux mains, mais auſſi de marcher à trois pieds. Au lieu de la redoutable flamberge, que je portois ci-devant, un ſimple bâton ſert à me porter moi-même, ſur-tout en montant les 149 & les 115 marches que j'ai à grimper pour arriver au firmament que j'habite & à la table où je mange. C'eſt peu de choſe que cela; mais voici ce qui m'effraie tout autrement, ce ſont les fréquentes attaques de néphrétique & de gravelle, auxquelles je me vois expoſé, & dont la violence infernale m'a rendu comme ſtupide & hébeté pendant trois jours & trois nuits de la ſemaine derniere. Je me borne à ſouhaiter que le concours de ces deux fléaux ne me rende pas le petit reſte de mes jours tout-à-fait inſupportable. — Non aſſurément, il ne m'eſt pas indifférent qu'il y ait au monde,

(*) Cette lettre eſt citée dans la lettre CV. ci-deſſus p. 186.

monde, & ſur-tout en Toſcane, une belle & auguſte Bibi de quatre ans & demi, qui ſache déjà lire en quatre langues. Apparemment que ceux ou celles qui préſident à ſon inſtruction, penſent comme celui qui a dit, *Erudimini qui judicatis terram.* Or, qui ne ſait que parmi le beau ſexe il ſe trouve des ames ſublimes & privilégiées, capables de manier le ſceptre & de juger les nations tout auſſi bien & quelquefois mieux que les plus grands Potentats? Ce qui ſe paſſe vers l'Orient & au Nord de l'Europe, ne le prouve que trop. Eh! pourquoi pas? L'eſprit humain eſt-il différencié par le ſexe? Il me ſemble que tous ſont homogenes & de même nature; mais comme il en eſt de plus élevés & de plus perçants les uns que les autres, je penſe que cette différence eſt l'ouvrage de l'éducation jointe à l'organiſation intérieure plus ou moins fine & déliée des corps qu'ils animent. Or, on prétend, qu'en général l'organiſation des Bibis eſt plus ſubtile, plus mobile & plus ſouple que celle de notre ſexe. Qu'on en juge par l'impétueuſe volubilité de leur diſcours, lorſqu'elles ſont irritées ou qu'elles médiſent! Si la force eſt notre appanage, le leur eſt l'adreſſe. C'eſt ce qui fait qu'elles réuſſiſſent preſque toujours dans leurs entrepriſes, quand il leur plaît d'y aſſocier la patience & la conſtance; d'où je conclus, que cet aimable ſexe n'eſt pas moins propre à manier les grands reſſorts d'un état, qu'à diriger dans le particulier ce que l'on nomme les affaires domeſtiques & économiques. Ce n'eſt pas ſeulement chez le ſexe raiſonnable que cette aptitude ſe trouve,

le ſexe purement animal n'en eſt pas dépourvu. La vieille erreur que les abeilles étoient gouvernées par des rois, eſt entierement détruite. Ce ſont des reines qui ont cet honneur, & en vérité, elles le méritent bien ; puiſqu'au vrai, elles ſont phyſiquement les meres de leur patrie & de tout le peuple qu'elle contient. Cependant, malgré les ſoins & les devoirs qu'exige une maternité auſſi étendue, je défie que l'on puiſſe m'indiquer parmi les créatures de notre eſpece une monarchie mieux conduite, que celles où elles préſident & où les loix dictées par la ſimple nature ſoient plus ſtrictement obſervées. J'en ſais des nouvelles, car j'en ai été long-temps ſpectateur dans la forêt d'où feu mon auguſte maître me tira l'an 1717.

On dit que chez la plupart des nations civiliſées, les arts & les ſciences ſe ſont perfectionnées ; mais que le ſeul art du gouvernement, quoique le plus eſſentiel de tous, eſt reſté en arriere. Quoi donc, notre altiere & faſtueuſe politique ne ſeroit-elle encore que la très-humble ſervante de l'inſtinct d'un inſecte ? Cela ſeroit un peu plus qu'humiliant. En ce cas Virgile n'avoit pas tort quand il a dit : *eſſe apibus partem divinæ mentis.* Quoi qu'il en ſoit, je m'amuſerai à le croire, juſqu'à ce que les hommes aient inventé un ſyſtême de gouvernement auſſi fixe & auſſi immuable que celui des reines abeilles.

Vous avez été témoin du décès de la premiere bibliotheque qui ait jamais exiſté à la cour de Lorraine ; ſoyez encore inſtruit de ce qui a occaſionné ſa naiſ-

ſance dans un pays admirable, mais malheureuſement ſitué entre le marteau de la France & l'enclume de l'Allemagne. Vers l'an 1715 il s'éleva entre le Duc Léopold, vrai pere de ſa patrie, & l'Electeur Palatin un litige, concernant le *jus Wildfangiatus* dans le comté de Falkenſtein. Je crois, Dieu me le pardonne, qu'il s'agiſſoit de la propriété des enfans des prêtres & autres bambins d'un amour vague & furtif. Quoiqu'il en ſoit, cet altercat fut très-vif, durable & ennuyeux. Le Duc fatigué d'en entendre parler, demanda à feu M. le Baron de Pfütſchner s'il n'avoit pas des livres où la matiere en queſtion fût éclaircie. On cita celui de Roſenthal, *de feudis imperii* & pluſieurs autres. Son A. Royale ordonna de les faire venir. Ce qui fut dit fut fait, & bientôt arriverent de Francfort pluſieurs centaines de volumes; car vous ſavez qu'en fait de juriſprudence, l'Allemagne eſt très-volumineuſe. Les deux in-folio de Roſenthal arriverent par la poſte. On en avoit beſoin, & on ne plaignit point ce que le port couta. D'ailleurs notre auguſte Souverain n'étoit nullement d'*humeur théſauriſante*. Lorſqu'on ſe vit ſuffiſamment pourvu de livres de droit, on voulut auſſi en avoir de théologie, de philoſophie, d'hiſtoire & ſur cela on écrivit à Paris, à Londres & en Hollande, & dans peu, une aſſez grande chambre, contigüe à l'appartement de feu mon Mécene le Baron de Pfütſchner, fut remplie de très-bons livres. Lorſqu'à l'âge de 22 ans on m'eut tiré de la forêt de Ste. Anne pour m'envoyer à l'univerſité de Pont-à-Mouſſon, d'où l'amour & la cigüe me chaſſerent aſſez

brusquement, de retour à Lunéville, je devins ce que l'on appelle *helluo librorum.* Comme je lisois nuit & jour, on s'avisa de me regarder comme un savant, moi qui n'étois que curieux. Conséquemment à cette erreur, on me confia le soin des livres qu'un événement fortuit avoit rassemblés. De plus, on me décora du titre de Bibliothécaire & quelque temps après on me nomma Professeur d'histoire & de géographie ancienne & moderne à l'Académie de Lunéville. Par deux fois je crus qu'on se moquoit de moi, & comme mon éducation totalement champêtre ne s'étoit nullement essayée à polir mes manieres & mon langage, cela fit, que sans hésiter, je refusai tout net ce qu'on me proposoit. On m'exhorta à y penser, En effet, la réflexion & l'intérêt me rendirent plus hardi & moins modeste. J'eus l'audace d'accepter, & ce que je n'avois garde d'espérer, ma témérité me réussit tout au mieux; car sans la révolution de la Lorraine, les leçons que je donnois aux cavaliers Anglois m'auroient infailliblement enrichi, puis qu'en très-peu de temps, la générosité de ces Messieurs me mit en état de rétablir tout à neuf l'hermitage de Ste. Anne qui a été le berceau de ma fortune. Voilà, respectable ami, par quelle voie le trop ancien berger d'Austrasie est parvenu à être le premier & le dernier Bibliothécaire de la Cour de Lorraine. Je ne doute point que sous les puissants auspices de l'auguste Souverain qui a ordonné la division de cette Bibliotheque, elle ne soit désormais plus utile au public qu'elle ne l'étoit dans la moyenne région de l'air, où elle a été ci-devant. &c.

Vienne le 21. Sept. 1771.

PIECES

SERVANT D'ÉCLAIRCISSEMENT

AUX

MÉMOIRES PRÉCÉDENTS.

I.

MOTIFS *qui engagerent le Sr. Duval à refuser la place de Sous-Précepteur du jeune Archi-Duc Joseph.* (*)

N'AYANT commencé qu'à l'âge de 14 ans à connoître les letrres de l'alphabet, & la langue latine à 22, mes études n'ont pu être que très-rapides, & par conséquent très-peu méthodiques. Né avec une curiosité sans bornes, j'ai eu l'audace de vouloir approfondir & combiner les divers objets qu'elle embrassoit. Mais destitué de guides, & manquant des secours nécessaires dans les bois où le sort & la misere m'avoient confiné, & où j'ai passé le printemps de ma vie, j'ai saisi, sans distinction, toutes les routes qui me sembloient aboutir à quelque érudition, selon que le hazard me les offroit. Lorsque la divine providence m'eut transféré de l'obscurité des forêts à la cour, & de-là à l'université de Pont-à-Mousson, la méthode qu'on voulut me prescrire me paroissant trop lente ou trop diffuse, j'en secouai le joug, je m'en fis une à ma mode, & ne marchant que par des voies

(*) La minute de cette piece, écrite de la propre main de M. Duval, ne s'est retrouvée, que lorsque l'impression de ses Œuvres étoit déjà fort avancée. Elle porte la date du 25 Octob. 1749. pendant que dans les mémoires sur sa vie page 23, on l'a fixée à l'an 1751.

ſcabreuſes & écartées qui auroient dû m'égarer pour jamais, je parvins, à force d'exercice & de travail, à terminer mon cours d'humanités dans l'eſpace d'une année. La philoſophie de l'école m'ayant paru plus propre à émouſſer l'eſprit qu'à perfectionner la raiſon & à former les mœurs, je me fis un plaiſir de la négliger, & je réſolus de n'adopter que celle qui ſeroit fondée ſur l'expérience, ſur l'utilité, & ſur des maximes propres à diriger les actions de la vie. Quelques années après ayant été nommé Bibliothécaire & enſuite Profeſſeur public dans l'Académie royale de Lunéville, je me vis obligé à ſubir un travail immenſe pour la compoſition de mes cahiers hiſtoriques. Inſtruit que la plupart des Académiſtes avoient fait un cours d'étude dans quelque college, je crus que mes leçons leur ſeroient inutiles ſi elles n'étoient tiſſues de tout ce que la chronologie, la géographie ancienne & moderne, la mythologie, les médailles, la caſtramétation, la tactique des Grecs & des Romains, & leur méchanique militaire avoient de plus profond & de plus ſpécieux. Ces recherches à la vérité, eurent une ſorte de ſuccès à l'égard de ceux qui avoient de l'ardeur & un goût décidé pour l'étude, mais elles rendirent leur auteur preſque inintelligible à ceux dont les diſpoſitions étoient moins heureuſes. De ce précis, dicté par la pure ſincérité, on peut inférer, qu'ayant franchi tous les principes & les préliminaires qui ſervent d'introduction aux ſciences, je ſuis par conſéquent moins propre que perſonne à les enſeigner avec l'aiſance, l'ordre & la clarté requiſes pour

en inſpirer le goût à la jeuneſſe. A cet obſtacle il s'en joint un autre plus invincible. Je ſuis à la fin de la cinquantieme année de mon âge. Le temps & les fluxions m'ayant détruit les dents qui ſervent le plus aux organes de la parole, ma prononciation en eſt devenue également diſgracieuſe, dure & pénible. D'ailleurs le funeſte antidote que j'employai autrefois pour dompter la plus impérieuſe de toutes les paſſions, joint aux veilles exceſſives auxquelles je me ſuis livré dans le cours de mes études, a ruiné l'heureux tempérament dont la nature m'avoit avantagé en faveur de la vie laborieuſe & champêtre à laquelle elle ſembloit m'avoir deſtiné. Cette vérité eſt ſi palpable que je ne puis parler pendant une demi-heure de ſuite, ſans éprouver avec chagrin, que ma voix expire dans ma bouche, par la ſechereſſe de poitrine dont j'ai eu le malheur d'être affecté. Si depuis près d'un an, j'ai travaillé chaque jour pendant trois heures avec le ſavant & reſpectable P. Frœlich à débrouiller le chaos qui régnoit dans le cabinet d'antiquités de Sa Majeſté Impériale l'Impératrice, c'eſt que ce travail n'a exigé aucun diſcours ſuivi, & qu'ainſi le diſcours & le ſilence étant alternatifs, l'attention que cette occupation ſuppoſoit, n'a nullement influé ſur ma ſanté. Au reſte, ſi le zele, le plus animé, & la ſoumiſſion la plus complette & la plus profonde, ſuffiſoient pour donner le pouvoir & la capacité, j'oſe proteſter que perſonne au monde ne ſeroit ni plus diſpoſé, ni plus propre que moi à remplir la glorieuſe fonction qu'on a daigné me propoſer.

à Vienne ce 25. Octobre 1749.

II.

LETTRE *de M. Duval à l'Abbé Don Calmet.* (*)

MONSIEUR,

Illi mors gravis incubat,
Qui notus nimis omnibus,
Ignotus moritur ſibi.

IL y a long-temps que ce texte d'un Poëte Philoſophe eſt ma deviſe, & il le ſera tant que je vivrai. J'ai toujours cru que pour mieux ſe connoître ſoi-même, il falloit éviter d'être trop connu des autres. Je ſuis bien perſuadé que le public vous diſpenſera volontiers de vos engagemens à mon ſujet, quand il ſaura qu'il ne s'agit que de moi. Les mémoires que j'ai ébauché, ſont hériſſés de certaines vérités qui ne ſeront ſupportables à la délicateſſe du ſiecle, que lorſque le temps les aura meuries, & qu'il m'aura conduit au terme fatal, où l'orgueil & le faſte des Grands, & l'humiliation des petits, ſe trouvent confondus dans la même pouſſiere. C'eſt la précaution que doit prendre tout homme, qui veut peindre la vérité, trait pour trait, & avec la même liberté que s'il étoit ſeul dans la nature.

Deux raiſons m'engagent à ne point abréger ces Mémoires. La premiere c'eſt que mes occupations

(*) Cette lettre eſt tirée de la Bibliotheque Lorraine de Dom Calmet, page 954.

ne me le permettent point. La ſeconde eſt que je ne pourrois m'en acquitter qu'en les décharnant, & en les réduiſant à de ſimples dates d'événemens, qui ne regardent que moi. Je juge de la bonté des livres par l'utilité que le public en peut tirer & je ne vois pas que des dates, ſur le moins important de tous les objets, puiſſent beaucoup l'intéreſſer. Quant à la reconnoiſſance, celle que je dois à Dieu, ſe manifeſtera en ſon temps. Rien ne ſe fait trop tard par rapport à un être infini, qui d'un coup-d'œil découvre le cercle & l'enchaînement de toutes les parties de l'éternité, auſſi-bien que tout ce qu'elles peuvent renfermer.

La reconnoiſſance que je dois à mon ancienne retraite de Ste. Anne, (retraite que je conſidere comme ma vraie patrie, & la ſource des principes qui m'ont conduit où je ſuis,) eſt déjà connue. Quant à celle que je dois à celui de tous les Souverains qui a le mieux mérité le glorieux titre de pere de la patrie, elle exige une petite diſcuſſion. J'ai été trouvé deux fois dans la forêt de Ste. Anne; la premiere en 1715, par le Duc Léopold, qui m'y laiſſa, parce qu'il fut détourné de m'en tirer par quelques Antimécenes, qui craignoient peut-être que mon penchant pour les ſciences ne devînt contagieux pour ceux qui cultivoient leurs terres, & qui veilloient à la plénitude de leurs caves & de leurs greniers: cet auguſte Prince ſe contenta de m'envoyer quatre Louisd'or. J'ai ſu depuis que celui à qui on les confia, en retint deux pour ſes peines, mais à la cour, comme ailleurs, il faut que chacun vive.

Feu Monſeigneur le Prince Clément, & ſon auguſte frere le Prince François, aujourd'hui Empereur, feu M. le Comte de Vidampierre, & Son Eminence M. le Baron de Pfütſchner, me découvrirent derechef, le 13 Mai 1717. Les deux Princes étoient fort jeunes alors, & les queſtions qu'ils me firent relatives à leur âge, n'eurent aucune influence ſur le changement de ma condition. Il n'en fut pas de même de celles que me fit Son Eminence M. le Baron de Pfütſchner; la flegmatique attention qui caractériſe toutes ſes actions, lui fit découvrir en moi, je ne ſai quelle ſorte de vocation pour un genre de vie, fort différent de celui où il me voyoit. Il forma le hardi projet de m'en tirer; mais je refuſai d'en ſortir, à moins qu'il ne me promît que ma liberté n'en recevroit aucune atteinte, & que je ſerois l'unique arbitre de mes occupations. Il eut la généroſité d'y conſentir., &, dès ce moment, je me vis à la charge d'un bienfaiteur, qui lui-même n'avoit ſtrictement que ce qu'il lui falloit pour vivre avec décence. Les Antimécenes, dont j'ai parlé, le ſavoient bien; auſſi, pour le diſſuader de ſon entrepriſe, allerent-ils juſqu'à hazarder des prédictions ſiniſtres ſur mon compte, qu'heureuſement pour moi, le temps a démenties.

M. le Baron de Sickingen, aujourd'hui Evêque & Prince de Conſtance, & M. le Baron de Weix, chanoine de Paderborn, alors Chambellan de S. A. Royale à Lunéville, penſerent tout autrement que les prophêtes en queſtion. Ils voulurent participer à la charité de mon Mécene, leur compatriote; & ce fut par le

concours de ces généreux étrangers, que je ſubſiſtai pendant mon premier ſéjour à la cour.

Le Duc Léopold ayant été informé de mon ardeur pour l'étude, aſſigna ſur ſa caſſette ce qu'il falloit pour mon entretien, pendant la ſeconde & derniere année que je paſſai à l'Univerſité de Pont-à-Mouſſon.

Après mon retour il me nomma ſon Bibliothécaire, avec ſept cens livres d'appointements, mais un dérangement de finances étant ſurvenu, je perdis la moitié ſur les mandemens que l'on diſtribuoit alors; de ſorte que, pendant trois ans, mon ſalaire ne monta, chaque année, qu'à 350 livres.

M. le Prince de Craon inſtruit de ma triſte ſituation, m'accorda la table à la cour, ce qui m'empêcha de tomber dans une indigence, que j'avois ignorée dans ma chere ſolitude de Ste. Anne. Il n'auroit tenu qu'à moi d'expoſer mes beſoins au moderne Titus, qui régnoit en Lorraine; mais je ne pus jamais me réſoudre à augmenter la foule des ardens ſolliciteurs qui l'obſédoient. Auſſi puis-je aſſurer, qu'à l'exception de cent livres, dont il daigna me gratifier la veille de la fête de St. Léopold de l'année 1727, je n'ai jamais éprouvé aucun effet de cette libéralité qui a fait tant d'heureux, & qui a toujours été ſon véritable élément.

Son auguſte ſucceſſeur augmenta de deux cens livres mes gages de Bibliothécaire en 1729, & me nomma Profeſſeur d'hiſtoire & des antiquités dans ſon Académie de Lunéville, avec huit cens livres d'appointemens. Ce fut alors que *me aureus irrigavit imber.*

Messieurs les Cavaliers Anglois & Allemands, non contens de mes leçons publiques, en voulurent avoir des particulieres; ce qui, sans compter le produit de mes gages, me valut annuellement près de 4000 livres. L'état où se trouve actuellement l'hermitage de Ste. Anne, est une des preuves de cette vérité.

Voilà, Monsieur, au plus juste, quelle est l'origine de ma fortune, & de l'aisance qui en a résulté. Je l'ai exposé ailleurs plus en détail; mais comme je l'ai dit, l'ingénuité avec laquelle je m'en suis acquitté, n'étant nullement à la mode, j'attendrai que la justice & la vérité soient de retour de leur exil, pour parler publiquement leur langage; & c'est en attendant ce plus casuel de tous les événemens, que je persiste d'être, avec le plus profond respect que la vertu & le vrai mérite puissent inspirer,

Monsieur,

Votre très-humble & très-obéissant serviteur

V. S. Duval.

Vienne le 28. Juin 1750.

III.

III.

EXTRAIT *d'une lettre de M. Duval rélative à divers événemens de sa vie & servant de supplément à la lettre précédente.*

J'AI été Professeur à l'Académie de Lunéville depuis l'an 1729, jusqu'à la révolution de la Lorraine, arrivée le mercredi des cendres de l'année 1737. Je me rendis à Bruxelles, où je restai jusqu'au 9 Sept. de la même année, que je partis pour Florence, où j'arrivai le lundi 25 Nov. après avoir resté 18 jours à la cour de Turin par ordre de Sa Majesté le Roi de Sardaigne. Il n'a plus été question sur ce nouveau théâtre de l'Académie de Lorraine, à l'exception de ce qui regarde le manege, qui depuis a été transféré à Pise. En 1743, ayant été mandé à Vienne, j'y arrivai pour la premiere fois le dernier jour de l'année, & j'en partis le 23 Sept. & arrivai le 15 Octobre à Florence de l'année 1744. Ayant été appellé de rechef à Vienne, j'y arrivai au mois de Mai 1748. pour n'y être pas tout-à-fait inutile. S. M. Impériale ayant formé le dessein de rassembler toutes les sortes de monnoies & de médailles modernes qui pourroient se trouver, en or & en argent, frappées dans toutes les parties du monde, depuis le huitieme siecle, elle me chargea du soin d'arranger, par cathégories toutes celles, qu'un heureux hazard pourroit lui présenter, fonction qui m'étoit étrangere & d'autant plus difficile,

qu'ignorant la langue Allemande, je ne pouvois, par moi-même, profiter des excellents ouvrages écrits en cette langue sur la connoissance & l'utilité historique des monnoies & des médailles modernes. En 1752 me sentant la poitrine très-mal affectée par une toux seche & un crachement de sang, je crus qu'un voyage, dans ma patrie, l'agitation & le changement d'air me serviroient d'antidote & c'est ce que le succès a vérifié. N'ayant jamais vu l'intérieur de l'Empire, je partis de Vienne le 24 Avril, & dirigeant ma route par Passau, Nuremberg, Würzbourg, Francfort, Mayence & Cologne, je me rendis à Bruxelles, où je restai vingt & deux jours avec quelques membres de la déplorable transmigration que nous avions essuyée quinze ans auparavant. Ce qui me frappa le plus dans ce long trajet, fut, qu'aulieu de ces momies vivantes en haillons de toile & en sabots, qui peuplent les huttes & les chaumieres de ma chere patrie, je ne vis que des cultivateurs forts & robustes & des artisans bien vêtus, bien nourris & logés comme des hommes doivent être. Ces symptômes de prospérité publique étoient trop fréquents pour être équivoques. Aussi me donnerent-ils une assez juste idée de la façon dont ces peuples étoient gouvernés, d'autant mieux, que pour en juger, il ne me falloit que des yeux, un peu de discernement, & de la bonne foi, & que ce qu'on voit, fait toujours une plus forte impression, que ce qu'on lit & ce qu'on entend. De Bruxelles j'allai à Paris que j'avois déjà vu à la suite du Duc Léopold l'an 1718, lorsque mon généreux

Mécene

Mécene M. le Baron de Pfütschner m'y envoya exprès pour y tempérer l'air agreste & sauvage que j'avois contracté dans la solitude. Passionné alors pour la géographie, les seules personnes que je fréquentai dans cette grande ville, furent Messieurs de l'Isle, Sanson, Jaillot, Nolin & le vieux M. Nicolas de Fer. Mais dans ce dernier voyage, je fus un peu moins timide que dans le premier. J'osai converser avec des sçavants, dont les noms rappellent tout ce que le mérite a de plus accompli, tels que M. de Boze, M. l'Abbé Barthélemi, l'un & l'autre de l'Académie royale des inscriptions, M. Duclos historiographe de France, un des 40 de l'Académie françoise, & le profond scrutateur de la nature M. de Réaumur de l'Académie des sciences. J'y renouvellai aussi mon ancienne connoissance avec la spirituelle auteur des lettres Peruviennes, Me. de Graffigny, (décédée le 12 Décemb. 1758) & c'est chez elle, où je vis, pour la premiere fois, le respectable Abbé Lenglet du Fresnoy & M. du Fresne d'Aubigny, petit neveu du Varron de la France, l'illustre & le célebre M. du Cange. Mon peu de goût pour la grandeur & la magnificence me fit négliger Versailles & tous ses environs, de sorte qu'après un mois de séjour, je partis de Paris & passant par Provins, ancienne capitale de la haute Brie, par Nogent sur Seine, & par Troyes ville épiscopale de Champagne, j'arrivai à Artonnay lieu de ma naissance, à dix lieues de Troyes, & à cinq de la ville de Tonnerre. L'air de misere qu'on y respiroit me rappella toute celle que j'y avois soufferte dans mon enfance, mais comme

elle n'étoit plus mon élément, je pris bientôt le parti de me délivrer de ſon odieux & dégoûtant aſpect. Ce que je fis de mieux dans ce triſte ſéjour, c'eſt que je remarquai ce que les Intendants des provinces ne remarquent jamais, c'eſt-à-dire, que l'école publique du village reſſembloit plutôt à une vile écurie, qu'à un lieu deſtiné aux premieres fonctions de l'eſprit humain. Je formai le deſſein d'y remédier. J'avois donné ma chaumiere paternelle à une de mes ſœurs qui l'avoit vendue par indigence. L'ayant rachetée pour la ſomme de 800 livres, je l'ai fait raſer totalement, & après y avoir fait conſtruire, à chaux & à ſable, une maiſon ſolide, commode & couverte de tuiles, la ſeule qui ſe voie dans ce village, j'en ai fait préſent à la communauté pour lui ſervir de Lycée & y loger gratuitement ſon maître d'école. Sur la porte antérieure de cette maiſon on lit l'inſcription ſuivante :

DEO. OPT. MAX.
VALENTINUS. JAMERAI. DUVAL.
FRANCISCO. I. ROM. IMP. PIO. FEL. AUG.
A. BIBLIOTHECA. ET. RE. ANTIQUARIA.
GRATO. IN. PATRIAM. ANIMO. DUCTUS.
JUVENTUTI. PIE. INSTITUENDAE.
HOCCE. NATALE. TUGURIUM. IN. SCHOLAM. ERECTUM.
LIBENS. MERITO. DICAVIT. ANNO MDCCLVIII.

D'Artonnay paſſant par la célebre abbaye de Clervaux, par Chaumont en Baſſigny, & par la ville de Neuchâteau ſur les confins de la Lorraine, je me rendis à St. Joſeph de Meſſin, hermitage à deux lieues

à l'occident de Nancy, bâti autrefois par le frere Michel fondateur de Ste. Anne. Il me parut que la pauvreté de cette maison ne quadroit nullement avec le charmant payſage où elle étoit ſituée. Le vieux ſolitaire qui la gouvernoit, m'ayant donné autrefois les premieres notions d'écriture & d'arithmétique, je réſolus de rebâtir & d'embellir ſon habitation, & c'eſt ce qui s'eſt fait pendant le cours de l'année précédente, comme on le voit par l'inſcription placée au-deſſus de la porte de l'oratoire de cet hermitage:

DEO. OPT. MAX.
AEDEM. HANC. DIVO. JOSEPHO. SACRAM.
ET. CONTINENTEM. SOLITARIORUM. DOMUM.
A. FRATRE. MICHAELE. EJUSQ. SOCIIS.
OLIM. CONDITAS.
SED. VESTUSTATE. JAM. LABANTES.
VALENTINUS. JAM. DUVAL.
EREMITARUM. QUONDAM. ALUMNUS.
DEIN. FRANCISCO. I. ROM. IMP. P. F. AUG.
A. BIBLIOTHECA. ET. RE. ANTIQUARIA.
IN. AMPLIOREM. FORMAM. A. FUNDAMENTIS.
INSTAURARI. CURAVIT. AN. MDCCLIX.

Ces divers bâtiments donneront ſans doute, une haute idée de mon opulence. Cependant comme je n'ai jamais rien demandé à la cour, auſſi ne m'a-t'elle jamais donné que les cent livres mentionnées dans ma lettre au pere Don Calmet. Mais depuis l'an 1730 elle m'a toujours exactement payé mes appointements.

D'ailleurs, ayant placé à fonds perdu sur l'hôtel de ville de Paris, ce que j'ai gagné à l'Académie de Lunéville, & continué de vivre à la cour aussi simplement que j'ai vécu à Ste. Anne, je me suis trouvé en état de soutenir les dépenses que la reconnoissance m'a prescrites envers mes anciens bienfaiteurs. Voilà, Monsieur, de quoi suppléer à ce que le savant M. Keysler a publié autrefois à mon sujet dans ses voyages.

Vienne le 22. Mars 1760.

IV.

PREMIERE *Lettre de Mlle Anastasie à M. Duval.* (*)

RECEVEZ, Monsieur, le témoignage de ma reconnoissance la plus forte. Rien ne pourroit être plus

(*) L'original de cette lettre porte la rubrique suivante, écrite de la propre main de M. Duval: *Lettre d'une belle Circassienne à M. Duval. Cette belle se nomme Anastasie Socoloff, née au royaume d'Astracan au Nord de la mer Caspienne, de pere & de mere Circassiens. Dans son enfance, elle & sa famille furent transférées des bords du Volga à Pétersbourg. La Princesse de Galitzin ayant pris la jeune Anastasie en affection, elle la mena avec elle à Paris. Cette Princesse y étant décédée l'an 1762, le Prince son mari & M. le Général Betzky, frere naturel amenerent la jeune Anastasie à Vienne, où le hazard l'ayant placée près de ma loge au théâtre de la cour, nous eumes l'occasion de faire connoissance & de nous jurer une amitié mutuelle & durable. Un mois après cette belle partit pour Pétersbourg où la fortune, que je lui avois prédite, l'attendoit, & c'est là, où âgée de 20 ans, d'une humeur charmante & de la plus sémillante vivacité elle a le bonheur d'être femme de chambre favorite de l'Impératrice Cathérine II.*

flatteur pour moi que le choix de votre présent, ni m'intéressent autant que le portrait & la vie d'un homme dont je mets la connoissance entre tout ce qui m'est arrivé de plus heureux dans mes voyages. Vous en voyez les effets, Monsieur, jugez combien mon amour-propre doit être flatté, puisque M. le Général Betzky s'est adressé à moi pour faire votre connoissance. J'espere que vous voudrez bien m'indiquer, par le porteur de la présente, quel après-dîner de la semaine vous auriez le loisir de lui faire voir le cabinet des médailles impériales. Je profiterai de cette occasion pour vous faire mes adieux & pour vous répéter de bouche combien je serai toute ma vie,

Monsieur,

Votre très-humble & très-obéissante servante
Anastasie Socoloff.

Vienne ce dernier Février 1762.

V.

EXTRAIT *d'une Lettre de M. Duval à M. d'Aubigny.*

Ce fut au commencement du mois de Mai dernier que S. E. M. le Baron de Pfütschner, à l'âge de quatre-vingt & un ans, eut une attaque d'apoplexie qui le plongea tout-à-coup dans une espece de léthargie de corps & d'esprit, que je crois totalement incurable. C'est là cet homme respectable, né gentilhomme à

Würzbourg en Franconie & ensuite sous-gouverneur de Messeigneurs les Princes de Lorraine, qui le 13 Mai 1717 se promenant dans la forêt de Ste. Anne près de Lunéville, à la suite de ses augustes éleves, m'apperçut dans le fond d'un vallon appuyé contre un arbre à peu près tel que mon ami l'Abbé Marcy m'a représenté dans l'estampe ci-jointe. (*) C'est ce digne & généreux Mécene, qui n'ayant alors que deux mille livres de rente pour tout bien, sans égard à la vingt & deuxieme année de mon âge & après quelque examen, forma le dessein de me tirer de mon prétendu *néant* pour me produire à la cour & me faire étudier à ses propres frais. Ce qui lui parut singulier, est, que je demandai trois jours pour m'aviser, & que je n'acceptai cette grace qu'à condition que l'étude seroit mon unique occupation & que de plus, je serois aussi maître de mes actions à la cour que je l'étois dans mon désert. Mon bienfaiteur me le promit, & j'ignore si jamais courtisan a été aussi scrupuleux à remplir ses promesses. S'il n'y avoit eu que des Princes, lorsqu'on me trouva dans les bois, il y a toute apparence, que j'y serois encore. Ce n'est point pour y découvrir le mérite & les talents qu'ils y vont, c'est pour en troubler la tranquillité & y trouver des bêtes souvent moins voraces & moins nuisibles, que celles qui habitent des palais. Logé dans celui de Lunéville je m'y comportai avec le même sang froid que si je fusse

(*) Cette estampe est répétée sur le revers de la médaille que le même Abbé Marcy a fait frapper à l'honneur de M. Duval & qu'on voit gravé sur le titre du Tome II. de cet ouvrage.

resté dans mon réduit de Ste. Anne. Mes études au Pont-à-Mousson furent si rapides que vers la fin de la seconde année, le Duc Léopold, le Titus de son siecle & le vrai pere de sa patrie, me nomma son Bibliothécaire. Quelques années après, son auguste successeur me conféra l'emploi de Professeur d'histoire & des antiquités dans l'Académie de Lunéville, & c'est ainsi que je cessai d'être à charge à un bienfaiteur qui lui-même n'avoit strictement que ce qui lui étoit nécessaire pour subsister avec une sorte de décence.

L'état déplorable où il est réduit depuis six mois m'apprend chaque jour à mieux connoître les divers symptômes de la caducité, & comme il s'en faut peu que je n'aie franchi la septantieme année de ma vie, je vois dans l'objet qui m'est le plus cher, à quelles infirmités tout homme peut être exposé. Je souhaite seulement que cet exemple me soit plus utile que ceux que l'on m'a donnés à la cour & parmi ce que l'on nomme le beau monde, c'est-à-dire le plus faux & le plus poli.

Vienne le 21. Novemb. 1764.

VI.

EXTRAIT *d'une autre lettre de M. Duval à M. d'Aubigny.*

QUAND l'*amena tempe* où vous êtes m'appartiendroit en propre, dans les principes où je suis, je ne pourrois y habiter qu'en passant & *quasi per ignem.* Crainte

d'y entendre proférer les horribles mots de . . . . , de corvées, ... , de maltotiers, de loups-garoux, de loups enragés, & sur-tout de la prétendue hyene qu pendant près d'une année a désolé une des provinces de la ci-devant célebre nation que Guillaume Vadé nomme la premiere nation du monde. Le bruit court ici que la bête est enfin exterminée. Les Germains s'empressent à me demander, quel est l'Hercule ou le Thesée qui en est le destructeur, mais c'est ce que *j'ignore*. Je leur dis cependant, que ce ne peut être qu'un bon & vrai citoyen, à quoi ils ne répondent, qu'en éclatant de rire & en me tournant le dos. Il leur semble qu'on a supporté les ravages de la bête féroce avec beaucoup plus de flegme que l'on a fait ci-devant ceux du fameux Mandrin, sans doute, disent-ils, parce que celui-ci en vouloit aux caisses fiscales, au lieu que la *mala bestia* ne vivoit qu'à se repaître de sang roturier, lequel, quoique souvent moins infecté que celui de certaine très-haute noblesse, n'en est que plus avili aux yeux de l'ignorance & de l'orgueil.

Ce fut le 27 Janvier dernier, qu'une seconde attaque d'apoplexie enleva subitement feu S. E. M. le Baron de Pfütschner, l'homme du monde à qui je dois tout le bonheur de ma vie. En le voyant expirer, si Dieu eût alors exaucé le plus ardent de mes desirs, il est certain, que ma carriere eût été terminée dans le même instant. L'hôpital de Teschen en Silésie, le plus indigent de toute l'Europe, a été son héritier universel & cet héritage, après que tous les meubles

& effets ont été vendus, ne s'est monté qu'à la somme de dix-neuf mille florins. Si on me trouve dans le reste de l'univers un Ministre & Conseiller d'état, qui, après cinquante-six ans de faveur & du service le plus ponctuel & le plus assidu, ne laisse qu'une pareille succession, je me moquerai de l'unité du Phénix, & je croirai qu'il en est de plus d'une espece. Quelques heures après le décès de mon cher Mécene, notre auguste Impératrice me fit dire, par une Bibi de sa chambre, qu'elle même vouloit pourvoir à ma subsistence & c'est ce qu'elle a fait d'une maniere digne de sa munificence. Le lendemain Sa Majesté l'Empereur ordonna, que le même domestique qui me servoit ci-devant aux frais de feu mon bienfaiteur, à raison de douze florins par mois, seroit payé désormais aux dépens de la caisse impériale, de sorte que sans avoir dérogé au vœu que j'ai fait de ne jamais rien demander à mes augustes maîtres, je me trouve dans la même aisance que du vivant de mon pere nourricier, & en état de continuer à faire du bien à ceux qui m'en ont fait autrefois. C'est ainsi que dans la lugubre circonstance, où je me suis trouvé, j'ai eu le bonheur d'éprouver cette vérité d'Horace: *Coram rege sua de paupertate tacentes plus poscente ferent.* C'est seulement dommage que tous les rois ne soient pas des Augustes.

Vous me demandez ce que signifie l'affectueux coup de bec que j'ai donné à l'effigie de l'illustre Mlle. Clairon. N'est-ce donc qu'à Paris qu'on ignore, que c'est elle qui a formé la belle Anastasie dans l'art de plaire

& d'embraſer les cœurs juſqu'au milieu des glaces de l'âge & de la philoſophie? Se peut-il, qu'on n'y ſache pas que la Princeſſe de Trubetskoi, après avoir tiré ma Pſyché des bords du Tanaïs pour la conduire ſur ceux de la Newa, la céda à ſa fille feue Me. la Princeſſe Galitzin & que celle-ci, l'ayant menée à Paris, elle la confioit à Mlle. Clairon chaque fois qu'elle alloit aux eaux de Barege & de Bourbon? C'eſt donc par les ſoins & ſous la direction de cette muſe qu'en fait d'agréments, mon aimable Circaſſienne eſt devenue un véritable chef-d'œuvre des cieux, & voilà ce qui a fait qu'en préſence même d'un monarque je n'ai pu m'empêcher de baiſer le portrait de celle, à qui ma Bibi du bout de l'Europe a tant d'obligation. Si quelques courtiſans en ont plaiſanté, c'eſt que chez eux la reconnoiſſance n'eſt ſouvent que l'ombre d'un ſentiment vague & ſuperficiel, au lieu que chez moi, peu s'en faut qu'elle ne ſoit une vraie paſſion. Il y a apparence qu'une éducation plus brillante & plus manierée m'en auroit préſervé, mais j'ai trop longtemps vécu ſous le chaume & parmi les bêtes, pour que les préceptes de l'art aient pu affoiblir en moi les impreſſions de la nature. Après l'incartade de l'altiere autorité envers la Melpomene Françoiſe, cette Muſe a très-bien fait de préférer une priſon à l'ignominie de figurer à côté d'un ingrat & d'un fauſſaire. L'obéiſſance, qui que ce ſoit qui la preſcrive, eſt une flétriſſure lorſqu'elle déshonore.

Le *Siege de Calais* eſt actuellement imprimé ici. Les flegmatiques Germains liſent cette piece avec plaiſir,

mais ſans enthouſiaſme, apparemment par dégoût pour celui qui regne dans la dédicace. Si j'avois à me choiſir des ayeux, M. le Maire de Calais lors du ſiege ſeroit le premier de tous, dont je voudrois deſcendre. Au reſte, ce drame me paroît conſolant, autant par la peinture de ce que nos François ont été, que par l'eſpoir de ce qu'ils ſeront quand Dieu voudra.

Vienne le 1. Juin 1765.

VII.

LETTRE *de M. Duval à M. Balla, Secrétaire au congrès de Fokſany en Valachie.*

MONSIEUR,

VOUS qui avez vu ſauter en l'air toutes les forces maritimes de l'empire Ottoman, je ſouhaite que dans peu, Buchareſt vous apprenne ce que le formidable tapage de Tſcheſmé doit produire à l'avantage de l'auguſte Bellone que vous ſervez. Si en qualité de ſcribe j'étois chargé de rédiger les articles de la paix future, on peut bien compter que je n'aurois garde d'oublier ceux-ci, ſavoir:

Que la fertile Ukraine & la nouvelle Servie n'auront jamais plus rien à craindre du brigandage habituel des barbares de la Crimée. Qu'en conſéquence toutes les vaſtes plaines qui s'étendent depuis l'embouchure du Dnieper juſqu'à celle du Don, ſeront déſormais cultivées avec autant de ſécurité que les

environs de Mofcou, perfuadé qu'en ce cas il n'y auroit plus de famines en Europe, à moins que l'inhumanité & l'exécrable foif de l'or ne perfiftaffent à en former d'artificielles. Qu'en faveur des quatre carêmes que l'églife Grecque a la bonté d'obferver, il fera libre à MM. les Ruffes de pêcher les efturgeons & de faire du caviar dans toutes les plages de la mer Noire. Que s'il arrive aux Mufulmans de vouloir s'y oppofer il foit permis de leur courir fus & de les circoncire de la maniere la plus complette fans même en excepter celui qui a le plus travaillé à vous fermer la porte des Dardanelles.

Voilà, Monfieur, quels font les articles qui me tiennent le plus à cœur relativement à la gloire & aux intérêts de l'augufte Autocratrice. En voici deux autres qui n'intéreffent que ma propre curiofité.

Le premier eft de favoir s'il eft bien vrai qu'à Kotinara ou Kotnar, à une journée au-deffus de Jaffi, il y ait un côteau de vigne, dont le vin eft de vraie couleur d'éméraude, & qu'un autre côteau fitué dans la Crimée en produife du rouge auffi exquis que le plus moëlleux Bourgogne & auffi pétillant que le plus fin Champagne. Si ces deux traits d'hiftoire naturelle font bien avérés, il fe pourra qu'à l'imitation du rat de la fable qui dégoûté des embarras du fiecle fe retira dans un fromage de Hollande, j'irai me rendre hermite fur un des côteaux en queftion. Alors fi je réuffis à y devenir un petit faint, j'inviterai l'aimable Bibi Anaftafie de venir m'aider à faire des miracles.

Le ſecond article conſiſte à être informé, s'il eſt vrai qu'une partie de la nombreuſe artillerie que vos intrépides légions ont enlevée aux infidelles ſe réduiſe en menues monnoies. En ce cas ſi, lorſque l'occaſion ſe préſentera, je puis obtenir une piece de chaque eſpece, bien conſervée, avec l'indication de ſon nom & de ſa valeur pour la dépoſer au cabinet impérial des médailles, vous obligerez infiniment le plus zélé & le plus reſpectueux de vos ſerviteurs

Le très-infirme & trop ancien
berger d'Auſtraſie
V. J. Duval.

Vienne le 26. Juin 1772.

VIII.

ABRÉGÉ *de la vie du Sr. Vayringe machiniſte de Sa Majeſté Imp. & ci-devant Profeſſeur de phyſique expérimentale dans l'Académie de Lunéville.* (*)

JE ſuis né à Nouillonpont, village de Lorraine au bailliage d'Etain, le 20 Septembre 1684. Mon pere étoit laboureur & cultivoit ſes terres en propre. La mort nous ayant enlevé notre mere, nous reſtâmes onze enfans, ſept garçons & quatre filles. A l'âge de ſix ans on me mit à l'école chez le maître du même

(*) Cette piece, quoique écrite au nom du Sieur Vayringe, eſt de la compoſition de M. Duval, & a été inſérée dans la Bibliotheque Lorraine de Don Calmet. Nous la donnons d'après le propre manuſcrit de M. Duval.

endroit. Pendant que j'apprenois à lire, mon pere s'avisa de nous donner une belle-mere, qui signala, envers nous, sa qualité de marâtre, par toutes sortes de mauvais traitements; & c'est ce qui me détermina à quitter la maison paternelle. Agé pour lors de dix ans, je formai le dessein d'entreprendre le pélérinage de Rome; mais en ayant été détourné, je résolus d'aller à Strasbourg. Arrivé à Nancy, deux écoliers de ma connoissance, que j'y rencontrai, me persuaderent de retourner chez mon pere. Nous primes la route de Metz. Cette ville me plut de telle sorte, que je me déterminai à y rester. Pour cet effet, je cherchai à me séparer de mes deux compagnons. Un jour comme j'étois arrêté devant la boutique d'un serrurier, le maître me demanda d'où j'étois & ce que je savois faire. Ayant sçu que j'avois quelquefois frappé du marteau chez le maréchal de mon village, il me dit que si je voulois rester chez lui, il me donneroit vingt sous par mois. J'y consentis volontiers à condition qu'il me laisseroit faire une serrure. Après six mois de séjour chez ce maître, j'entrai chez un autre qui m'accorda trois livres par mois. Il arriva qu'en me promenant sur le marché de la ville, je rencontrai deux de mes freres, qui m'engagerent à retourner aveo eux. La rigueur de l'hyver, qui étoit excessive, me fit accepter ce parti. On me mit chez un de mes beaux-freres, qui étoit tout à la fois armurier & taillandier. Je m'y occupai à faire des serrures pareilles à celles que j'avois vu faire à Metz. Le hazard voulut pour mon bonheur, que l'on nous

apportât un horloge à nettoyer. A l'aſpect de cette machine, que je trouvai merveilleuſe, tout ce que j'avois fait juſqu'alors ne me parut que de pures bagatelles. J'en examinai la conſtruction pendant une heure & demie qu'elle reſta dans la boutique. J'en compris ſi bien l'aſſemblage & le rapport des différentes pieces, que je me mis auſſi-tôt à en faire une ſemblable, qui fut terminée dans l'eſpace de trois mois. Comme je perſiſtois toujours dans le deſſein d'aller à Strasbourg, j'en demandai la permiſſion à mon pere, qui me l'accorda, avec dix écus pour mon voyage. Muni d'un paſſeport & de mon extrait baptiſtaire j'arrivai en deux jours à Nancy. Celui qui y commandoit de la part de la France, ayant examiné mon paſſeport, me demanda ſi je voulois avoir l'honneur de ſervir le Roi. Lui ayant répondu que je n'avois nullement cette ambition, il me dit de continuer mon chemin. Comme j'appris que l'Alſace étoit alors le théâtre de la guerre, je pris le parti de reſter à Nancy. Il n'y avoit dans cette ville qu'un ſeul horloger, lequel avoit trois fils, ce qui le diſpenſoit de prendre d'autres ouvriers. Je fus donc obligé de me remettre à travailler chez un ſerrurier, à raiſon de quatre livres par mois. Un garçon ſerrurier de mon pays, que je rencontrai par hazard, me procura un autre maître où je gagnai ſept livres par mois. Ce garçon me prit en amitié, & il me le prouva par ſes ſervices, & par ſes bons conſeils. Les révérends peres Bénédictins faiſoient alors bâtir leur égliſe. Un maître ſerrurier de Paris y travailloit à la clôture du choeur, qui devoit

être toute en fer, & en ornements ciselés. Un jour cet ouvrier m'ayant montré ses desseins, je le priai de m'enseigner la maniere de les tracer avec la plume & de les réduire en exécution. Il me dit que je n'avois qu'à venir travailler avec lui, qu'il m'enseigneroit ce que je souhaitois, & que de plus, il me donneroit douze livres par mois. Cet honnête homme me fit agréer au R. P. Prieur, & employa les dimanches & les fêtes à me tenir parole. Comme il regardoit de temps en temps quelle heure il étoit à une montre de poche, je le priai de me la laisser examiner pour essayer si je devinerois la cause de son mouvement. Il me permit de la garder pendant une semaine. J'eus la hardiesse de la démonter, & ayant ouvert le tambour, je compris l'action du ressort sur les roues. La résolution de cette espece d'énigme m'enchanta. Je dessinai toutes les pieces de la montre, & je ne souhaitai plus que le temps & l'occasion d'en faire une pareille. Il y avoit un an que je travaillois à la grille du choeur, lorsque je fus choisi pour être serrurier de l'hôtel des monnoies. J'y travaillai à des ouvrages fort différents de la serrurerie, & qui étoient d'autant moins de mon goût, que je n'avois d'autre but, que de parvenir à faire des horloges. Cependant ce fut là, que je mis à profit les intervalles de mes travaux, pour me faire des outils propres à construire une horloge que j'avois composée, sur ce qu'on m'avoit raconté de celle de Strasbourg. J'en ébauchois les pieces dans la boutique, & je les terminois dans ma chambre, les dimanches & les fêtes, avec la permission du

du curé de ma paroiſſe. Cette horloge qui étoit de neuf pouces de hauteur ſur ſix de largeur, renfermoit quatre mouvements; celui des heures, celui des quarts, la ſonnerie, & le carillon, qui ſonnoit un air, pendant que le ſauveur, ſuivi de ſes douze apôtres, paſſoient ſur une galerie, à chaque heure du jour. J'employai près d'un an à finir cet ouvrage, qui m'attira les applaudiſſements de Meſſieurs les directeurs de la monnoie. Peu de temps après le Sr. François Jouaillier de feu S. A. R. le Duc Léopold, me propoſa d'épouſer une fille orpheline agée ſeulement de treize ans & demie, & qui avoit environ neuf mille francs barrois de bien. Cette affaire fut concluë chez le Sr. Saunier oncle de la fille, & pere du feu Coadjuteur de l'abbaye d'Étival, le 10 Fevrier 1711, la vingt huitieme année de mon âge. Dix-neuf enfans ont été les fruits de cette alliance, dont huit filles ſubſiſtent encore. Je reſtai encore un an à l'hôtel des monnoies. Pendant que je héſitois ſur le parti que je devois prendre, un horloger Anglois vint voir ma pendule à carillon. Il me conſeilla de me livrer totalement à l'horlogerie, & me fit préſent de deux deſſins d'horloges à reſſort, l'un de huit jours & l'autre de trente. Je lui donnai deux écus. Voilà tout ce que m'a couté la profeſſion d'horloger. M'étant établi en boutique, je me fis une enſeigne que l'on admira comme un chef-d'œuvre. Le Sr. François m'ayant prêté des outils, j'exécutai la montre de poche dont j'ai parlé ci-devant. Je n'y employai que dix-huit jours, ce qui étoit bien peu, pour un homme

qui n'en avoit jamais fait, ni vu faire. Comme la nouveauté eſt un grand attrait, ce motif engagea le public à ne pas me laiſſer manquer d'ouvrage. La plupart de ceux qui venoient chez moi me demandoient ordinairement ſi j'avois travaillé à Paris. Je leur répondois que non, mais je réſolus d'y aller faire un tour, pour leur dire que oui. Je pris la poſte & je m'y rendis en trois jours. Un ſoldat horloger m'avoit donné une lettre pour ſon frere qui étoit de la même profeſſion. En lui remettant cette lettre, je le priai de me laiſſer ſeulement travailler un jour dans ſa boutique, ce qu'il n'eut pas de peine à m'accorder. Pendant que je m'occupois, je vis ſa femme qui tailloit les dents des roues de montres avec une machine qui m'étoit inconnue. J'approchai pour en mieux obſerver le méchaniſme, que je compris ſur le champ. Je pris congé de mon maître, & je retournai à mon auberge. Le lendemain je parcourus les plus fameuſes boutiques d'horloger, pour examiner ce qu'elles contenoient, & ayant acheté différentes fournitures d'horlogerie pour m'en ſervir en temps & lieu, & contemplé toutes les merveilles de Verſailles, je repris la poſte, & me rendis à Nancy, après quinze jours d'abſence. Mon premier ſoin fut d'exécuter la machine à fendre & à diviſer les roues. Cette invention eſt certainement la plus utile qu'il y ait dans toute l'horlogerie, pour la juſteſſe & la préciſion. Mais comme elle étoit bornée à tailler les roues ordinaires, je l'ai tellement perfectionnée, que la mienne peut tailler les dents, depuis 15 juſqu'à 130 mille parties, &

qu'on y trouve tous les nombres pairs & impairs, pour la construction des instruments d'astronomie. Cet ouvrage fini, je me remis à travailler pour le public, & j'eus le bonheur d'être reçu horloger de la ville avec 450 francs barrois d'appointement. Mon penchant pour la méchanique, m'engagea à composer divers modeles, qui me firent naître la chimérique idée du mouvement perpétuel. Je fis plusieurs vaines tentatives à cet égard; mais en y travaillant je réussis à faire quantité de mouvements fort simples, &, entre autres, celui d'une horloge qui alloit huit jours avec trois roues, & qui cependant sonnoit les heures, les demies, & la répétition, & de plus marquoit la révolution & les diverses phases de la lune. Je finis aussi une montre de poche, qui répétoit les heures & les quarts, avec les seules roues du mouvement. Je travaillai ensuite à toutes sortes d'instruments de mathématique, tant pour les Ingénieurs que pour les Géographes. Sept ans s'étoient écoulés avant que j'osasse présenter aucun de mes ouvrages à feu S. A. R. le Duc Léopold. Je me rendis à Lunéville avec une machine universelle à lever toutes sortes de plans, deux compas de nouvelle invention, deux étuis de mathématiques, la montre de poche & la pendule mentionnées ci-dessus, & un petit canon qui tiroit seize coups de suite. J'eus l'honneur d'être admis en présence de mon Souverain, & de lui expliquer toutes les pieces de mon travail. Il m'ordonna de les laisser dans son cabinet, & de le venir trouver vers l'issue de son dîner. Il y avoit invité, selon sa coûtume, plusieurs

Seigneurs Anglois, qui faiſoient leurs exercices à l'Académie. Ayant fait tomber la converſation ſur la méchanique, & ces Meſſieurs ayant aſſuré que les plus belles inventions de cette eſpece venoient d'Angleterre, hé bien, leur dit ce Prince, je vais vous en montrer de mon pays, & auſſi-tôt on leur expoſa celles que j'avois apportées. Lorſqu'ils les eurent examinées avec attention, ils convinrent qu'ils n'en avoient jamais vu de pareilles, ni d'*auſſi ſimples*. Cet aveu fit tant de plaiſir à S. A. R. qu'elle me retint en qualité de ſon horloger & de ſon machiniſte, avec trois cents livres de penſion, un logement, & tous mes ouvrages payés. Cette faveur m'engagea à quitter Nancy pour m'établir à Lunéville, & c'eſt ce que je fis le 2 Mai 1720. M. le Baron de Pfütſchner, Gentilhomme de Würzbourg en Franconie, faiſoit alors la fonction de Sous-Gouverneur de Meſſeigneurs les Princes. Il ſembloit que la divine providence l'eut envoyé en Lorraine pour y animer les ſciences & les beaux-arts, que le Duc Léopold avoit rappellés dans un pays d'où la guerre & l'oppreſſion les avoit exilés. Ce nouveau Mécene m'honora de ſa protection, & me fit travailler à diverſes machines, dont la premiere, munie d'un quart de cercle aſtronomique, ſervoit à diriger un téleſcope de 18 pieds de longueur. Je m'appliquai enſuite à la conſtruction de divers modeles de machines hydrauliques dont la ſimplicité & les effets furent fort applaudis, & entre autres celui de la machine qui a été exécutée long-temps après, pour faire jaillir cinq jets d'eau à 60 pieds de hauteur, dans

les bosquets de Lunéville. S. A. R. ne dédaignoit pas de venir quelques fois jusque dans ma boutique pour voir à quoi je m'occupois. Un jour elle se ressouvint qu'elle avoit fait donner cent Louisd'or à un ouvrier Anglois, pour des machines de physique, dont elle n'apprenoit aucune nouvelle. Elle en parla à M. le Baron de Pfütschner, qui charmé de cette occasion n'oublia rien pour engager ce Prince à m'envoyer en Angleterre pour finir les dites machines, & pour en apprendre l'usage. Son A. R. y ayant consenti, je partis pour Londres le 5 Septembre 1721. A mon arrivée le savant M. Desaguilliers me reçut chez lui en qualité de pensionnaire. Il m'enseigna la géométrie & les principes d'algebre, & m'apprit méthodiquement les divers usages de toutes les machines dont il se servoit dans les deux cours de physique expérimentale qu'il donnoit chaque année. Mais ce qu'il y eut de plus avantageux pour moi, c'est que cet habile Professeur ordonna à ses ouvriers de travailler sous ma direction à construire un assortiment de machines égales à celui qui formoit son cabinet. Comme la plupart étoient fort composées je trouvai le moyen de les simplifier, & de rendre même leurs effets encore plus efficaces qu'auparavant. Après treize mois de travail, j'eus ordre de retourner en Lorraine. Je me rendis à Paris, où je restai trois semaines à examiner ce que je n'avois vu qu'à demi, au premier voyage que j'y avois fait. De retour à Lunéville avec tous les instruments que j'avois rapportés de Londres, j'en fis les épreuves, en présence de la famille royale,

S. A. en fut ſi ſatisfaite qu'elle m'ordonna d'ajouter à cette collection tout ce qui pouvoit convenir pour un cours complet d'expériences. Je travaillai à une pendule d'équation & à quantité d'autres machines. Mais la plus curieuſe de toutes, fut un planiſphere ſuivant le ſyſteme de Copernic où l'on voyoit, au-deſſus d'un plan rayonné, les planetes ſoutenues par des fils d'acier, faiſant leurs révolutions ſelon le calcul des plus fameux aſtronomes. Son A. R. le trouva ſi fort à ſon gré, qu'elle le jugea digne d'être préſenté à l'empereur, & me fit partir pour Vienne, où j'eus l'honneur d'expliquer les uſages de ce planiſphere à Leurs Majeſtés Impériales. L'Empereur m'honora d'une chaîne & d'une médaille d'or du poids de 150 ducats, outre une bourſe, qui en contenoit deux cents. Après un ſéjour de quatre mois à Vienne, je repris la route de Lunéville, où étant arrivé M. le Prince de Craon m'apprit que M. de Boifranç, Architecte du Roi de France ſouhaitoit fort que j'allaſſe le trouver pour conſtruire une machine à élever l'eau par le feu. Son A. R. me donna ordre d'acheter à Paris quelque chef-d'œuvre de l'art dans le goût de ma profeſſion. Je fis l'emplette, pour le prix de cinq mille livres, d'un tableau mouvant, qui repréſentoit la fable d'Orphée. Pendant qu'on l'achevoit, j'exécutai la machine à feu, que l'on deſtinoit pour les mines du Perou. C'eſt une invention des plus utiles que l'on ait jamais imaginée, puiſque par la vapeur d'un peu d'eau bouillante, & le poids de l'atmoſphere, on fait monter l'eau des mines à plus de ſix

cents pieds de hauteur. Celle-ci fut finie en trois mois, & les épreuves faites au contentement de M. Boifranc, qui me donna six cents livres pour la façon. Je travaillai ensuite à divers instruments de mathématique, en or & en argent, pour garnir deux cassettes, que Mgr. le Prince héréditaire de Lorraine m'avoit ordonné lors que j'étois à Vienne. De retour à Lunéville, j'exposai le tableau mouvant dans une salle du palais pour le faire voir à S. A. R. Cette piece lui parut si parfaite, qu'il forma aussi-tôt le dessein d'en faire présent à Sa Majesté l'Impératrice régnante, & c'est ce qui occasionna le second voyage que je fis à Vienne, au mois d'Août 1725. Lorsque je fus de retour, je travaillai à une machine presque universelle, puisqu'elle renfermoit les principaux usages de la plupart des instruments de géométrie, d'astronomie & de gnomonie. Ensuite j'exécutai une sphere mouvante selon le systême de Copernic, pareille à celle que j'avois portée à Vienne. Ces deux pieces furent achevées en dix-huit mois, & placées dans la chambre de physique, où elles sont encore actuellement. Peu de temps après j'entrepris la construction d'un superbe planisphere selon la même hypothese, où les diverses apparences des sept planetes, & des dix satellites qui forment le systême complet, étoient exactement marquées, telles que leurs différentes directions, leurs stations, le retardement & l'accélération de leurs mouvements, l'inclinaison & l'excentricité de leurs orbites &c. J'avois dessein d'y ajouter encore la théorie de quelques cometes, suivant les idées de M. Halley

& de la Hire. Cette machine, dont l'inſpection auroit fait connoître l'état du ciel, à quelle heure que l'on auroit ſouhaitée, étoit plus d'à-moitié faite, lorſque la Lorraine éprouva une cataſtrophe dont les funeſtes ſuites l'ont en quelque ſorte replongée dans le néant. Ce fut la mort de S. A. R. le Duc Léopold, le reſtaurateur & le véritable pere de ſa patrie, arrivée le 27 Mars 1729. Son auguſte fils, le Prince Royale, étant venu prendre les rênes de ſes états me fit un jour l'honneur de me dire que l'empereur avoit une machine, par le moyen de la quelle on faiſoit la plupart des opérations d'arithmétique, & que jamais on n'en avoit conſtruit une ſemblable. M'étant offert d'en faire une pareille, au cas que celle-là me ſervit de modele, S. A. me fit partir pour Vienne, & ce fut la troiſieme fois que j'en fis le voyage. On me dit, à mon arrivée, que la machine étoit dérangée, & que l'ouvrier étant mort, il n'y avoit pas moyen d'en voir les opérations. Je répondis que je la mettrois en état ſi on vouloit me la confier. Le docteur Garelli premier Médecin de Sa Majeſté Impériale eut ordre de me la montrer. Sans ſortir de ſa chambre, je la racommodai dans l'eſpace de ſix heures, & lui fis opérer les quatre régles d'arithmétique en préſence d'un Seigneur de la cour, qui alla en faire rapport à Sa Majeſté Impériale. Le monarque fut ſi content de cette prompte réuſſite, qu'il m'honora, pour la ſeconde fois, d'une chaîne & d'une médaille d'or, du poids de 150 ducats. Auſſi-tôt que je fus de retour en Lorraine, je compoſai une autre machine beaucoup plus ſimple que celle-ci, & qui

produisoit les mêmes effets. J'eus le bonheur de la finir & de la faire voir à notre auguste Souverain avant son départ de ses états. En 1730 il lui plut de prescrire une nouvelle forme à son Académie, & ayant nommé le Sr. Duval son Bibliothécaire, pour y professer l'histoire, la géographie ancienne & moderne, & les antiquités, il me fit l'honneur de me choisir pour y donner un cours de physique expérimentale. Cet établissement dura jusqu'à l'année 1737, & auroit continué de s'attirer l'approbation de la noblesse des pays étrangers, sans le fameux événement qui en arrêta le succès. (*) Lorsque le sort de ma patrie fut décidé, j'eus le bonheur d'être du nombre des anciens sujets que notre Souverain avoit choisis, pour être transférés en Toscane, & comme ce nouveau patrimoine ne lui étoit pas encore échu par le décès du Prince qui y regnoit, on me chargea d'emballer tout ce qui composoit la chambre de physique, dont j'avois la direction. Il y avoit ordre de la transporter en Flandre pour y rester, comme en dépôt, jusqu'à ce que la souveraineté de Toscane fût vacante. Je ne tardai pas à être témoin de l'évacuation de la Lorraine. Je vis S. A. R. Mad. la Duchesse régente, & les deux augustes Princesses ses filles s'arracher de leur palais, le visage baigné de larmes, levant les mains vers le ciel, & poussant des cris, tels que la plus violente douleur pourroit les exprimer. Ce seroit tenter l'impossible que de vouloir dépeindre la consternation, les regrets,

(*) M. Duval entend parler de la cession de la Lorraine à la France.

les ſanglots, & tous les ſymptômes de déſeſpoir auxquels le peuple ſe livra à l'aſpect d'une ſcene, qu'il regardoit comme le dernier ſoupir de la patrie. Il eſt preſque inconcevable que des centaines de perſonnes n'aient pas été écraſées ſous les roues des caroſſes, ou foulées ſous les pieds des chevaux, en ſe jettant aveuglément, comme elles firent, à travers les équipages, pour en retarder le départ. Pendant que les clameurs, les lamentations, l'horreur & la confuſion regnoient à Lunéville, les habitants de la campagne accouroient en foule ſur la route, par où la famille royale devoit paſſer, & proſternés à genoux ils lui tendoient les bras, & la conjuroient de ne pas les abandonner. Peu de jours après ce tragique ſpectacle, le Roi Stanislas vint prendre poſſeſſion du palais de Lunéville, & m'ayant fait appeller, il me dit, en propres termes, qu'il vouloit que je reſtaſſe à ſon ſervice, m'offrant, pour cet effet, quatre mille livres d'appointement, la propriété de la maiſon que j'occupois, & de me faire inſcrire ſur le rôle de l'intendance de Metz, pour avoir inſpection ſur les nouvelles écluſes de cette ville. Je lui fis le détail, en peu de mots, des motifs qui m'obligeoient à ne point abandonner le ſervice de mon Souverain. Du moins, inſiſta le Prince, faites-moi une machine de votre invention, propre à remonter un bâteau contre le cours de la riviere. Je fis ce qu'il me demandoit, & j'y employai un mouvement ſi ſimple que Sa Majeſté en fut contente. A peine fut-elle achevée, qu'elle même en fit l'épreuve, car étant allée dîner à l'hermitage

de Ste. Anne, & s'étant embarquée ſur la Vezouze, elle remonta cette riviere ſans chevaux, ſans perches & ſans aviron juſqu'à la digue qui ſoutenoit les eaux du grand canal de Lunéville. Le lendemain le roi envoya ordre au Sr. Duval & à moi, d'aller lui parler. Il n'y a pas apparence, nous dit-il, que le Duc de Lorraine aille à Bruxelles, ni qu'il faſſe ſa réſidence en Toſcane; ainſi, qu'irez-vous donc faire dans ces pays-là; croyez-moi, reſtez ici, je ferai en ſorte que vous n'aurez pas lieu de vous en repentir. Nous remerciames Sa Majeſté, en lui diſant que ce feroit nous rendre indignes de l'honneur qu'elle nous faiſoit ſi nous manquions à la fidélité que nous devions à notre Souverain, & à la reconnoiſſance que nous impoſoient ſes bienfaits. Sur ces entrefaites, M. Héraut, Lieutenant-Général de police de la ville de Paris, fit écrire par M. de Montmartel à M. le Baron de Molitoris chargé du détail de notre tranſmigration, pour le prier de me permettre d'aller à Paris. Je partis auſſi-tôt, muni d'une lettre de recommandation de la part du Roi de Pologne. A mon arrivée, ce magiſtrat me propoſa la conſtruction d'une machine pour élever deux cents pouces cubes d'eau ſur la butte de Ste. Genevieve. Je traçai le deſſin de cette machine & j'en fis le devis avec toute la ſimplicité & la juſteſſe d'un homme qui ne penſoit nullement à s'enrichir aux dépens du public. On m'aſſura qu'on ne manqueroit pas de me faire adjuger cette lucrative entrepriſe ſi je méritois cette faveur, par un petit préſent clandeſtin de 25 ou 30 mille livres. A dire le vrai, je

trouvai l'offrande un peu exceſſive, & ſur ce que j'alléguai qu'elle abſorberoit bien au-delà du fruit de mon travail; ah pauvre homme, me répondit-on, pour un habile machiniſte, il eſt étonnant que vous ne compreniez pas encore le jeu de la manivelle. Apprenez que l'or eſt le grand mobile qui fait mouvoir le monde. Eh qui vous empêche de retracer un nouveau deſſein & de répartir la ſomme dont il s'agit ſur les divers articles de la dépenſe totale? J'avouai ingénument que je n'étois pas trop au fait de ces ſortes d'expédients, que je n'avois jamais eu l'occaſion de m'en ſervir en Lorraine, parce que les protections y étoient pour la plupart aſſez gratuites, & que d'ailleurs je m'étois toujours fait ſcrupule de déroger aux loix du décalogue qui proſcrivent l'uſurpation du bien d'autrui. A ces mots de Décalogue & de ſcrupules on ſe moqua de moi, on m'accabla de politeſſes & de compliments, & on réſerva l'exécution de mon projet à des conſciences un peu moins délicates & plus aguerries. M. Orry Sur-intendant des bâtiments du Roi, à qui j'avois envoyé la lettre de recommandation que le Roi Stanislas m'avoit donnée, écrivit à trois Meſſieurs de l'Académie des ſciences de me conduire à Marly pour y examiner la fameuſe machine de ce nom, qui, pour lors, ne fourniſſoit pas la moitié autant d'eaux qu'elle faiſoit autrefois. La viſite en étant finie, je rendis compte des défauts que j'avois remarqués, & j'aſſurai que trois mouvements, pareils à ceux que j'avois exécutés pour les boſquets de Lunéville, produiroient plus d'effet, que les quatorze roues

de la vaste & bruyante machine de Marly. M. le Surintendant convint que ce que je disois étoit conforme à ce que le Roi de Pologne lui avoit mandé, & sur cela, on me proposa de rechef, que si je voulois rester en France, on auroit soin de ma fortune & qu'on me donneroit la direction de cette même machine. De retour à Paris, Mrs. les Directeurs des mines de Bretagne me prierent d'y faire un voyage, pour remédier aux inondations qui les rendoient impraticables. Je partis donc pour Nantes, & de là pour les dites mines, situées à huit lieues de St. Malo. Après y avoir fait toutes les observations requises, je retournai à Paris, où je fis le plan de la machine que l'on m'avoit demandée. Ces Mrs. en furent si satisfaits qu'ils m'offrirent quatre mille livres de pension, une portion gratuite de trente mille livres dans leurs société, & plusieurs autres avantages, au cas que je voulusse rester avec eux. Ils s'obligeoient même à obtenir mon congé, & me firent le détail des motifs qui engageroit S. A. R. à me l'accorder. Tous ces offres n'étoient pas capables de me tenter; ils me donnerent 50 louisd'or pour mon voyage. La mort de Jean Gaston dernier Grand-Duc de Toscane de la famille de Médicis hâta mon départ. Je me rendis à Bruxelles pour y joindre ma trop nombreuse famille qui y étoit arrivée depuis quelque temps. Comme il se passa plus de deux mois avant l'embarquement général, qui se fit le 12 Novembre 1737 à Ostende pour l'Italie, je profitai de cet intervalle pour parcourir les plus belles villes de Hollande. Je vis à

Leyde le ſavant M. s'Graveſende, & à Utrecht M. Muſchenbrœck, dont les ouvrages ſont aſſez connus de tous les amateurs de la vraie phyſique. De retour à Bruxelles, je partis pour la Lorraine & de là pour la Toſcane, où étant arrivé, M. le Comte de Richecour fit placer les inſtruments de notre chambre de phyſique dans un ſalon contigu à la bibliotheque du palais de Pitti. C'eſt là, où ils ſont encore, après avoir été expoſés à la merci des ondes pendant quarant trois jours de navigation autour de l'Europe occidentale. Je m'étois figuré que la Toſcane ayant été comme le berceau de la véritable phyſique, le goût pour cette ſcience s'y ſeroit conſervé, comme au temps des Galilées, des Torricellis & de l'Académie del Cimento, & que par conſéquent les leçons que j'avois données à Lunéville auroient encore plus de vogue à Florence, mais c'eſt en quoi l'evénement a démenti mes conjectures. La jeune nobleſſe de cette ville ſuivoit un penchant d'une toute autre nature. Inſenſible, pour la plupart, à l'attrait des beaux arts qui avoient immortaliſés ſes ancêtres, nous la trouvâmes livrée à une ſorte de galanterie générale que l'on qualifie du nom de Sigisbéature. Elle conſiſte à paſſer une partie de ſa vie autour d'une femme dont on n'eſt point le mari, & lui rendre tous les devoirs & les petits ſoins que les paladins rendoient jadis à leurs Infantes, à l'inſtruire exactement des nouvelles & des rumeurs de la ville, à la conduire aux égliſes, aux ſpectacles, & aux converſations, & à s'emparer tellement de la ſienne, qu'aucun autre ne puiſſe lui

parler, à lui fournir une chaiſe ou un caroſſe, ſi elle n'en a point, & ſur-tout, à la pourvoir des divers atours & des colifichets que la mode invente pour l'ornement du beau ſexe. J'ignore juſqu'où celui de Toſcane porte la reconnoiſſance que ſuppoſent les ſervices importans que je viens de ſpécifier. Mais j'ai obſervé que les maris étoient aſſez complaiſants & aſſez débonnaires pour n'en être pas alarmés, & que la ſigisbéature étoit comme une eſpece de mariage auxiliaire qui s'accordoit parfaitement bien au tempérament de la nation, & à ſon goût pour l'économie la plus ſtricte & la plus recherchée. Des liaiſons auſſi intimes & auſſi capables d'occuper le cœur & l'eſprit, jointes à une dépenſe à la quelle la ſenſualité n'auroit eu aucune part, ne permirent pas à la nobleſſe Florentine de faire attention au programme que je publiai, où toutes les expériences que j'avois faites en Lorraine étoient déduites. Il eſt vrai que ma qualité d'étranger ne contribua pas peu à cette indifférence. On me fit entendre, que, de tout temps, l'Italie étoit en poſſeſſion d'enſeigner les autres nations, & qu'elle n'étoit nullement accoûtumée à en recevoir des leçons. On peut dire que cet humble préjugé, avec l'eſprit de bagatelle & d'épargne dont j'ai parlé, ont été l'écueil de l'Académie de Lorraine transférée en Toſcane avec des frais immenſes, & pourvue des mêmes Profeſſeurs qui l'avoient rendue ſi floriſſante, elle y eſt devenue entiérement déſerte. La chambre de phyſique une des plus curieuſes & des plus completes qui ſoient en Europe, a eu le même ſort, quoique

le prix des leçons que l'on y donnoit, ait été réduit à moins de la moitié de ce que l'on payoit à Luneville. Ainsi les talens que la providence m'avoit accordés pour la méchanique, qui, au-delà des Alpes, m'auroient conduit à la fortune, me sont devenus totalement inutiles à l'égard du public, par l'indifférence de mes nouveaux concitoyens, & par l'inaction où ils m'ont laissé croupir.

1745.

IX.

EXTRAIT *d'une lettre de M. Duval au P. Dom Calmet relative à M. Vayringe.* (*)

VOICI ce qui a occasionné la perte de feu mon respectable ami (M. Vayringe.) La partie de la Toscane, contiguë à la partie méridionale du patrimoine de St. Pierre, qui se nomme *Maxemma* parce qu'elle s'étend entre la mer & l'Apennin, cette contrée, autrefois des plus fertiles de l'Italie, & célebre par plusieurs Lucomonies Hétrusques & plusieurs colonies Romaines, est un climat charmant pendant six ou sept mois de l'année; mais l'air y est si contagieux pendant l'été, que les peuples qui cultivent la campagne, sont obligés de se retirer dans l'Apennin, aussitôt que les chaleurs commencent à se faire sentir. Ce qui est de singulier, c'est que les divers troupeaux de

(*) Voyez *Bibliotheque Lorraine* p. 998.

de bétail, & jusqu'aux oiseaux, prennent tous la même route, sans autre invitation que celle que leur suggere leur instinct. Ceux des habitans que la nécessité contraint de rester, sont exposés à des fievres malignes & à des hydropisies incurables. Il falloit que ce pays fut déjà décrié dès le commencement du cinquieme siecle, puisque Rutilius Numantinus parlant de la colonie de Gravissa, s'énonce ainsi :

Inde Graviscarum fastigia rara videmus,
Quas premit æstivæ sæpe paludis odor.

Au mois de Mai de l'an 1744. M. Vayringe ayant été faire la visite de quelques usuines du côté de Massa (jadis *Massa Veternensis*) remarquable par la naissance de l'Empereur Constantius Gallus, il eut le malheur de s'y occuper plus long-temps qu'il ne devoit. Comme il étoit extrêmement laborieux & d'un tempérament fort & robuste, il crut qu'il pourroit négliger impunément l'avis salutaire qu'on lui avoit donné de ne point braver l'intempérie de ce climat ; il se trompa, car, peu de jours après, il fut attaqué d'une fievre lente suivie de plusieurs hémorragies, qui ont duré près de dix-huit mois, à différentes reprises, & terminées par l'hydropisie qui l'a mis au tombeau le 24 Mars de la présente année 1746.

La probité, la candeur & la naïveté la plus ingénue formerent son caractere. Elles rayonnoient, pour ainsi dire, sur son visage & dans toutes ses actions. Il est inhumé dans l'église des peres Barnabites de

Florence, où je lui ai fait ériger un petit monument de marbre, avec cette inſcription:

D. O. M.
PHILIPPO VAYRINGIO
NATIVA INDOLE
IN OMNI REI MACHINARIÆ SCIENTIA
ARCHIMEDI LOTHARINGO
CHRISTIANA VIRTUTE
MIROQUE ANIMI CANDORE CONSPICUO
VIRIS PRINCIPIBUS ACCEPTISSIMO
HOC MONUMENTUM AMICUS ET CONCIVIS
MOERENS POSUIT
ANNO A CHRISTO NATO MDCCXLVI
SEXTO CALENDAS MARTII.

X.

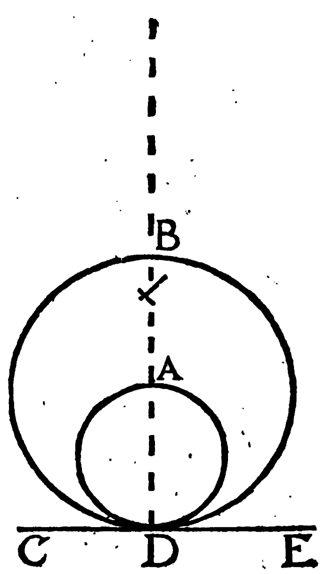
EXTRAIT *d'une lettre de M. Duval à M. d'Aubigny.*

COMME tout ce que je liſois dans le commencement de mes études me faiſoit une vive impreſſion, j'étois extrêmement ſcandaliſé, que l'hiſtoire offrît ſi peu de bons rois & un ſi grand nombre de mauvais. Je n'oſois en attribuer la cauſe à un défaut d'éducation, car de tous les forfaits, dont les hommes peuvent ſe noircir, il me ſembloit que le plus énorme & le plus puniſſable feroit de dépraver ou de négliger l'éducation d'une perſonne, que le ciel deſtinoit pour être au timon d'un état. Un tel crime me paroiſſoit

une exacte imitation de la conduite du démon, quand pour perdre les générations futures, il entreprit d'en pervertir le chef. Je ſuppoſois que ceux, qui ſont prépoſés pour élever les Princes, étoient autant de Socrates & de Seneques, reſponſables de leurs ſuccès à toute une nation, & que par conſéquent ils étoient très-intéreſſés à en éviter la haine & les imprécations. J'avois une très-haute idée de la capacité des Rois, je les croyois conſommés dans toutes les parties de la juriſprudence, & il me ſembloit qu'en qualité de ſouverains magiſtrats d'où procédoit l'autorité de tous les autres, il ſeroit très-ridicule que leurs lumieres pour l'adminiſtration de la juſtice diſtributive ne fuſſent pas infiniment ſupérieures à celles que l'on exige du magiſtrat de la moindre bourgade. Quelqu'un m'ayant dit, que le goût des plaiſirs & les vains amuſements réduiſoient ſouvent leurs connoiſſances fort au-deſſous de celles d'un ſimple maire de village, je regardois cette imputation comme une ſorte de blaſpheme. Je n'avois garde de ſoupçonner alors que la malice humaine pût s'étendre juſqu'à engager des miniſtres à faire élever un Souverain ſelon leurs vues particulieres, en perpétuant ſon enfance par la ſuppreſſion des connoiſſances & des maximes, néceſſaires à un homme, deſtiné à commander aux autres, en le plongeant dans l'indolence, en s'arrogeant ſon autorité pour en abuſer & en l'engageant à ratifier une auſſi déteſtable uſurpation. Je trouvois que cette lâcheté étoit digne des plus affreux ſupplices. Je comparois cette horrible politique à celle des ſtupides

Othomans qui crevoient les yeux à leurs Princes, avec cette différence, que ces barbares n'aveugloient que le corps au lieu que l'aveuglement de l'ame, produite par une mauvaiſe éducation, eſt cent fois plus funeſte & plus déplorable que celui de la barbarie Othomane. J'ai penſé ſouvent que puiſque le bonheur & le malheur des états dépendoit ſi fort de la bonne ou mauvaiſe éducation de ceux qui les gouvernent, il ſeroit à ſouhaiter que ceux, à qui elle eſt confiée, fuſſent obligés à en rendre compte devant le tribunal repréſentatif de toute une nation. Que ce tribunal, comme interprete de la reconnoiſſance publique, leur décernât tous les titres & les honneurs les plus propres, à rendre leur mémoire vénérable à la poſtérité au cas qu'ils ſe fuſſent dignement acquittés de leur fonction. Que ſi, au contraire, il étoit bien prouvé quils euſſent ſacrifié le bien public à leur intérêt perſonnel, ils fuſſent flétris par un décret national & regardés comme des homicides, des empoiſonneurs & des véritables ennemis de la patrie. Que chaque fois que le Souverain laiſſeroit le vice impuni ou la vertu ſans encouragement ou ſans récompenſe, on les conſidérât comme les auteurs de cette injuſtice & que, pour les en punir, on renouvellât à leur égard toutes les malédictions & les anathemes que les prêtres de l'ancienne Egypte prononçoient chaque jour aux pieds des autels contre les mauvais conſeillers & les corrupteurs des Rois.

SOLILOQUE
PHILOSOPHIQUE, GÉOMÉTRIQUE ET MORAL.



SOIENT les circonférences *A* & *B*, & la tangente *C D E*, qui se touchent au seul point commun *D*, appellé pour cet effet le point d'attouchement. Soit la ligne ponctuée *B A D* prolongée à l'infini. Si du point *D* & de tous les autres, dont cette ligne est composée, comme autant de centres, on décrit des cercles, il est évident que la circonférence du cercle extérieur excédera toujours, en grandeur, celle du cercle précédent. Ainsi le nombre de ces cercles pourra égaler celui des points de la ligne *B A D*, que l'on suppose infinie. Or, plus ces cercles seront grands, & moins leurs circonférences s'éloigneront de la tangente. Donc, si l'on continue à décrire

éternellement de ces cercles, leurs circonférences s'approcheront éternellement de la tangente. Donc l'eſpace le plus près du point d'attouchement & le plus reſſerré entre le cercle extérieur & la tangente, quoiqu'infiniment petit, eſt ſuſceptible d'une diviſion totalement infinie, relativement à l'humaine façon de penſer.

Source éternelle de vérité, Dieu tout-puiſſant, dont l'eſſence nous eſt cachée, mais dont l'univers publie ſans ceſſe l'exiſtence, ſi ma préſomptueuſe témérité s'eſt élevée quelquefois juſqu'à vouloir ſonder vos divins attributs, pardonnez cet orgueil à la foibleſſe & aux délires de ma raiſon. J'ignorois alors, que [illegible] ſageſſe m'eût défendu d'approfondir (*) ce qui eſt au-deſſus de mes forces. Se peut-il que, pour étancher ſa ſoif, un pigmée altéré ait tenté d'épuiſer l'Océan. Ses ténebres ſont-elles faites pour comprendre la lumiere? Un atome animé a-t'il pu entreprendre de meſurer le cercle des temps, & de parcourir tous les eſpaces & toute la durée, que l'immenſité renferme dans ſon ſein? Mais, grand Dieu, l'eſpace & la durée ſont vos ouvrages. Vous les contenez en vous même. Vous rempliſſez tous les inſtans de l'une, & vous êtes préſent à toutes les dimenſions de l'autre. Si mon intelligence ne peut le concevoir, comment comprendra-t'elle celui, qui en

(*) *Altiora te ne quaesieris, & fortiora te ne ſcrutatus fueris.* Eccl. cap. 3. v. 22.

est l'auteur & l'artisan? (*) Tous les efforts de mon esprit se confondent, & mon imagination tombe en défaillance, à la seule idée de l'espace qui m'environne. L'Astronomie m'enseigne, que toutes les étoiles, dispersées sous la voûte des cieux, sont autant de soleils de la même nature que celui qui m'échauffe & qui m'éclaire, & qu'il est très-probable que chacun d'eux est le centre d'un systeme planétaire, peut-être encore plus vaste & plus orné, que celui dont vous m'avez fait spectateur. Si de l'endroit que j'occupe, je tire une ligne idéale jusqu'à un de ces astres nébuleux, que ma vue ne découvre que par le secours du télescope, je conçois, que cette même ligne pourra se prolonger encore au-delà d'un pareil espace. Je n'imagine même aucun obstacle ni aucune borne, capable d'empêcher que cette opération ne pût se réitérer, plus de fois que la science des nombres ne contient d'unités & l'univers entier d'atomes imperceptibles. Mais si la seule considération de l'espace est l'écueil de ma raison, sous quel aspect puis-je envisager l'éternité, qui caractérise votre existence? D'un coup-d'œil vous découvrez la suite & l'enchaînement de tous les siecles. (**) Vous étiez avant leur naissance & vous continuerez d'être, après même que les temps seront détruits. Mais qui suis-je, pour que vous ayez daigné me faire part de cette sublime prérogative par l'im-

(*) *Qui scrutator est majestatis, opprimetur a gloria.* Prov. c. 25. v. 27.

(**) *Quia tu es Deus conspector seculorum.* Eccl. cap. 36. v. 9.

mortalité dont vous avez doué la plus noble partie de moi-même. (*) Oui, en vertu de ce divin privilege, je ne regarderai plus déſormais cette vie, que comme l'aurore & le prélude de celle que vous m'avez deſtinée. Mon ame triomphera de la mort & de toutes les horreurs du néant. Toutes les parties de l'éternité future paſſeront en revue devant elle, & quelques enfoncées, quelques reculées qu'elles ſoient parmi les ténebres de l'avenir, elle les atteindra toutes, & ſera le témoin de leur révolution & de tous les événements, qu'entraînera la rapidité de leur cours. Mais l'éternel & l'infini ſont-ils des objets ſubordonnés à mes lumieres? En ai-je des idées plus claires que de l'union des deux ſubſtances hétérogenes dont l'homme eſt composé. Subſtances, dont les mutuels & fréquents divorces changent la vie en une guerre & un combat perpétuel. Hélas, Seigneur, ſi dans la Géométrie, où l'eſprit humain ſe pique de voir plus clair qu'ailleurs, ma raiſon eſt forcée par l'évidence à reconnoître des vérités inconcevables, quelle ſoumiſſion ne dois-je pas avoir pour les vérités morales, que vous avez placées au-deſſus de mon entendement? Si les myſteres de la nature échapent à la ſagacité la plus pénétrante & la plus attentive, & n'occaſionnent ſouvent qu'un déluge de conjectures & d'opinions contradictoires, puis-je eſpérer de ſaiſir & de développer les myſteres de la religion & les ſecrets que recele votre adorable providence? Il eſt démontré,

(*) *Deus creavit hominem inexterminabilem.* Sap. cap. 2. v. 23.

qu'une ligne droite, qui n'a aucune largeur, ne sauroit passer entre le cercle & sa tangente. Donc l'espace compris entre l'un & l'autre est infiniment petit, & toutes fois cet espace infiniment petit en lui-même est divisible en une infinité d'autres encore plus petits, puisqu'entre ce cercle & cette tangente on peut faire passer une infinité de circonférences, qui toutes ne se toucheront qu'au seul point d'attouchement. Voilà donc bien certainement un infiniment petit divisible en une infinité d'autres. Voilà, Seigneur, une vérité géométrique dont je suis parfaitement convaincu; vérité cependant dont je ne conçois ni la possibilité ni l'étendue. Mais pourquoi mes connoissances sont-elles si limitées sur un sujet si vulgaire & si palpable? N'est-ce point pour m'inviter à être docile aux vérités d'un ordre supérieur, ou plutôt parceque vous ne m'avez départi qu'une certaine portion de lumieres, toute prête à s'éclipser, si elle cessoit d'être concentrée dans la sphere que vous lui avez prescrite? N'est-ce point aussi parce que votre sagesse n'a pas jugé à propos de me placer dans le véritable point de vue, nécessaire pour discerner ce que les choses sont en elles-mêmes, & pour distinguer les rapports & les liaisons qui sont entre elles? Il est vrai que vous m'avez mis à même d'en connoître quelques propriétés superficielles, mais il n'y a que vous, o mon Dieu, qui en connoissiez l'essence & le tissu le plus intime! Pour mieux me convaincre, combien peu mes foibles notions sont relatives à vos idées, vous avez déclaré en termes formels, que les cieux

ne ſont pas plus éloignés de la terre, que vos voies, votre conduite, vos penſées ſont différentes de nos idées & de nos opérations. (*) Parmi ce chaos d'incertitudes, accordez-moi, je vous en conjure, o ſouverain juge & ſcrutateur de toutes les penſées & de tous les deſſeins des hommes, accordez-moi la foi & la ſoumiſſion que je dois à toutes les vérités, dont vous m'avez caché le principe! Mais, Seigneur, ne permettez pas, que ceux qui s'érigent en dictateurs de vos ſacrés myſteres abuſent de ma crédulité, en lui faiſant adopter leurs opinions particulieres pour des oracles émanés de votre part! Bien éloigné que pluſieurs d'entre eux aient toujours été les fideles interpretes de vos volontés, on a vu des ſiecles, obſcurcis par l'ignorance, où ils avoient preſque banni le ſens commun à force de terreurs ſpirituelles. On a vu votre ſainte loi, prête à être enſevelie ſous un amas confus de cérémonies, de croyances, & de traditions ſtériles, très-incapables par elles-mêmes de rectifier ni le cœur ni les mœurs. Cette multitude de prêtres & de lévites, répandue autrefois dans le domaine d'Iſraël, empêcha-t'elle les fréquentes recidives de votre peuple dans l'idolâtrie la plus abſurde & la plus inſenſée? Puisque l'affluence des miniſtres de vos autels ne contribue pas toujours à la décence ni

(*) *Non enim cogitationes meæ cogitationes veſtræ, neque viæ meæ viæ veſtræ, dicit Dominus: quia ſicut exaltantur cæli a terra, ſic exultatæ ſunt viæ meæ a viis veſtris & cogitationes meæ a cogitationibus veſtris.* Iſai, cap. 55. v. 8. & 9.

à la pureté de votre culte, daignez, Seigneur, être vous-même mon guide dans la voie de vos commandements. Vous m'avez enſeigné que la ſageſſe éternelle, cette maîtreſſe de l'univers, marche à découvert, & ſe tient dans les carrefours & dans les places publiques, invitant tout le monde à l'approcher & à l'entendre. (*) Dirigez donc mes pas vers elle, o mon Dieu, rendez-moi docile à ſa voix & à ſes préceptes. Qu'elle m'apprenne à diſtinguer le vrai d'avec le faux, à mettre le véritable prix aux choſes de ce monde, à connoître les replis de l'amour propre, à éviter les déguiſements & les vertiges de la vanité, & à conſidérer les rumeurs de la gloire & les agitations du ſiecle, comme ces tourbillons de fumée, que le moindre ſouffle diſſipe. Allumez en moi cette charité vive & conſtante, & cet amour du prochain qui renferment la loi & les prophetes. Qu'en citoyen équitable je révere tous les talens utiles, comme une émanation de vos divines lumieres & comme un des plus ſenſibles effets de votre bonté envers la ſociété humaine. Préſervez-moi de la ſoif des richeſſes & de l'yvreſſe d'une inſolente proſpérité; mais ne ſouffrez pas, o mon Dieu, que l'indigence me plonge dans l'abattement & dans le crime. (**) Donnez-moi un cœur juſte & compâtiſſant, une conſcience droite & éclairée, une force & une

(*) *Sapientia foris prædicat, in plateis dat vocem ſuam. In capite turbarum clamitat, in foribus portarum urbis profert verba ſua.* Proverb. Cap. I. v. 20. & 21.

(**) *Mendicitatem & divitias ne dederis mihi.* Prov. c. 30. v. 8.

patience à l'épreuve de toutes les adversités, une résignation parfaite à vos saints décrets, & des moeurs & une conduite irréprochables. Afinque lorsque mes jours seront accomplis, mon ame soit reçue dans les tabernacles éternels pour vous louer & vous exalter à jamais.

PRIERE DU MATIN

QUE M. DUVAL AVOIT SUSPENDUE

AU-DESSUS

DU CHEVET DE SON LIT. (*)

SUPREME auteur de la nature, vous, dont la toute-puissance a rendu le néant fertile, vous faites reparoître à mes yeux le grand astre du jour. Son retour sur notre hémisphere en dissipant les ombres de la nuit me découvre la structure merveilleuse de cet univers. Mais vous, qui en êtes le créateur & l'architecte, combien êtes-vous vous-même admirable! Votre grandeur ne sçauroit s'exprimer; elle s'éleve au-dessus des cieux & se dérobe à mes regards. Je ne puis vous voir qu'obscurément dans vos ouvrages sensibles; cependant ces ouvrages déclarent & votre bonté & votre pouvoir. Parlez habitans du ciel, anges enfans de lumiere, vous le contemplez de près & rassemblés autour de son trône vous faites retentir

(*) Il en est question dans ces Mémoires.

les cieux de vos chants d'allégreſſe, & vous, créatures qui êtes ſur la terre, uniſſez-vous pour l'exalter. Il eſt le premier, le dernier, le centre de tout, & ſa circonférence n'a point de bornes. Brillante étoile, qui ferme la marche des aſtres de la nuit, toi qui de ton diadême de lumiere couronne le matin, ſonge à glorifier l'éternel, pendant que les approches du jour font les délices de la nature. Soleil qui tout à la fois es l'œil & l'ame de ce vaſte monde, reconnois ton maître, va & dans ta courſe éternelle de l'orient à l'occident, & du couchant à l'aurore, préſente par-tout l'image de ſa grandeur. Lune, qui tantôt te rencontres avec l'aſtre du jour, & qui tantôt l'évites en fuyant avec les étoiles fixes dans leur orbe mobile; & vous planetes, feux errants, dont les pas myſtérieux ſont accompagnés d'une ſi belle harmonie, concourez aux louanges de celui qui du ſein des ténebres a tiré la lumiere. Air, & vous éléments fils ainés de la nature, qui ſous une infinité de formes différentes, parcourez un cercle perpétuel & qui êtes le principe & la baſe de tout, que votre changement continuel, varie toujours de nouvelles louanges pour notre créateur! Vous brouillards, & vous exhalaiſons qui vous élevez des montagnes & des lacs en ſombres tourbillons juſqu'à ce que le ſoleil dore vos vêtemens, levez-vous pour honorer le grand auteur du monde, ſoit que vous montiez pour orner de nuages le firmament uniforme en ſa couleur, ſoit que vous deſcendiez pour humecter par vos pluies, fécondes la terre altérée, célébrez toujours les louan-

ges du Seigneur. Vous vents qui soufflez des quatre parties du monde, publiez ses louanges par vos douces haleines ou par vos souffles violents. Cedres balancez vos sommets; que chaque plante s'incline en signe d'adoration; fontaines & vous ruisseaux, exprimez ses louanges par vos murmures. Vivantes créatures unissez vos voix; oiseaux qui vous élevez, en chantant, vers les demeures célestes, portez sa gloire sur vos aîles, annoncez la dans vos ramages. Vous qui nagez dans les eaux, & vous qui marchez & rampez sur la terre, que vos différents instincts fassent éclater sa divine sagesse. Grand Dieu ne vous lassez pas d'ouvrir sur moi vos mains libérales, mettez le comble à vos bienfaits. Que votre bonté m'accorde toujours ce qui m'est avantageux, quand même je vous demanderois ce qui me seroit nuisible, & si la nuit a produit ou caché quelque mal, dispersez le comme la lumiere dissipe l'obscurité.

FIN.

De l'Imprimerie de J. J. THOURNEYSEN fils, à Basle.

EXPLICATION
DES FIGURES RÉPANDUES DANS CET OUVRAGE.

Tome premier.

I. A la tête du premier volume ſe trouve le portrait de Duval, gravé d'après un deſſin original.

II. Le médaillon du frontiſpice repréſente le grand chêne de la forêt de Ste. Anne, où Duval établit ſon obſervatoire. Cette vignette & pluſieurs autres ont été imaginées par M. Duval lui-même qui les a fait exécuter de ſon vivant pour illuſtrer différentes époques de ſa vie.

III. La vignette de la dédicace repréſente un obéliſque, inſcrit du chiffre de l'Impératrice & ſurmonté d'une victoire qui d'une main ſemble couronner ce chiffre & qui tient une palme de l'autre. Au bas de l'obéliſque on voit, d'un côté, le globe couvert en grande partie du manteau impérial de Ruſſie, parſemé de doubles aigles & ſervant d'emblême à la vaſte étendue de l'empire. L'aigle qui fixe le chiffre de l'Impératrice paroît à l'oppoſite du globe. Au milieu ſe trouvent la couronne & le ſceptre ſur un couſſin & poſés ſur le piédeſtal de l'obéliſque. Le fond repréſente une gloire dont tous les rayons ſortent du chiffre en queſtion comme de leur commun centre.

IV. Page 3. Vue de l'hermitage de Ste. Anne & de la jonction des rivieres de Meurthe & de Vezouſe. Duval paſſa une partie de ſa jeuneſſe dans cet hermitage qu'il rebâtit à neuf en 1736.

V. Page 123. Duval tourmenté de la cigüe dont il prit une doſe trop forte pour s'empêcher d'être ſubjugué par l'amour. Un papier étalé ſur la table offre le paſſage de St. Jerôme qui l'engagea à ſe ſervir de cette antidote.

VI. Page 320. L'hermitage de la Rochette que Duval habitoit aux pieds des montagnes des Voges près de la Meurthe avant qu'il fut tranſféré à St. Anne l'an 1713.

Tome second...

VII. Le frontiſpice offre le revers d'une médaille que l'Abbé Marcy a fait exécuter à l'honneur de Duval. Ce dernier y eſt repréſenté comme pâtre, tenant des cartes géographiques à la main, & de la maniere dont il fut rencontré le 13 Mai 1717. dans la forêt de Ste. Anne par les jeunes Princes de Lorraine, Léopold Clément & François, & leurs gouverneurs le Comte de Vidampierre & le Baron de Pfütſchner. L'inſcription: *Pavit & Admeti tauros formoſus Apollo*, eſt tirée de Catulle. On voit ſur la tête de cette médaille le buſte de Duval avec l'inſcription: *Valentin. Duval. Imp. Aug. Antiq. Bibl. Florent. Præf.* 1755.

VIII. Page 1. Idée de la vie des ſolitaires de Ste. Anne.

IX. Page 230. Médaille, dont il eſt queſtion dans la lettre qui précede. L'Impératrice la fit préſenter en 1772. en plein ſénat à S. E. M. de Betzky Conſeiller privé actuel à l'occaſion des preuves de patriotiſme qu'il donna en conſacrant de ſes biens à l'utilité publique une ſomme annuelle de 10188 roubles. Cette médaille offre d'un côté le buſte de M. de Betzky avec la légende: *Iwan Iwanowitſch Betzky.* Le revers repréſente la reconnoiſſance avec ſes attributs ordinaires. Elle eſt aſſiſe ſur une pierre quarrée. A ſa gauche l'on voit une pyramide qu'elle a fait ériger. Des enfans y attachent un médaillon avec le chiffre I. B. Ces enfans ſont les ſymboles de quatre établiſſements fondés par Impératrice Cathérine II. Le premier eſt la maiſon d'éducation à Moſcou; le ſecond l'Académie des beaux arts; le troiſieme la communauté desDemoiſelles nobles & des bourgeoiſes & le quatrieme le corps des cadets de terre. Le fond de la médaille eſt décoré du vaſte & beau bâtiment de ces établiſſements patriotiques. La légende eſt: *Pour l'amour de la patrie*, & on lit dans l'exergue: *Par le Sénat le* 20 *Nov.* 1772.

